

# Adjani

## L'ÉTERNELLE JEUNESSE

Au Festival Lumière de Lyon, Isabelle Adjani a récompensé le cinéaste chinois Wong Kar-wai pour l'ensemble de son œuvre, vingt ans exactement après son prix de la mise en scène à Cannes : elle était alors présidente du jury.

INTERVIEW PALOMA CLÉMENT-PICOS

**Paris Match. Qu'avez-vous pensé de l'hommage de Wong Kar-wai à sa femme lors de son discours de remerciement ?**

**Isabelle Adjani.** Incroyable, cette déclaration d'amour ! Pour lui, sa femme est une muse perpétuelle. Quand il a dit que tous les personnages féminins de ses films étaient inspirés d'elle, qu'il y avait un fragment d'elle dans chacune des actrices qu'il filmait, je me suis dit "quelle merveille, cet amour-là". N'est-ce pas de cette façon qu'on devrait être aimée ? Comme une inspiratrice.

**Est-ce que l'affaire Weinstein hante les discussions en ce moment, justement ?**

Oui, c'est un sujet de tous les dîners, qui reflète un malaise de société qui nous touche toutes. Le respect des femmes est à reconsidérer : trop de dispositifs pervers produisent des difficultés dont nous sommes victimes.

Un scandale ne suffit pas à changer le monde, mais tant mieux si le vacarme médiatique est assourdissant, la parole des victimes étant toujours menacée par le silence et l'oubli. Weinstein, c'est le "Titanic" coulé par la pointe visible de l'iceberg, c'est le gros poisson qui ne peut plus passer entre les mailles du filet.

En tant que femme je ne peux avoir qu'une attitude féministe, être disponible pour les autres femmes. Il faut offrir de l'utile qui serve à leur défense, si on prend la parole. Je dis toujours qu'il faut faire la grosse voix avec sa petite

voix de temps en temps. C'est ce que font certaines en ce moment. J'espère qu'il y aura un avant et un après Weinstein, que ce putsch des femmes fera enfin la différence.

**Est-ce important que les mères parlent de ce qui est en train de se passer ?**

Absolument. Le rôle des mères est essentiel. Je lisais une interview de Justin Trudeau : le Premier ministre canadien disait qu'il élevait ses enfants de façon féministe. C'est très bien qu'un homme s'y mette aussi en tant que père. Il faut parler aux garçons et aux filles, déconstruire les stéréotypes du "genre" qui continuent à déterminer le rapport entre les hommes et les femmes, en perpétuant la domination masculine. Ça commence avec le bleu et le rose, le camion et la poupée, et ça continue avec

la dévalorisation de l'estime de soi quand un enfant sort des modèles imposés : le garçon qui n'est pas assez masculin est une femmelette. La fille qui n'est pas assez féminine est un garçon manqué. C'est fou, mais "négligé" est toujours le féminin. Tout se joue très tôt : il vaut mieux ne pas attendre l'adolescence et l'éveil de la

sexualité pour parler. Le sexisme n'est pas sexuel, il est culturel. L'éducation et la culture ont le pouvoir de combattre ce sexisme, de changer les mentalités. Plus que jamais, notre rôle de mère est essentiel. ■

*« Weinstein, c'est le gros poisson qui ne peut plus passer entre les mailles du filet »*





*Avec sa fille Luna, 18 ans, à Madrid,  
le 8 novembre. Elle sera aussi à l'affiche de « Mon  
brillantissime divorce », de Michèle  
Laroque, dont la sortie est prévue en janvier.*

PHOTOS **ALEXANDRE ISARD**

# TOUT SUR ROSSY DE PALMA

L'ÉGÉRIE  
D'ALMODOVAR  
EST À L'AFFICHE  
DE DEUX  
FILMS FRANÇAIS.  
NOUS AVONS  
RENCONTRÉ  
L'ACTRICE  
À MADRID

Alchimie de la douceur et du piquant, la rose lui ressemble. Comme un secret de la féminité à partager en famille. Rossy de Palma a pu servir de modèle à Gaultier, Mugler ou Alaïa, elle est d'abord celui de Luna, sa fille. Avec sa générosité et sa beauté atypique, celle qui a tourné sept fois avec Pedro Almodovar a marqué les esprits. Chacun succombe au charme de l'actrice qui a transformé ses faiblesses apparentes en séduction naturelle. Dans « Madame », le nouveau film d'Amanda Sthers, Rossy campe une domestique qui, dans la peau d'une lady, séduit un aristocrate. Chez elle, l'extravagance est une suprême élégance. Pour sa plastique renversante et son aura de muse pop, on l'appelle « la Picassa ».





*Une devise affichée en lettres capitales... Sa fille est sa première fan. Elle suit aussi des cours de comédie.*



*Les livres, un équilibre pour l'actrice, qui écrit à ses heures perdues. A la Cuesta de Moyano, la foire aux bouquinistes de Madrid.*

# « EN VIEILLISSANT, PARFOIS, JE SUIS PLUS GAMINE QUE MA FILLE LUNA »

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE À MADRID **PALOMA CLÉMENT-PICOS**

**L**a méchanceté gratuite, elle a connu. « J'avais hâte de quitter l'école, je croyais que c'était le bon moyen d'échapper à la bêtise. Malheureusement, ça ne s'est pas passé comme je le pensais. Je me suis rendu compte que la vie est une grande cour de récréation qu'on ne quitte jamais. » Confrontée très tôt à la dureté de la vie, Rossy de Palma aurait pu choisir d'être détestable et aigrie. Une manière de « tatie Rossy » qui aurait eu toutes les raisons d'en vouloir au destin. Elle a fait tout l'inverse. Son physique est devenu une force ; sa personnalité solaire, une signature. Toujours joyeuse et souriante, extravagante parfois, elle ose tout – et d'abord les comparaisons les plus comiques, agrémentées d'une mimique démonstrative, comme une pincée de piment entre deux bouchées de « jamón ».

Dans le film d'Amanda Sthers, elle est Maria, une domestique qui encaisse avec classe et dignité les répliques condescendantes de la maîtresse de

maison. « Je me sens proche de mon personnage. J'en ai tellement tenu, des rôles de boniche ! Pourtant, toutes étaient différentes à chaque film. Je n'ai pas honte de jouer un stéréotype. Toutes des femmes fortes ! Et combien de « bonnes espagnoles » se sont tuées au travail pour que leurs enfants puissent réussir ? C'est important de leur donner une place, à elles aussi. » Rossy, fille d'un maçon originaire des Asturies, née à Palma de Majorque, parle en connaissance de cause. « Pendant la Movida, dans les années 1980, j'ai quitté mes parents et mon petit frère pour vivre à Madrid. » Comme Penélope Cruz dans « Volver », d'Almodovar, sa mère n'hésite pas à « taper » ses voisins pour Rossy. « Elle faisait le tour du marché à la recherche des quelques pesetas qu'elle m'enverrait... Mes parents sont très importants dans ma vie, ils m'ont toujours soutenue. » Et protégée... Impossible pour elle, dans cette époque de tous les excès, de se perdre dans l'alcool et la drogue (Suite page 52)



Avec ses 185 000 abonnés sur Instagram, Rossy de Palma partage ses coups de cœur, ses souvenirs comme son actualité : portrait de famille avec Luna et son frère Gabriel, 19 ans. En héroïne futuriste avec Jean Paul Gaultier. Sa collection de cosmétiques pour M.A.C., en 2017. Une déesse à plumes dans l'objectif d'Alvaro Villarrubia.



# « IL M'A FALLU QUARANTE ANS POUR ARRIVER À DIRE NON »

comme tant de ses amis. Elle-même bossait énormément, surtout dans des bars. Quand elle ne travaillait pas, elle jouait avec son groupe de rock, Peor Imposible. C'est lors d'une de leurs prestations, au cœur de la nuit madrilène, que Pedro Almodovar la repère. Fasciné par son physique et son look, il lui propose un rôle dans «La loi du désir». Il lui demande de venir sur le plateau telle qu'elle est, sans passer par l'habillage et le maquillage. Ils ne se quitteront plus. «Julieta», en 2016, est leur septième film ensemble. Rossy lui reste très attachée: «Pedro est mon père cinématographique, c'est une rencontre merveilleuse.» Alors, pour Luna, sa benjamine de 18 ans, il est «tonton Pedro». «Tonton» comme Azzedine Alaïa, Jean Paul Gaultier,



*Un étrange pouvoir de séduction. Dans Madame», en salle, elle vit une romance renversante avec Michael Smiley (en haut) que sa patronne, Toni Collette (en bas), ne peut comprendre.*

Thierry Mugler... tous les créateurs qui l'ont fait défiler. Pour eux aussi, Rossy est une muse hors norme.

Aujourd'hui, c'est elle la créatrice, débordante d'idées et de nouvelles envies. Des collaborations avec des artistes femmes qu'elle adore, une présentation de ses créations à la Fashion Week de Dakar avec Adama Paris, le doublage de ses films en espagnol... son agenda est rempli. A la volée, elle ajoute: «J'ai aussi un projet d'auto-portrait où l'on ne verra jamais mon visage.» Comme si ce physique dont elle sait si bien jouer n'était pas aussi facile à assumer... S'il lui attirait des quolibets à l'école, il lui vaut désormais beaucoup d'amour.

Dans les rues, les passants l'arrêtent. Elle accepte les selfies avec amusement et les compliments avec humilité, ponctuant ses fins de phrase d'un «guapa» ou d'un «cariño» maternel. Car s'il est un rôle qui l'a marquée, c'est bien celui de mère, qui lui ferait presque perdre son originalité quand elle dit de ses deux enfants qu'ils sont «des anges». C'est seule qu'elle les a élevés. Dans une lettre, Luna a un jour écrit: «Même si nous ne sommes qu'une famille de trois, mon frère et moi n'avons jamais manqué de rien, parce que notre mère a su remplir chaque aspect de la maternité et de la paternité. Aujourd'hui, je veux qu'elle sache qu'elle est aussi mon ange à moi.» Le trio vit en dehors de Madrid, dans une maison en pleine nature. Plongé dans des études de design 3D, Gabriel, 19 ans, laisse la lumière à sa mère et à sa sœur.

Sur Instagram, mère et fille s'affichent régulièrement. Luna, tout juste sortie du lycée, avoue: «Je suis née pour être le chef de quelque chose, je ne sais pas encore quoi.» Très engagée, elle manifeste pour l'éducation et le droit des femmes. Une démarche que Rossy soutient, forcément, comme ses parents l'ont soutenue, elle, quand elle avait 20 ans. Rossy rigole: «Le premier mot que Luna a su dire, c'est "non". Elle l'a prononcé fermement, elle savait pourquoi. Je n'ai pas osé la contrarier. Moi, en revanche, il m'a fallu quarante ans pour arriver à dire non.»

**DANS LA RUE, ELLE ACCEPTE LES SELFIES AVEC AMUSEMENT ET LES COMPLIMENTS AVEC HUMILITÉ**

Jusqu'à cet âge, Rossy prenait soin des autres, des hommes, surtout, qu'elle voulait désespérément sauver d'eux-mêmes. Au point de s'oublier. Si elle n'a qu'un regret à présent, c'est de ne pas avoir fait pour elle-même ce qu'elle a fait pour les autres. A 53 ans, elle

est prête à rattraper le temps perdu. Non seulement elle tourne, mais elle vient de finir un mois de représentations d'une opérette à Madrid et a lancé une collaboration avec les cosmétiques M.A.C. «Maintenant, je fais les choses pour le plaisir de les faire. Plus je vieillis et plus je sens que l'enfant en moi reprend le dessus. Parfois, je suis même plus gamine que ma fille.» Pour l'instant, Luna a pris une année sabbatique pour «se trouver». Entre deux cours de gospel, elle accompagne sa mère. «Je suis son assistante et, s'il y en a déjà une, je fais l'assistante de l'assistante!» La veille, elles étaient ensemble à une soirée de remise de prix dans Madrid. Main dans la main. Leur couleur de peau est différente, mais difficile de trouver mère et fille plus proches. Elles se comprennent à demi-mot même si, pour cela, ils sont tour à tour espagnols, français, anglais. «Je suis si contente que mes enfants possèdent des origines multiculturelles! En tant qu'artiste, pour moi les différences de couleur ou de nationalité, ça n'a jamais existé. Je ne crois pas aux frontières. Sauf en matière de gastronomie! Ma paella n'a jamais le même goût à Paris.» ■

Paloma Clément-Picos [@PalomaPapers](https://twitter.com/PalomaPapers)

La séance photo très colorée de Rossy de Palma.



*Auréolee comme une icône  
mais excentrique comme un diable,  
à l'hôtel Urban de Madrid.*





# Saoirse Ronan

## L'IRLANDAISE DU BRONX

LA JEUNE ACTRICE DE 23 ANS EST NOMMÉE AUX OSCARS  
POUR SON RÔLE DANS «LADY BIRD».

PAR PALOMA CLÉMENT PICOS  
PHOTO PATRICK FOUQUE

**M**ême Jessica Chastain a buté sur le prénom de Saoirse (prononcer sœur-chat) Ronan. Elle a dû pourtant le prononcer deux fois, en annonçant les nommées puis la gagnante. La scène se déroule aux Golden Globes, l'antichambre des Oscars, à Los Angeles. Une jeune Irlandaise à l'accent venu du fin fond d'un pub de Galway vient de recevoir le prix de la meilleure actrice pour «Lady Bird», un film de Greta Gerwig nommé dans cinq catégories aux Oscars. Ses premiers mots sont pour sa mère, qu'elle a appelée sur scène via FaceTime. La connexion Internet a du mal à trouver son chemin jusqu'aux verdoyantes collines irlandaises. Pas Saoirse, qui y file dès le lendemain. Une des trente personnes de moins de 30 ans les plus influentes de la planète (selon «Time») vit donc, avec sa mère, dans une maison au sud de Dublin. Loin, très loin des arides canyons californiens. Rien, pour elle, ne saurait remplacer l'air salé et le ciel gris.

Si elle est née dans le Bronx, c'est parce que ses parents, Paul et Monica, des amoureux au chômage, ont fui la récession irlandaise. Il avait été ouvrier, elle travaillait dans les cuisines. A New York, Monica devient nourrice, lui décroche un boulot dans un bar. «Pendant trois ans, ils ont vécu dans l'illégalité, sans visa de travail», raconte Saoirse. Le destin bascule lorsqu'un client du bar propose à Paul de passer une audition. Paul Ronan tiendra de nombreux petits rôles au cinéma. Un nouvel horizon s'ouvre devant sa fille unique. Mais, en 1997, elle a 3 ans et les Ronan décident de faire le chemin inverse à celui de millions d'Irlandais qui peuplent la côte est. Retour en Irlande.

Entre lacs et rochers, la fille du Bronx se façonne une de ces personnalités dont les Celtes ont le secret. A l'âge de 7 ans, étonnante de maturité, elle a déjà pris sa décision. Elle veut jouer dans des films, comme papa. «Je voulais incarner quelqu'un qui dit "fuck". Pas la petite amie du rôle principal. Je voulais être le rôle principal. Mam me soutenait dans toutes mes décisions. Grâce à quoi j'ai su que j'avais raison. Elle et mon père m'ont donné une confiance en moi inestimable.» Et ils ne se sont pas trompés: son parcours, qui l'a souvent ramenée aux Etats-Unis, est sans fautes. Première nomination aux Oscars à 13 ans pour «Reviens-moi», de Joe Wright. «Je suis heureuse de ne pas avoir gagné. C'était trop tôt, cela m'aurait tourné la tête.» Elle a donc gardé les pieds sur sa terre (irlandaise). Après chaque tournage, elle se dépêche de retourner à Dublin. «Aux Etats-Unis, les enfants qui veulent devenir acteurs font des semaines de casting à la suite. Je n'ai jamais mis le petit doigt dans cet engrenage. Je me contentais d'envoyer mes auditions, tournées chez moi, sur une cassette. S'ils étaient intéressés, j'y allais. C'était l'unique condition pour me faire quitter la mai-

Elle vit  
encore avec  
sa mère dans  
une maison  
à Dublin

son.» Son talent est tel que Peter Jackson, le réalisateur du «Seigneurs des anneaux», la choisit sans la rencontrer pour son film «Lovely Bones». Ses intonations irlandaises? Pas un problème... Elle ne les retrouve qu'en dehors des tournages.

On suppose déjà que, pour les Oscars, elle sera en vert, une habitude. Vert jade la première fois, émeraude la deuxième. Depuis l'affaire Weinstein à Hollywood, on s'arrache Saoirse: on y cherche des femmes fortes et indépendantes, qui ne sont pas les prisonnières de la séduction mais se prennent en main. Après tout, en gaélique, Saoirse signifie «liberté». ■ [@PalomaPapers](#)

# TOM CRUISE TOUJOURS PLUS HAUT

La haute voltige, Tom Cruise s'en charge lui-même. Quitte à se briser la cheville en plein tournage de « Mission: impossible. Fallout. », sorti le 1<sup>er</sup> août. La star y accomplit même une chute libre. Tous les risques sont bons pour sauver le monde... Et la série cinématographique dont il est le producteur, et qui a déjà rapporté 2,7 milliards de dollars. A l'écran, ce travailleur acharné traque les coups d'éclat. Dans la vie, l'ombre s'épaissit. Célibataire, éloigné de ses enfants, héraut de la scientologie lâché par les studios et exilé d'Hollywood, M. Cruise multiplie les rôles... Et continue à déjouer le vide.

**POUR PRÉSERVER SON STATUT DE SUPERSTAR, LE HÉROS DE « MISSION: IMPOSSIBLE » RELÈVE TOUS LES DÉFIS. A 56 ANS, IL ENCHAÎNE LES CASCADERIES LES PLUS FOLLES**

*Le 13 août 2017, à Londres, le saut « impossible » Malgré la présence de quelques câbles, il lui vaudra six semaines d'arrêt, après une mauvaise réception.*



# AVEC TOM, C'EST TOUJOURS PAREIL: IL DONNE BEAUCOUP DE SA PERSONNE ET NE RÉVÈLE RIEN DE SA PERSONNALITÉ

Par **Paloma Clément-Picos**

On ne regarde pas un film de la même manière quand son acteur principal est dans la salle. A Paris, que Tom Cruise a choisi pour l'avant-première mondiale de « Mission : impossible », il est resté à la projection avec les 900 invités. C'est rare. La foule applaudit longuement après chacune de ses cascades à l'écran, rit plus fort à ses répliques drôles et se retourne, chaque fois, pour voir ses réactions. Avant cela, il a passé plus de deux heures sur le tapis rouge à signer des autographes et prendre des selfies. Si l'acteur donne beaucoup de sa personne, l'homme ne livre plus rien de sa véritable personnalité. Fini, l'époque où il se montrait si bavard. Aujourd'hui, sauf cahier des charges spécifique, un sourire de façade résume le fond de sa pensée. Même sur Instagram, il se contente de faire la pub de ses films.

Donc... Tom Cruise, 56 ans, est là pour « Mission : impossible 6 ». En d'autres circonstances, c'est le réalisateur Christopher McQuarrie, un Oscar, qui présente l'équipe du film. Pas aujourd'hui. Parce que le boss, incontestablement, c'est Tom Cruise. Coproducteur et personnage principal de la saga depuis plus de vingt ans, il a le droit d'imposer un cadrage tel que Henry Cavill, magnifique

colosse de 1,85 mètre qui incarne un nouvel agent de la CIA, ne paraît jamais plus grand que son 1,70 mètre. Malin. Cavill, sa plastique parfaite, ses beaux yeux hétérochromes, son costume un peu trop petit pour ses biceps musclés, est la nouvelle coqueluche de Hollywood et le nouveau visage du « Superman ». Mais le super-homme, aujourd'hui, c'est Cruise et personne d'autre. Il est au-dessus de tout le monde, et même de la tour Eiffel (sur l'affiche du film). Et c'est mérité. Il s'est entraîné pendant plus de deux ans pour ce sixième opus de l'épopée, que les critiques considèrent comme le meilleur film d'action de l'été. Alors que les studios sont devenus des machines à super-héros filmés sur fond vert, où tout est trafiqué à coups d'images de synthèse, tout est vrai dans les films de Cruise. C'est « l'actionbio ». Respectant l'engagement à faire lui-même 100 % de ses cascades, on atteint le jamais-vu dans ce nouvel épisode. Pour un seul plan où il saute d'un avion, 106 prises ont été nécessaires, avec le même nombre de décollages. Un record. Des anecdotes qui mettent la barre très haut pour ses partenaires. Tous sont obligés de faire leurs propres cascades. Mais avec humilité. En interview, ils ne parlent jamais d'autre chose que du travail acharné de Tom, de la gentillesse de Tom, du charisme de Tom, de la forme physique de Tom. Et ils ne disent rien des étrangetés de Tom.

A la différence de ses célèbres compatriotes, Tom Cruise ne vit plus à Los Angeles. Depuis 2012, il s'est séparé de ses biens immobiliers de Beverly Hills, du Colorado et de New York. Un beau pactole de 47 millions d'euros pour, au final, s'installer dans un duplex à Clearwater, en Floride, ville côtière de 100 000 habitants. Pas vraiment le profil à héberger une des stars les plus « bankables » de Hollywood. A un détail près : ce déménagement l'a rapproché de ce qu'il y a de plus stable dans sa vie, la scientologie. L'Eglise y a en effet son siège central... Dans un immeuble appartenant à un riche membre de la secte, Tom Cruise vit en célibataire. Drôle d'histoire pour ce beau gosse qui sortait avec les plus belles femmes de la planète. Aujourd'hui, ses relations avec la gent féminine ne s'établissent pas sur le terrain du glamour. Son nom est apparu en avril dernier dans un scandale révélant que Scarlett Johansson aurait été auditionnée par la scientologie pour un rôle dans la vraie vie : être sa petite

amie. C'était au début des années 2000. L'actrice et l'Eglise se sont empressées de démentir. Mais la rumeur s'est révélée vraie pour d'autres. L'acteur, lui, n'a pas dit un mot sur l'affaire. Il est comme la Petite Sirène. Depuis qu'il a été viré de la Paramount pour avoir prêché ses croyances, il est devenu muet. Ce qui ne change rien au fond du problème : il serait même devenu le numéro 2 de ce que, en France, on appelle une secte. Son président, David Miscavige, témoin de son mariage avec Katie Holmes, semble être le seul ami qu'il lui reste. Le décès de sa mère, en février 2017, a renforcé son isolement.

Si les « filles et fils de » pullulent à Hollywood, il n'en est rien des Cruise-Kidman. Isabella Cruise-Kidman, sa fille adoptive âgée de 25 ans, vit à Londres. Près de l'Eglise de scientologie, mais très loin de ses deux parents. Mariée, son existence est simple, dans un quartier banal. Seul Connor, 23 ans, voit souvent leur père. Membre, lui aussi, de la scientologie, il réside également à Clearwater. Il a récemment mis sa carrière de DJ entre parenthèses pour se consacrer

## TOM CRUISE N'A PLUS ASSISTÉ À AUCUN ANNIVERSAIRE DE SA FILLE, SURI, DEPUIS 2012

à la pêche. Contrairement à sa sœur, Connor n'utilise même pas le nom de famille de sa célèbre mère, qu'il n'aurait pas vue depuis des années. Dans la secte, elle est considérée comme une « suppressive person », que les membres doivent éviter. Suite au tumultueux divorce du couple, en 2001, les enfants sont partis vivre avec leur père. Leur mère, ils l'appellent Nicole, a elle-même révélé l'actrice australienne. Chaque fois qu'elle emporte un prix, elle oublie de les mentionner lors de ses discours de remerciements, contrairement à ses deux filles issues de son mariage avec Keith Urban.

Quid de Suri, 12 ans, le seul enfant biologique de Tom ? Depuis son divorce avec la mère, Katie Holmes, en 2012, il n'a plus assisté à aucun de ses anniversaires et ne l'aurait pas vue depuis plusieurs années. Katie, elle, libérée de la secte, coule le parfait amour avec l'acteur Jamie Foxx. Le duo mère-fille semble incassable. On les a encore vues le mois dernier à la Gay Pride de New York, où la fillette tenait un stand de limonade. Comment a réagi papa en trouvant cette

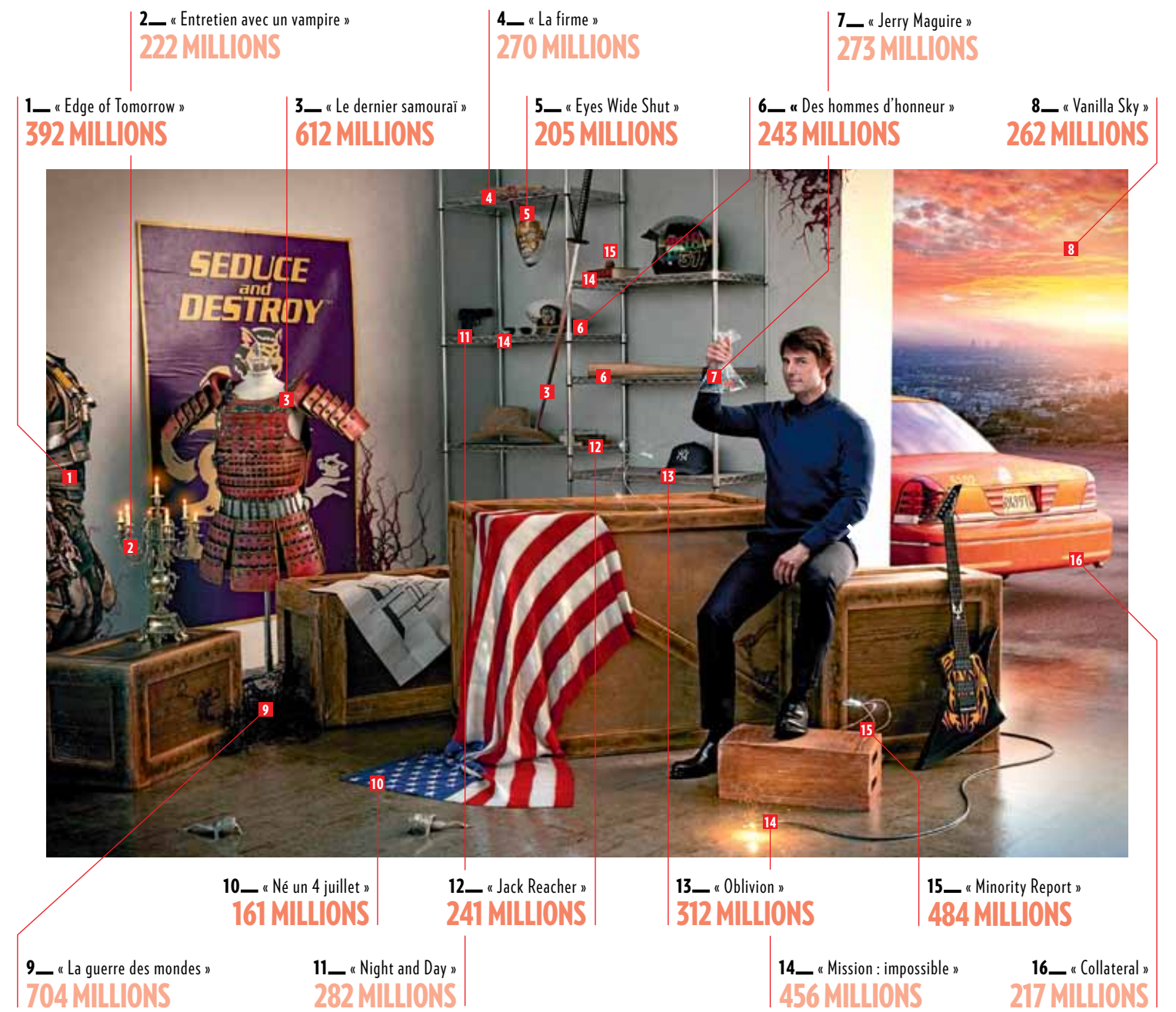
information dans la presse, lui dont la propre orientation sexuelle a prêté à tant de rumeurs ? Pour l'Eglise de scientologie, l'homosexualité est une maladie.

Sur la route de Tom Cruise, les femmes passent, les familles se brisent, la scientologie reste. Elle promet à ses adeptes de les faire accéder au bonheur en les purifiant des éléments mentaux

négatifs. « Mon désespoir a disparu le jour où j'ai découvert la scientologie », a déclaré Tom Cruise en 2004. A le voir, on pourrait presque y croire. L'homme est une bête de travail dont les jeunes comédiens s'inspirent. Avec ou sans rides, son charisme proche du magnétisme est intact. On l'a en face de soi et on ne peut plus détourner son regard. Sa

forme olympique lui fait enchaîner les films et les cachets. Sa fortune s'élèverait à 500 millions de dollars, dont une grosse partie serait bien à l'abri dans les caisses du mouvement. S'il est une vitrine, celle-ci est solide. Incassable. On y trouve ce qu'on veut y voir. Rien au fond. Tout dans un reflet. Comme un sourire... de façade. ■ [@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)

## COMMENT ARRIVER À ACCUMULER PLUS DE 6 MILLIARDS DE DOLLARS DE RECETTES... TOM CRUISE, DEVANT LES OBJETS PHARES DE SES SUCCÈS.



Le regard qui tue, des courbes torrides, l'énergie d'une diablesse qui n'a plus rien à perdre. Le personnage surnommé Tokio est tout sauf une geisha. Avec sept autres voyous majuscules, elle est recrutée pour réaliser le casse du siècle : prendre des dizaines d'otages, s'enfermer dans la Fabrique nationale de la monnaie d'Espagne et imprimer 2,4 milliards d'euros de billets. Sans verser une seule goutte de sang et en se mettant l'opinion publique dans la poche : « On doit être des putains de héros ! » lance le cerveau de l'affaire. Des héros, ils le deviendront pour la planète entière. Même l'Arabie saoudite est accro à cette histoire de braqueurs qui ne volent personne mais font couler l'argent à flots. Le tout sur l'air de « Bella ciao » et sans un mot d'anglais. Révolutionnaire !

*Ursula Corbero, 28 ans, dans de (très) beaux draps : bientôt une saison 3 pour « La Casa de Papel ».*

Photo **Estevez & Belloso**





**Ursula Corbero**  
LA BOMBE  
QUI FAIT SAUTER  
LA BANQUE

SUR NETFLIX, ELLE JOUE UNE  
BRAQUEUSE DANS LA SÉRIE ESPAGNOLE  
« LA CASA DE PAPEL »,  
QUI PASSIONNE LE MONDE ENTIER

A RIO, TOUT LE CARNAVAL PORTAIT LE MASQUE DE DALI, EMBLÉMATIQUE DE LA SÉRIE.

## DEPUIS ALMODOVAR, LA CULTURE ESPAGNOLE NE S'EST JAMAIS SI BIEN EXPORTÉE

Par **Paloma Clément-Picos**

**S**on premier braquage, Ursula Corbero l'a commis sur... le scénario. C'est ce qu'explique une des auteurs de «La Casa de Papel», Esther Martinez Lobato: «Au départ, nous avons écrit son rôle pour une femme mûre et expérimentée, que nous imaginions âgée d'une quarantaine d'années. En tout cas, sûrement pas pour une fille de 28 ans! Et Ursula s'est présentée. Avec cette force brutale, cette puissance sauvage, cette énergie! Nous n'avons pas eu le choix, nous avons repensé tout le personnage...» Ainsi force-t-on le destin, à Barcelone et ailleurs. Ursula Corbero, fille de menuisier, a découvert sa vocation au berceau. «Il n'y avait pas d'artiste chez nous. J'étais la première de la famille à passer mon temps à danser et à chanter. Pas moyen de me faire taire...» Sa détermination et son pouvoir de conviction lui sont venus jeune: elle a 6 ans quand elle obtient de ses parents de lui faire passer des castings. Le succès est immédiat, l'élève studieuse commence à squatter les plateaux. Jusqu'au bac (spécialité arts), elle mènera ses deux vies en parallèle. Mais après, elle n'hésite pas. Elle quitte Barcelone, qu'elle aime tant, pour Madrid. Elle est à peine majeure. Son «trampoline», comme elle



Sur son compte Instagram, sa chevelure vire du brun au roux en passant par le blond. Le génie d'une actrice qui change de peau comme de chemise mais reste toujours «caliente».

dit, est une série pour ados, «Physique ou chimie». En sept saisons, elle devient la coqueluche de l'Espagne. Regard de braise, physique ravageur et multiples petits amis. Elle croit tout savoir de la célébrité... et n'imagine pas ce qui l'attend.

Arrive 2016. Enfin, on lui donne l'occasion de sortir du stéréotype de la jeune première un peu sottise et superficielle. Elle y gagne un surnom, «Kill Bill». Ursula est aussi la narratrice de ce cambriolage hors norme, la voix off de la série, et son âme. Elle n'est qu'un des huit membres (avec Berlin, Denver, Rio, Nairobi...) de la bande de malfaiteurs, mais c'est son visage qu'on retrouve sur les plages d'Espagne ou du Brésil, tatoué sur les biceps. Elle croyait jouer dans une série

policière sauce paella, une sorte d'«Ocean's Eleven» adapté aux pays du Sud, et elle est devenue l'égérie d'un mouvement antimondialisation qui a fait de la finance l'ennemi à abattre. Menés par un mystérieux «Professeur» aux faux airs de George Clooney, les braqueurs s'attaquent à la «Casa de Papel», la Fabrique de la monnaie et du timbre, à Madrid. Leur objectif: imprimer quelque 2,4 milliards d'euros de billets de banque, sans verser une seule goutte de sang. De l'argent comme s'il en pleuvait et, huit ans après la crise financière et son cortège d'austérité, de quoi venger une population qui aspire à sortir du rôle de dindon de la farce. Que les acteurs entonnent «Bella ciao», et le chant révolutionnaire antifasciste de la Seconde Guerre

mondiale monte en tête des charts! En Espagne et en Amérique du Sud, où la crise n'est toujours pas oubliée, le téléspectateur prend enfin sa revanche.

Produite pour la chaîne ibérique Antena 3, la série relevait des affaires internes de l'Espagne. Le premier épisode avait rassemblé quelque 4 millions de spectateurs, un bon score mais pas un raz de marée. Jusqu'au jour où Netflix, le géant américain aux 125 millions d'abonnés, s'en empare. La diffusion commence la veille de Noël 2017. Pas de publicité. Une simple annonce. Et une réussite à l'ancienne... par le simple jeu du bouche-à-oreille, appelé aujourd'hui réseaux sociaux. Effet immédiatement vérifiable au carnaval de Rio: dans la série, les braqueurs sont habillés de combinaisons rouges, visages le plus souvent dissimulés par des masques de Dali. Cette tenue devient le déguisement branché du moment!

Les comptes Instagram des acteurs explosent. Tous ont dépassé le million de followers. Inconnus en dehors de leurs frontières il y a quelques mois, ils ne peuvent plus voyager sans devoir se soumettre à l'épreuve du selfie. Au point de créer l'émeute dans des aéroports internationaux... Jamais la culture espagnole ne s'est aussi bien exportée depuis Almodovar et Penélope Cruz.

Pour une fois, un thriller ne se déroule pas outre-Atlantique. Les personnalités

solaires de ses héros lui donnent un ton nouveau. C'est latin, ça parle aux Français, aux Sud-Américains. Même en Turquie, la série cartonne. Parce que c'est ça aussi, la mondialisation: même décor d'écrans et de coffres-forts, même sentiment d'injustice face à la toute-puissance invisible des banques. Reste le rouge, couleur du drapeau, couleur de la muleta dans l'arène, couleur dominante de toute la série, pour nous rappeler que ce feuilleton si universel est typiquement espagnol.

## POUR UNE FOIS, LE THRILLER NE SE DÉROULE PAS AUX ETATS-UNIS, C'EST LATIN

C'est également cette aversion pour la finance, transfrontière et transculture, qui a convaincu les acteurs de «s'engager» dans l'aventure. Eux aussi ont connu la crise. Surtout Pedro Alonso (alias Berlin), terrifiant dans son rôle de psychopathe en charge des 67 otages. L'acteur de 47 ans est originaire de Galice, une des communautés autonomes les plus touchées par la récession. Télévision, cinéma, théâtre, Pedro a enchaîné les rôles pour vivre de sa passion. «La Casa de Papel» lui a permis de s'offrir ses premières vraies vacances depuis très longtemps. «Je voulais déconnecter avec un "road trip", et je me suis retrouvé prisonnier d'une vaste blague. A Florence, où j'admirais le

«David» de Michel-Ange, les objectifs n'étaient pas tournés vers la statue mais sur ma tronche.» Le comble fut atteint à Toulouse, puis en Argentine. Au téléphone, Ursula lui dit qu'elle faisait la même expérience. «Elle me disait: "Pedro, je crois que je sais ce que ça fait d'être Madonna." Je lui répondais: "Et moi, je sais ce que ça fait d'être Michael Jackson!"» Plus âgé que ses camarades, il prend cette folie avec distance, ne refuse pas une demande d'autographe ou une photo, mais entend ne rien changer à sa vie: sa passion, c'est la peinture. Le luxe, il s'en fiche. Ce n'est pas lui qui aurait besoin de 2 milliards en petites coupures... Célèbre ou pas, pour faire ses courses, il reste fidèle à son supermarché à prix discount. ■ [@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)



1



2



3

1. Surréaliste! Toute l'équipe du casse arbore le masque de Salvador Dali.
2. Photo de famille autour d'un braqueur blessé.
3. Scène de liesse en pleine fabrication des billets.



Pedro Alonso, alias Berlin, au Festival de télévision de Monte-Carlo, où «La Casa de Papel» a été élue meilleure série dramatique en juin.



# Angèle... et dé

SES CHANSONS ACIDULÉES ET GENTIMENT PROVOC ONT FAIT DE LA JEUNE BELGE



Méfiez-vous de ses airs de dilettante. Cette lolita de 23 ans est « une maniaque du contrôle » qui n'a juste pas eu le temps de se prendre au sérieux... Son premier album, qu'elle a composé seule, s'est écoulé à 100 000 exemplaires en deux mois. Angèle l'a baptisé « Brol » – « bazar » en argot belge. Un clin d'œil à son plat pays d'origine et au joyeux souk qu'elle met en chansons. Jalousie, féminisme, réseaux sociaux : avec cette nouvelle princesse de la pop, tout y passe. Et le public en redemande. Son entrée au Zénith, prévue le 29 novembre 2019, affiche déjà complet. Pour elle, le succès est un secret de famille... qu'elle partage avec son frère Roméo Elvis, la sensation du rap francophone. Leur duo « Tout oublier » cumule 26 millions de vues sur YouTube.

*Talons hauts et chaussettes basses, mi-star et mi-collégienne. Avec Angèle, le diable est dans les détails.*

*Au Stella Studio à Paris, le 19 novembre.*

Photos **Vincent Capman**

# mon

LE PHÉNOMÈNE MUSICAL DE L'ANNÉE



*Détendue malgré un agenda très chargé, la graine de star prend la pose comme une pro.*

**Angèle**  
« C'est mon ancienne baby-sitter qui m'a lancée sur le marché. Elle appelait les salles de concert en assurant : "Bien sûr qu'elle a de l'expérience !" »

Par **Paloma Clément-Picos**

**L**a chanteuse tente de garder la tête froide, même si, admet-elle, elle l'a eue « un peu tiède pendant une période ». Mais c'était avant, quand elle était jeune. Aujourd'hui, elle a 23 ans. Deux mois seulement après la sortie de son premier album, « Brol », en octobre 2018, la voilà déjà disque de platine. Il faut préciser que son apprentissage a commencé quand elle avait 5 ans, par le piano. La Bruxelloise a pris l'habitude de se cacher derrière son instrument. « Jouer du classique pour faire plaisir aux grands-parents, pas de problème. Mais chanter aux repas de famille était ma phobie. C'est pour ça que j'aimais tant le piano. Je pouvais faire de la musique sans que le son vienne directement de moi. »

Dans sa famille, chaque membre est connu par son nom d'artiste. Marka pour le père, Laurence Bibot pour la mère. Il est chanteur, elle est comédienne. Leur fils aîné, Roméo Elvis, est devenu un rappeur majeur de la scène francophone.



Son concert au Trianon le 23 novembre 2018. La nouvelle recrue de la scène française lors de sa tournée, en novembre. Avec son compagnon Léo Walk, danseur et chorégraphe, en août 2017.



Angèle devait suivre leurs traces. Mais pas avec du Mozart. «Je pense qu'inconsciemment mon frère et moi avons eu besoin d'être félicités pour ce que nous faisons, nous, et pas pour ce que faisaient nos parents.»

Enfance sage, adolescence tranquille. Longtemps, les seuls tourments d'Angèle ont été amoureux. «J'étais une grande romantique. Mon adolescence a tourné autour des histoires d'amour. J'étais dans une passion folle.» A cette époque, elle veut travailler dans la mode. Vocation qu'elle a vite abandonnée. Comme celle de psychologue. «Trop d'études», glisse-t-elle. Le jour de son véritable déclic, elle s'en souvient. «C'était ma dernière année de lycée. J'étais avec ma mère, nous réfléchissions à l'avenir, et je pleurais comme si c'était la fin du monde, me demandant ce que j'allais faire de ma vie. Pour m'aider, maman m'a demandé ce que j'aimais faire. J'ai dit: "De la musique."» Ce n'était pas plus compliqué.

Angèle intègre une école de jazz à Anvers. Elle commence un petit boulot d'étudiante dans un bar où tout le monde est musicien, est embauchée comme claviste sur la tournée de son père. C'est dans cette effervescence que germe la graine de star. «J'ai toujours fait beaucoup de piano, je composais déjà quelques chansons. Mais je ne pensais pas que tout cela pouvait vivre hors de ma chambre.» Elle trouve le compromis idéal: créer un compte sur le réseau social Instagram et poster des vidéos d'elle en train de chanter. Sa notoriété est d'abord virtuelle. Côté réalité, c'est moins facile. «J'ai arrêté l'école de jazz au milieu de la deuxième année, parce que j'avais l'impression de ne plus apprendre. La tournée de mon père était terminée et j'ai quitté mon job parce que

le patron essayait de m'arnaquer...» Une seule solution: rebondir. «Mon ancienne baby-sitter était une passionnée de musique. C'est elle qui a senti qu'il y avait quelque chose à exploiter. Et elle m'a lancée. Elle s'appelle Sylvie Farr, je l'ai rebaptisée "Sylvie-culot!"» Les deux débutantes commencent donc à programmer des concerts. «Sylvie n'avait aucun scrupule à s'engager dans des situations périlleuses. Nous avons pris de gros risques. Elle m'a programmée dans des salles de concert alors que je n'en avais jamais fait. Elle disait: "Mais bien sûr qu'elle a déjà de l'expérience!" J'avais à peine 20 ans...»

### « IL M'EST DÉJÀ ARRIVÉ DE PARTIR EN COURANT CAR JE SUIS QUELQU'UN DE TRÈS ANGOISSÉ »

Mais la magie opère. Comme si tout avait préparé la jeune fille à cette épreuve. Et la machine se met en route. Angèle commence à interpréter ses propres chansons. Le 23 octobre 2017, elle poste sur YouTube le clip de sa première composition, « La loi de Murphy ». L'accueil est retentissant. Le lendemain, son visage est sur toutes les pages d'accueil des médias en ligne. «J'ai passé la journée enfermée chez moi, je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. Je savais que c'était un moment décisif de ma vie.» Jusque-là saluée par les professionnels, qui venaient l'écouter dans les bars de Bruxelles, et par les internautes, sa musique aborde enfin les

«vraies gens», comme elle les appelle. «Plusieurs labels m'ont proposé de signer un contrat. Mais je voulais absolument garder mon projet comme je l'avais imaginé.» L'obsession du contrôle, déjà. Rien ne doit sortir si ce n'est pas sa décision. Cette travailleuse acharnée a conçu son premier album en moins d'un an. Elle y chante l'amour, la jalousie, les réseaux sociaux, la célébrité. La sienne a dépassé celle de toute sa famille. «C'est un travail génial mais qui ne s'arrête jamais. Et puis la célébrité est à double tranchant. Certes, je prends encore le métro; mais, parfois, je dois mettre des lunettes de soleil, et il m'est déjà arrivé de partir en courant, car je suis quelqu'un de très angoissé.» Pour l'apaiser, il y a «mon amour», son Léo. Ex-danseur de Christine & The Queens, devenu chorégraphe et créateur de mode, il partage son existence depuis deux ans. «J'ai encore mon appartement à Bruxelles, mais quand je suis à Paris, j'habite chez lui. C'est compliqué d'avoir une vie amoureuse dans ce tourbillon!» Surtout que Léo avait sa carrière avant qu'elle ait la sienne... A présent, son rôle se réduit parfois à celui du «copain d'Angèle». «Souvent, c'est lui qui se retrouve à devoir me photographier avec des fans.» Pourtant, quand elle est sur scène, c'est bien Léo la vedette: l'amour, elle ne le chante que pour lui. ■

@Palomatch\_

Maquillage-coiffure: Marina Michenet. Stylisme: Chiara Frasca / Roseanna, Pierre Hardy, Hysteria, Mango.

A photograph of Keira Knightley sitting on a wooden floor, wearing a light blue, long-sleeved, floor-length dress. She is barefoot and has her legs extended. Her right hand is resting on her knee, and she is wearing a ring. The background is a bright, slightly out-of-focus interior space with a window and a chair with a fur seat.

# KEIRA KNIGHTLEY

Dans sa robe à longue traîne, elle a tout d'une princesse de légende. Mais, à 33 ans, la comédienne ne croit toujours pas aux contes de fées ni aux chevaliers servants. Elle leur préfère les personnages de femmes fortes. A l'image de la romancière Colette, qu'elle joue au cinéma ce mois-ci. Libérée, indépendante, féministe avant l'heure, l'écrivaine française inspire la plus parisienne des actrices britanniques. Un tropisme hexagonal qui n'aide pas outre-Manche, où la superstar n'a jamais conquis le cœur du grand public. « Beauté trompeuse », « suffisante », « inexpressive », le dénigrement de l'interprète d'« Orgueil & préjugés » est devenu un rituel, au même titre que le thé de 17 heures. Une situation dont Keira Knightley a pris son parti avec un stoïcisme so british : « Je possède un trench et je brave le vent. »

## LES FRANÇAIS L'ADORENT



BOUÉE EN  
ANGLETERRE, L'ACTRICE  
EST TOMBÉE SOUS LE  
CHARME DE NOTRE PAYS.  
ELLE INCARNE COLETTE,  
LA PLUS PRESTIGIEUSE DE  
NOS ÉCRIVAINES.  
OSCAR EN PERSPECTIVE

*Très convoitée mais exigeante,  
elle compte à son palmarès une  
quarantaine de films et deux  
nominations aux Oscars.*

Photos **David Bellemere**

# REVIREMENT SPECTACULAIRE, EN DÉCEMBRE, LE PRINCE CHARLES LA DÉCORÉE DE L'ORDRE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

Par **Paloma Clément-Picos**

**E**lle est parfaite, et c'est peut-être pour cela que les Britanniques adorent la détester. Keira est infaillible. Imbattable. Quand elle reçoit, tout est pensé jusqu'au moindre détail. Tasses de thé sur la table pour le côté anglais, tailleur Chanel bleu pour son histoire d'amour avec la France... Et un «fuck» balancé toutes les deux phrases, moyen le plus efficace d'exprimer son état d'esprit actuel; à 33 ans, Keira Knightley ne veut plus s'excuser d'être elle-même. «Je me sens enfin bien dans ma peau, nous confie-t-elle. C'est un des nombreux avantages de la trentaine. Tout semble moins grave.» Y compris l'agacement, voire la détestation, qu'elle suscite inexplicablement dans sa propre patrie? C'est le paradoxe Knightley. Belle, talentueuse, célébrée dans le monde entier... sauf en Angleterre, où l'on ne semble décidément pas prêt à lui pardonner tant de succès.

Au même titre que le cricket, le «Keira bashing» s'est établi en sport national. Il se pratique parfois de façon

frontale. Quand ses concitoyens osent aborder l'actrice dans la rue, ce n'est pas forcément pour lui jeter des fleurs mais pour lui déclarer à quel point ils l'exècrent et méprisent son talent. Il y a quelques années, un journaliste britannique résumait ainsi la situation: «Si vous voulez devenir amie avec une femme, demandez-lui "Que pensez-vous de Keira Knightley?" Dans le torrent de bile et de dégoût qui en résultera, vous créez un lien.» De son jeu à son poids, et jusqu'à la forme de sa mâchoire, rien ne va. «J'avais beau être nominée aux Oscars, aux Golden Globes, aux Bafta, les gens continuaient de me dire que j'étais mauvaise, explique-t-elle. Quand j'ai pris 5 kilos, ils ont pointé du doigt ma cellulite. Quand j'en ai perdu 5, ils m'ont traitée d'anorexique. C'était tellement insensé que je ne pouvais pas les prendre au sérieux et c'est probablement ce qui m'a sauvée.» La miss aux traits délicats a appris à encaisser. Ce ne fut pas toujours le cas.

En 2008, à 23 ans, Keira est déjà au sommet. Mais alors qu'elle tourne «The Duchess», elle tombe en dépression. «Les paparazzis se sont plantés un jour devant chez moi. Ils sont restés dix ans. C'était l'époque des frasques de Britney Spears et d'Amy Winehouse. Voir une femme se

briser rapportait gros. J'étais constamment suivie et insultée.» Diagnostiquée avec un syndrome post-traumatique, elle quitte les plateaux pendant plus d'un an et s'exile loin des flashes. «La dépression, le suicide étaient tabous, avant, chez les célébrités. Alors que maintenant, même les princes Harry et William en parlent!» Armée d'humour et de sagesse, Keira a repris sa carrière, plus déterminée que jamais. Elle tourne toujours des films en corset mais se sent moins à l'étroit dans sa vie. Et certains, dans son pays, semblent prêts sinon à l'aimer, du moins à reconnaître son talent. En témoigne la haute distinction qu'elle a reçue de Buckingham en décembre: le prince Charles l'a faite officier de l'ordre de l'Empire britannique. Un «fuck you» – encore un! – royal à ceux qui se plaisent toujours à la dénigrer.

Il faut dire que Keira ne ménage pas la fibre patriotique des Britanniques. Elle a, sans ambages et depuis longtemps, déclaré son amour à la France, ce pays de «frogs», ces mangeurs de grenouilles. Voilà dix ans qu'elle incarne l'élégance et la beauté intemporelle en étant le visage de Chanel. Surtout, elle choisit Paris comme refuge, quand, en 2008, elle est au plus mal. Et c'est dans le Vaucluse qu'elle décide de dire «oui» au musicien



Dans « Colette », de Wash Westmoreland (en salle le 16 janvier), Keira Knightley incarne l'écrivaine. A g. : avec Dominic West, qui campe Willy, son mari, et Aiysha Hart, qui joue Polaire, la célèbre actrice de café conc'.

du groupe Klaxons, James Righton, en 2013. L'été, le couple passe ses vacances dans le sud de la France, où l'actrice possède une maison. Depuis trois ans, ils emmènent avec eux leur petite fille, Edie. « James est un père merveilleux, il a mis sa vie professionnelle de côté pour notre fille. Il vient sur tous mes tournages afin de s'occuper d'elle et emmène son matériel pour pouvoir enregistrer sa musique. Les finances viennent principalement de mon travail, mais nous gérons l'éducation d'Edie à parts égales. Le matin, c'est papa qui fait le petit déjeuner. Le soir, c'est moi qui la couche. » Un couple moderne, qui

### « COLETTE A TOUT FAIT SANS HONTE. ELLE A DÉPLACÉ DES MONTAGNES »

correspond à la femme qu'est Keira et aux personnages singuliers qu'elle a toujours choisi d'incarner, d'Elizabeth Bennet, l'héroïne du roman de Jane Austen dans « Orgueil & préjugés », à Sabina Spielman dans « A Dangerous Method ». « Il y a dix ans, si vous disiez que vous étiez féministe, les gens vous riaient au nez. Maintenant, les interviews ne tournent qu'autour de cela. Et tant mieux ! » Notamment quand il s'agit de parler de son prochain film, qui rend hommage à l'auteure française Colette. « Rarement un personnage m'aura autant inspirée. Je ne suis pas intéressée par les histoires de femmes qui réussissent tout, parce que je ne me reconnais pas en elles et, surtout, parce que je pense qu'elles n'existent pas. Au cinéma, je veux voir des femmes que je pourrais être ou que je peux comprendre. Colette a tout fait sans honte. L'exploration de sa sexualité est un acte de bravoure, même de nos jours. Elle n'était pas une sainte, loin de là, mais une femme qui a déplacé des montagnes pour se faire une place dans un monde qui n'en avait pas pour elle. C'était une survivante. »

A sa façon, Keira en est une aussi. Libérée du regard des autres, l'actrice n'aura jamais autant tourné. En 2019, elle sera aussi à l'affiche de « The Aftermath » et d'« Official Secrets ». Sa performance pour « Colette » pourrait lui faire remporter un Oscar. Et qui sait, enfin, l'amour des Britanniques ? A défaut, leur estime ? Keira s'en fiche. Ses préoccupations sont plus terre à terre. Son unique désir, aujourd'hui, est que sa fille se réveille plus tard que 7 heures du matin pour la laisser dormir. ■ [@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)

*Le paradoxe  
Knightley : un visage  
d'ange qui envoûte...  
ou agace.*





# Christoph WALTZ PAS SI MÉCHANT QUE ÇA

*Le succès n'a rien changé à sa philosophie : « La seule garantie que nous offre la vie, c'est que le pire peut toujours advenir », confie Christoph Waltz.*

Photo **Patrick Fouque**

Son métier lui a appris la patience. Longtemps, ce Viennois d'origine a enquéllé les téléfilms sans éclat et les publicités. Par nécessité plus que par foi : « Les artistes bohèmes, c'est un mythe. Moi j'avais des enfants à nourrir », explique-t-il. Sa rencontre avec Tarantino en 2008 et son personnage de sadique raffiné dans « Inglourious Basterds » font basculer sa destinée. Hollywood l'adopte, mais lui continue de cultiver son petit « plus » européen. Détachement, remarques acerbes et cynisme érudit : il excelle dans les rôles de vilain. Dans « Alita : Battle Angel » de Robert Rodriguez, en salle le 13 février, le voilà qui s'essaie à la bonté. Par esprit de contradiction plus que par défi : cela fait longtemps qu'il n'a plus rien à se prouver.

IL EST DEVENU  
CÉLÈBRE À 50 ANS  
EN JOUANT  
UN NAZI DÉJANTÉ.  
À 60, DANS SON  
NOUVEAU FILM,  
IL DÉCOUVRE  
LA JOIE D'AVOIR  
LE BEAU RÔLE



# DE « DERRICK » À « REX, CHIEN FLIC », IL A ENCHAÎNÉ LES PANOUILLES PENDANT TRENTE ANS AVANT DE RENCONTRER LE SUCCÈS GRÂCE À TARANTINO

Par **Paloma Clément-Picos**

**U**n anglais parfait, à peine teinté d'un léger accent allemand. Une assurance déconcertante. Un sourire un peu trop bienveillant. Si, dans la vraie vie, il n'est pas le méchant qu'il interprète dans presque tous ses films, Christoph Waltz prend un malin plaisir à laisser planer le doute. « J'aime avoir l'esprit occupé par des rôles complexes. J'essaie de dépeindre les personnages les plus odieux et cruels, car j'aime chercher leur humanité. » A 62 ans et seulement une décennie de carrière à Hollywood, l'acteur austro-allemand a appris qu'il ne servait à rien de chercher à séduire. A peine le jeu de questions-réponses entamé, il nous fait comprendre qu'il va mener la danse et utiliser son interview pour rappeler aux jeunes Européens que leur liberté a coûté cher. On avait demandé un acteur, on se retrouve en face d'un érudit un brin moralisateur. Le genre à qui le destin a appris la patience.

Christoph Waltz a attendu trente ans son heure de gloire. Il se souvient de son passé d'enfant de chœur, dans l'Autriche des années 1960, comme d'un supplice. « Ma seule obsession était de grandir pour pouvoir quitter l'Eglise. » Ce qu'il fait une semaine après ses 18 ans. Sa famille appartient à la bourgeoisie de Vienne, on y travaille dans le théâtre depuis trois générations. Son destin semble tracé. Mais il ne le sait pas. Etre acteur ? « Ça m'est tombé dessus et je n'y ai pas

opposé suffisamment de résistance », confie-t-il, comme si, tout à coup, il oubliait que le jeu en valait la chandelle.

Il étudie d'abord le chant et l'opéra à Vienne, avant de tenter sa chance une première fois outre-Atlantique en prenant des cours d'art dramatique à New York. Le rêve américain tourne court et il rentre en Europe, se marie, fonde une famille. Commencent les années « casse-croûte ». Il enchaîne les rôles stables, mais peu gratifiants, dans des séries comme « Inspecteur Derrick » et « Rex, chien flic ». Il a trois enfants... De cette période, il dit lui-même : « Il y a peu de films dont je

## SES OSCARS ET AUTRES GOLDEN GLOBES SONT ENFERMÉS DANS UN PLACARD

n'aie pas honte. » Il faut l'esprit retors de Quentin Tarantino pour avoir vu, dans cette institution de la télévision austro-allemande, qui, depuis l'âge de 21 ans, tourne entre un et cinq téléfilms par an, le méchant dont il rêve, polyglotte, cultivé et cruel. En 2008, Tarantino est même sur le point d'abandonner le scénario sur lequel il travaille depuis dix ans, « Inglourious Basterds ». Avec Waltz, c'est le coup de foudre. Il a dégotté l'acteur parfait pour incarner le colonel SS Hans Landa, pilier du scénario, et pas seulement parce qu'il parle l'anglais, l'allemand et le français, avec de bonnes notions d'italien. Waltz



**1 et 2.** 100 % gentil. Dans « *Alita : Battle Angel* », il incarne un docteur qui recueille et répare un jeune robot humanoïde.  
**3.** « *Inglourious Basterds* » lui a apporté la gloire. Son rôle de colonel SS lui a valu un prix d'interprétation à Cannes et un Oscar.



d'avoir la carrière qui me permet d'encaisser.»

Ses Oscars et autres Golden Globes sont enfermés dans une armoire. « Je n'ai pas besoin de les voir pour me rappeler que je les ai. Et puis, esthétiquement, ils vont très mal ensemble. » Pas question de se laisser attendrir. Mais « le nazi du film de Tarantino » n'oublie jamais de condamner la montée du populisme et de l'extrême droite, en Autriche comme aux Etats-Unis. Un devoir quand on a joué comme lui les tortionnaires du temps du nazisme ou

n'a jamais oublié. Après avoir reçu le prix d'interprétation au Festival de Cannes, il déclare : « Quentin, merci de m'avoir rendu ma vocation. » Il a aussi décroché l'Oscar. Enfin, les portes de Hollywood lui sont grandes ouvertes.


Désormais, il vit confortablement sur les rives du Pacifique, avec sa nouvelle femme et leur fille. Son nom peut se lire sur une des étoiles de Hollywood Boulevard, et il a même raflé un deuxième Oscar grâce, encore, à Quentin Tarantino pour « *Django Unchained* » : « Aujourd'hui, je vis une histoire d'amour inconditionnelle avec le cinéma », confie-t-il. Mais il est le seul à ne pas se laisser impressionner par ce coup de théâtre... au cinéma. « Ces dix années de célébrité ne m'ont rien appris que je ne savais déjà, et surtout pas sur l'humanité. Je suis heureux de ne plus être un débutant dans le métier et

de la guerre froide (contre James Bond dans « *Spectre* »), ou le vilain colonisateur dans « *Tarzan* ». Avec « *Alita : Battle Angel* », Waltz va surprendre : enfin, il interprète un bienveillant cybernéticien qui sauve une adolescente cyborg de la destruction pour en faire une héroïne. Il n'en est pas encore à sauver de véritables humains, mais il y a du progrès. « Je n'aurais jamais pensé défendre un film comme celui-là. Il n'y a pas besoin d'un manuel pour le regarder. Il correspond exactement à ce qu'on attend du cinéma. Si vous voulez y voir une critique de la technologie, vous l'avez. Mais si vous voulez y voir simplement une histoire d'amour entre deux adolescents ou une relation père-fille, vous pouvez aussi. » Parfois, Christoph Waltz oublie que, en dehors du cinéma, il n'est pas obligé d'avoir l'air méchant. ■

 Palomatch



*Edinson, 31 ans,  
1,84 mètre, 181 buts sous  
le maillot du PSG.*



NEYMAR ET MBAPPÉ  
N'ONT PAS ENCORE PRIS DANS  
LES CŒURS LA PLACE DU  
MEILLEUR BUTEUR DE L'HISTOIRE  
DU PSG. L'URUGUAYEN DEMEURE  
L'ENFANT CHÉRI DU PUBLIC

# EDINSON CAVANI

## Le bien-aimé

Il crève l'écran et reste le meilleur marqueur du club : son aura est intacte. Palme d'or de l'élégance avec la nouvelle collection du PSG signée Hugo Boss qui sort mi-décembre. Pourtant, dans la vie, « le Matador » la joue simple, nature. Loin de la démesure financière et le bling-bling médiatique du foot. Il ne collectionne pas les séjours en boîte de nuit mais affectionne les plongées dans les forêts qui entourent Paris. Pour les vacances, il se dépêche de rejoindre son père dans leur pampa originelle. Ses seules escapades pendant la saison de foot, des virées à Naples pour voir ses deux fils, depuis qu'il est séparé de leur mère. Le joueur idéal est un fils et un père modèle.

Photos **François Darmigny**

Le goleur pourrait assurer un remake de « Chantons sous la pluie ». Cette élégance n'est pas seulement physique, elle est aussi morale. Quand il jouait à Naples, il avait embauché un sans-papiers ghanéen et l'a fait régulariser. Quand des inondations ont ravagé sa ville natale de Salto l'an dernier, il est venu en aide aux sinistrés et a financé l'agrandissement de l'hôpital. Si bien que ses concitoyens lui ont offert les clés de la ville. C'est chez lui, à Salto, qu'il commencera sa nouvelle vie : après les pelouses vertes, il galopera dans les grands espaces sur les rives du fleuve Uruguay. Prévoyant, il a acheté quelques centaines d'hectares pour nourrir autant de bêtes à cornes. La spécialité du pays.

**SANS TATOUAGES  
ET SANS CAPRICES, C'EST  
UN GENTLEMAN HUGO  
BOSS QUI JOUE COLLECTIF**





*Son père lui offrait un soda par but marqué quand il avait 8 ans. Aujourd'hui il touche 19,9 millions d'euros, augmentés d'une prime annuelle de 1,5 million. Sans compter les revenus publicitaires, 2,6 millions.*

# PASSIONNÉ PAR LA NATURE, LE GAMIN QUI A COMMENCÉ PIEDS NUS SE RÊVE EN GRAND PROPRIÉTAIRE TERRIEN DANS LA PAMPA

Par **Paloma Clément-Picos**

**L**e champion idolâtré monte dans le bus pour Salto. Comme si de rien n'était, il s'assoit au milieu de son peuple pour six heures de route. Personne n'ose l'aborder. Pourtant, si on le lui demandait, il expliquerait volontiers qu'il part rejoindre l'équipe nationale, avant le Mondial de football en Russie. On préfère le prendre discrètement en photo, il pourra les retrouver sur le Web. Au PSG, les coéquipiers de Cavani volent en jet privé, cultivent le luxe et l'excès à Saint-Trop? Pas «Edi». «Pour rien au monde je ne passerais mes vacances ailleurs que sur mes terres, en Uruguay. Même si, en juillet, là-bas c'est l'hiver.» Auprès de ses proches, il retrouve ce qu'il a sacrifié à sa carrière et qui lui manque le plus: la liberté.

Cavani a été prénommé Edinson en hommage à Thomas Edison, pionnier de l'électricité. Une prédestination: en Uruguay, la lumière, c'est Cavani qui la fait. Par son jeu, mais plus encore par ses qualités humaines. Un caractère et une philosophie uniques dans le milieu, aux antipodes des clichés bling-bling habituellement réservés aux footballeurs. Quand ses coéquipiers jouent à la PlayStation, Cavani lit. Il n'arbore pas un seul tatouage, aucun look tape-à-l'œil. Seuls ses longs cheveux, tenus par un bandeau, le distinguent, mais c'est une question de fidélité à un vieux souvenir: «Quand j'étais enfant, dans les années 1990, j'ai vu jouer Gabriel Batistuta, une icône du foot argentin. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi incroyable: il

fonçait vers les buts, les cheveux attachés par un petit élastique. C'est ce qui m'a donné envie de faire pareil.»

A cette époque, ses camarades l'avaient affublé d'un surnom qui augurait mal de la suite: Pelado, le Pelé, en référence au peu de cheveux qu'il avait alors sur le crâne. Depuis, il a pris sa revanche. Sa chevelure est devenue une signature, il mesure 1,84 mètre et on l'appelle «le Matador».

Cavani a grandi à Salto, 100 000 habitants, sur le fleuve Uruguay, à la frontière de l'Argentine. Son milieu est très modeste. «Nous avions des problèmes d'argent. Mes parents changeaient souvent de boulot, nous déménagions tout le temps. Nous n'avions pas d'eau chaude, pas de chauffage. Dans ma première maison, nous n'avions même pas de toilettes. Mais je me sentais libre.»

Libre, parce qu'il y avait un terrain de foot près de chez lui, où il jouait tout le temps, pieds nus, à la sud-américaine. Pour le motiver, son père commence par lui promettre un soda et un hot-dog à chaque but. Il le regrettera. «Une fois, j'en étais à sept buts, il a supplié le coach de me faire sortir du terrain... J'allais le ruiner.» Ce qu'Edi ne raconte pas, c'est que son père a pourtant tenu parole. Et Edinson a partagé avec toute l'équipe. Aujourd'hui, à chaque but, Cavani est récompensé par une grosse prime. Et il pense toujours collectif. Sur le terrain, il attaque autant qu'il défend. Dans les vestiaires, il est le premier arrivé, le dernier parti. Et quand, dans une remontada d'anthologie, son équipe encaisse six buts contre le Barça en Ligue des champions, il inscrit le mot «humilité»

sur les murs des vestiaires. «Je sais que je suis un peu étrange, je me pose beaucoup de questions sur moi-même, confie-t-il. J'essaie de ne jamais me mettre en avant, de vivre le plus simplement possible. Mais quand je suis face à un enfant qui veut une photo ou un autographe, je ne peux pas me dérober. Moi aussi, j'ai été cet enfant.» Il faut insister pour qu'il accepte de parler de sa réussite. Quand en a-t-il pris conscience? «Il y a quelques jours... On m'a remis un prix à Monaco. J'étais entouré des meilleurs joueurs et entraîneurs de la planète. J'ai eu du mal à réaliser... Le soir, mon frère Walter m'a appelé et m'a dit: "Il faudrait que tu te rendes compte que tu es une star."»

Ce joueur imposant, impitoyable sur le terrain, se révèle, dès qu'il a retiré ses crampons, d'une extrême douceur, sensible, poli, attentif. Toute la culture de l'«Interior», cet arrière-pays auquel il a eu tant de mal à renoncer. Ce n'est qu'à la troisième proposition, à l'âge de 15 ans, qu'il accepte de quitter le cocon familial pour intégrer un centre de formation. «Pour la première fois, je pouvais imaginer devenir un grand joueur. Mais j'étais si seul face à la vie, face à ce rêve...» Il ne se laissera pas déborder par l'émotion, en suivant le conseil de son père: «A la seconde où tu franchis cette ligne blanche, plus rien de ce qui se passe en dehors ne t'aidera à faire face à ce qui se passe au-dedans.» En quelques années, Edinson devient un immense joueur. Il est transféré à Palerme, puis à Naples, avant d'être acheté 64,5 millions d'euros, en 2013, par le Paris Saint-Germain. Cela fait alors de lui le footballeur le plus cher jamais acheté

Des pieds martyrisés  
par des milliers d'heures de foot.  
Comme ceux des danseurs...



par un club français. Depuis, le Matarador est devenu le meilleur buteur de l'histoire du club, avec 181 buts. Une carrière professionnelle retentissante, accordée à une vie privée qui ne l'est pas moins. Edinson est papa de deux garçons, Bautista et Lucas. Ils vivent à Naples avec leur mère, Maria Soledad. Le mariage avec cet amour de jeunesse s'est conclu par un sulfureux divorce en 2015, Mme Cavani ayant, par l'intermédiaire de la presse italienne, accusé son mari de tromperie. Un véritable cauchemar pour cet homme discret. Une fois de plus, il a dû vivre loin de ses fils. « Je déteste me séparer d'eux. J'essaie d'être arrangeant, mais c'est dur de vivre ça, pour un père. Heureusement, le lien du sang qui nous unit est plus fort que la distance qui nous sépare. Je leur donne tout l'amour possible et je me console en espérant que la qualité des moments que nous partageons est plus importante que leur nombre. » Sa consolation : Bautista et Lucas, qui ont grandi en Italie, rêvent d'aller vivre en Uruguay, comme papa. « Je n'ai rien forcé, ils ont émis ce souhait d'eux-mêmes. Savoir qu'ils ont le même désir que moi me rend vraiment heureux. »

Maquillage et coiffure : Ludovic Dupuis, Stylisme : Hugo Boss

A Neuilly, où il habite depuis cinq ans et demi, Edinson Cavani a retrouvé son train de vie discret, entre sa mère et Jocelyn, sa nouvelle compagne, 26 ans, Uruguayenne comme lui, venue à Paris pour lui, et absente des réseaux sociaux. Le père du buteur est resté à Salto. C'est près de lui qu'il repart, chaque été, s'adonner au culte de la nature qui se transmet de génération en génération. Cavani a un rapport au vivant quasi animiste. Le week-end, le joueur du PSG s'échappe chez un ami ornithologue. A


### « J'AI SACRIFIÉ BEAUCOUP POUR MON RÊVE D'ÉVOLUER DANS LES PLUS GRANDS CLUBS »

Salto, il s'est fait construire une volière qui abrite plus de 70 perroquets. Mais c'est à la pêche qu'il exprime le mieux son goût pour la contemplation. Une particularité qui, selon ses dires, lui est très utile face aux buts.

Parfois, Cavani voudrait ralentir le cours de sa vie. « Je ne vois pas mes neveux grandir, mes frères changer, mes parents vieillir. Je rate des anniversaires, des gens s'en vont, je ne suis pas là. Par-

fois, je me pose et je me rends compte que dix, douze, quinze ans ont passé depuis que je vis en Europe. J'ai toujours un peu de tristesse en moi. » Il s'est fait réprimander par le PSG pour être rentré de vacances deux jours après tout le monde en janvier dernier. « Si ce n'était pas une passion, et même une addiction, je serais resté jouer en Uruguay. J'ai sacrifié beaucoup pour mon rêve d'évoluer dans les plus grands championnats du monde. Pas une seule fois je n'ai regretté ces choix au nom du football. Et puis, j'ai encore des rêves à réaliser. Gagner une Ligue des champions, notamment. »

Si le présent d'Edinson Cavani est encore le temps des défis, l'avenir s'annonce plus serein et, comme toujours avec lui, inattendu. Après avoir couru sur tous les terrains du monde, il voudrait s'arrêter, juste pour cultiver le sien. « Grâce à un programme en ligne, j'apprends comment travailler mes champs et m'occuper du bétail. J'ai déjà acheté des terres vers Salto, je les exploiterai quand je rentrerai pour de bon. Je veux retourner à la nature. » Alors, seulement, Edinson Cavani sera libre de regarder l'horizon, au-delà des lignes blanches qui délimitent sa vie. ■ [@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)



Toute en douceur et en énergie. Comme Mantis, la femme insecte du dernier film de l'univers Marvel. Depuis son adoubement comme super-héroïne aux allures de libellule dans « Les gardiens de la Galaxie 2 », en 2017, Pom Klementieff est la Frenchie qui compte dans l'univers des blockbusters. Sa carrière, cette blonde peroxydée aux grands yeux de manga l'a commencée en France, ou plutôt en Sibérie. Dans « Loup », de Nicolas Vanier, elle apprivoise les bêtes sauvages. Elle est aussi capable de décrocher de sacrés coups : pour obtenir le premier rôle du remake d'« Old Boy » par Spike Lee, il y a cinq ans, Pom est devenue experte en arts martiaux. Mais dans le dernier opus d'« Avengers », dont Disney gère la licence, c'est sa force mentale qui lui sert d'arme. Comme dans la vie.

*Une Pom qui a la pêche. Le 2 mai, au jardin des cactus de Beverly Hills, à Los Angeles, où habite l'actrice.*

PHOTOS SÉBASTIEN MICKE



POM  
KLEMENTIEFF  
A DU PIQUANT

SON PÈRE ÉTAIT FRANCO-RUSSE,  
SA MÈRE EST CORÉENNE, ELLE EST NÉE  
AU QUÉBEC, ELLE EST FRANÇAISE ET ELLE  
SÉDUIT HOLLYWOOD DANS « AVENGERS »

# DANS SON APPARTEMENT DE WEST HOLLYWOOD, ELLE SE SENT CHEZ ELLE : « EN FRANCE, TOUT ÉTAIT ASSOCIÉ À L'AMERTUME ET AU CHAGRIN »

PAR PALOMA CLÉMENT-PICOS

La vraie vie est plus dure que celles des plateaux. Pom Klementieff le sait. Sous ses allures de star hollywoodienne à qui tout réussit se cache une jeune Française qui a subi de nombreuses épreuves depuis l'enfance. Mais, attention, elle ne veut pas qu'on la plaigne et préfère expliquer ce qui l'a sauvée. Avant d'être son métier, le cinéma fut d'abord une échappatoire. « Tous les samedis, je prenais le train pour Paris et je passais la journée dans des salles, à visionner des films les uns à la suite des autres. Chez moi, j'enchaînais les classiques en noir et blanc. » C'est « Old Boy », du réalisateur coréen Park Chan-wook, qui marque particulièrement l'adolescente. « J'étais bluffée. Je voulais désespérément être dans le film, faire partie du processus créatif, sans savoir vraiment de quelle manière. En tant qu'actrice ou pas, je voulais être dans le cinéma. » Une obsession de jeunesse que sa famille pense éphémère.

Les études de droit qu'elle entame à 19 ans ne lui correspondent évidemment pas. Déterminée à s'essayer à sa passion, elle s'inscrit au concours Classe libre du Cours Florent, une école très prisée où seuls 20 élèves sont retenus chaque année. La jeune fille y est reçue avec les félicitations du fondateur, François Florent. Pom a vu juste, sa place est sur les plateaux. Les petites participations cinématographiques s'enchaînent jusqu'à « Loup », de Nicolas Vanier, où elle tient le premier rôle féminin. Un tournage par -25 °C en Sibérie, les animaux sauvages qu'elle côtoie : il fallait au moins ça à la guerrière pour prouver de quoi elle était capable face à une caméra.

Née à Québec d'une mère coréenne et d'un père franco-russe, Pom n'a pas attendu d'être artiste pour voir du pays. Sa famille ne reste qu'une année dans son Canada natal. Les fonctions de diplomate du papa mènent les Klementieff au Japon pendant deux ans, puis en Côte d'Ivoire un an. « J'ai tellement bougé que je peux me sentir chez moi n'importe où, y compris sur un tournage. » Cette existence de nomade se fige à la mort de son père. A l'âge de 5 ans, elle débarque alors dans le pays dont elle a la nationalité mais où elle n'a jamais vécu : la France. Sa mère, qui souffre de schizophrénie, n'est pas en mesure de s'occuper d'elle. Son oncle et sa tante l'accueillent dans les Yvelines.

Un père disparu, une mère absente et, bientôt, un frère qui choisit la mort. Elle a 25 ans. De sa voix sûre et douce, elle se fait philosophe : « Malgré tout ce qui s'est passé dans ma vie, j'ai eu une jeunesse très heureuse. Je ne raconte pas tout ça pour que l'on me plaigne, mais parce que cela fait partie de qui je suis. Je ne veux pas le

cachez. » En plein deuil, elle apprend qu'un remake d'« Old Boy » est en préparation à Los Angeles. Dix ans après avoir tellement rêvé d'être dans l'original, elle fera tout pour ne pas laisser échapper la nouvelle mouture. Jusqu'à se lancer dans un entraînement intensif en arts martiaux.

Deux mois plus tard, Pom est face au réalisateur américain Spike Lee. Elle n'oubliera jamais son audition. « En me voyant, il m'a dit douter de mes capacités physiques. J'ai pensé qu'il me testait et ne me suis pas laissé atteindre. J'ai mimé plusieurs scènes de combat, pendant de longues minutes. J'étais à bout de souffle. Il m'a alors demandé d'aller me changer et de mettre des vêtements plus sexy. Je suis sortie m'acheter une robe très courte et j'ai emprunté les talons de 12 centimètres de son assistante. J'avais l'air d'une traînée ! Il m'a questionnée sur ma vie, je lui ai tout raconté avec le sourire. Il a dû se dire que j'étais folle... Quand je suis sortie, j'ai fondu en larmes contre un arbre sur Hollywood Boulevard. » Des larmes vite séchées car Pom décroche le rôle. Commence alors son aventure américaine. Elle n'a plus quitté Los Angeles depuis. Dans son appartement de West Hollywood, la Frenchie se sent chez elle. « C'était la première fois que j'avais l'impression que tout était possible. Ma vie en France avait toujours été associée à la perte, à l'amertume et au chagrin... L'optimisme américain m'a sauvée. »

En 2015, elle se présente au casting des « Gardiens de la Galaxie 2 », énième adaptation des célèbres comic books Marvel, ces super-héros des années 1960 que les studios adaptent depuis une décennie. Grande fan de la saga, Pom auditionne sans même savoir quel rôle elle pourrait obtenir tant le secret entourant cette superproduction est jalousement conservé. « Si j'avais été engagée juste pour ouvrir une porte, j'aurais été

ELLE A SIGNÉ  
LE MANIFESTE  
DE TIME'S UP,  
MOUVEMENT  
QUI FAIT FACE  
AU SCANDALE  
WEINSTEIN

Stylisme : Petra Flannery | Stella McCartney, Christian Louboutin, Amanda Pearl, Walter Faith, Marni, Pierre Hardy, Jenny Bird.



Le chic français à Hollywood.  
Pom est assise sur « Erratic »,  
la sculpture en acier  
de l'artiste Roxy Paine, au  
Beverly Gardens Park.



contente ! » plaisante-t-elle. Mais l'équipe de production tombe sous son charme et lui propose un rôle clé, celui de Mantis, une créature qui, innocente et... drôle, a le pouvoir de transformer les émotions. Sa performance d'actrice séduit les fans et convainc Marvel de la rappeler pour jouer dans « Avengers 3 ». Désormais, Pom s'est fait un nom. Elle figure même sur la liste des signataires du mouvement Time's Up, l'association créée par les femmes de Hollywood en réponse au scandale Weinstein. « Il y a une règle d'or dans ma vie, c'est d'être indépendante, surtout financièrement. J'ai vu tellement de femmes coincées dans des vies qui ne leur plaisaient pas ! Je veux que cela change, il était évident pour moi de m'investir dans ce mouvement. »

Forte et déterminée, Pom Klementieff a définitivement séduit Hollywood. Rêve ultime atteint ? Pas tout à fait... Elle cherche un agent pour se lancer dans un nouveau défi : conquérir son pays d'adoption, la France. ■

*Avengers : la rencontre des super-héros. Mantis avec Iron Man (Robert Downey Jr) et Star-Lord (Chris Pratt). Avec ses antennes, l'alien libellule est capable de changer les émotions de Thor (Chris Hemsworth).*

[@Palomatch\\_](#)

RÉVÉLÉE PAR « TWILIGHT », L'INSOUMISE DE HOLLYWOOD  
ET AMBASSADRICE CHANEL A DES RELATIONS AUSSI  
TUMULTUEUSES AVEC LES HOMMES QU'AVEC LES FEMMES

# Kristen Stewart

## EMBRASSE QUI ELLE VEUT

Sa vitesse de croisière : fulgurante. Avec une seule exigence, être libre. Kristen Stewart, 29 ans, a passé plus de la moitié de sa vie sur les plateaux. A 12 ans, elle tournait avec Jodie Foster ; à 18, elle devenait une star dans une saga pour adolescents. Mais pas question de se laisser enfermer dans un rôle. Jamais là où on l'attend, mais pas du genre à se cacher, elle assume sa bisexualité. Elle travaille volontiers en France, où sa singularité est un atout. A Paris, elle aime se balader incognito. Comme son actrice fétiche, Juliette Binoche, Kristen dessine et écrit. Pour ses 30 ans, elle va réaliser son rêve : tourner son premier film. A la fois rock et cérébrale, Kristen trace son chemin. En fille de son temps.

Photos **Vincent Capman**



*Sur une péniche  
devant le pont  
Alexandre-III,  
à Paris. Pour Chanel,  
Kristen Stewart  
est l'égérie idéale :  
vêtements, parfums,  
et aujourd'hui la  
collection maquillage  
« Noir et blanc ».*

# LE CINÉMA INDÉPENDANT ACCUEILLE À BRAS OUVERTS LA STAR BISEXUELLE QUI NE CHERCHE PAS À PLAIRE AUX GRANDS STUDIOS

Par **Paloma Clément-Picos**

**E**lle se défend d'être «la rebelle de Hollywood». Certes, elle ne sourit jamais sur les photos, se promène en baskets sur les tapis rouges et balance des «fuck» à chaque phrase. Mais elle veut qu'on l'aime: «Ça me blesse que les gens croient que j'en ai rien à foutre. Justement, ce que l'on pense de moi m'importe beaucoup.» Ce que l'on pense d'elle se résume d'abord à un «oh!». Silhouette fine, 1,64 m, maquillage hyper-noir qui fait ressortir le vert et le jaune de son iris, et un magnétisme qui aimante tous ceux qui l'approchent. Kristen déclenche une décharge électrique dont elle s'étonnerait presque et qu'elle compense par un excès d'attention.

Sur la péniche où Chanel organise une soirée en petit comité, elle se montre polie, souriante, détendue. Normal, elle est en famille. Ambassadrice de la marque depuis 2015, elle était une des muses de Karl Lagerfeld. Et ici, tout le

monde l'adore. Kristen est venue accompagnée de son gang, la poignée d'amis qui la suit partout, en vacances à Capri ou à la Mostra de Venise. Comme d'habitude, ils seront les derniers à aller se coucher. «Mes potes sont ce dont je suis le plus fière. Ils m'aident à rester moi-même, authentique.»

Comme Vénus est née de l'onde, Kristen est née du cinéma. C'était à Los Angeles, en 1990. Son père est régisseur, sa mère, scénariste. Très vite, elle préfère les tournages aux salles de classe. A 12 ans à peine, elle donne la réplique à Jodie Foster dans «Panic Room» et joue les scènes de violence comme on joue à la poupée. Quelques années plus tard, c'est Sean Penn qui flashe sur elle pour interpréter Tracy dans «Into the Wild». Mais c'est en 2008, dans le premier volet de la saga «Twilight», que les ados la découvrent. Sa carrière est propulsée au firmament. C'est peu dire qu'elle reçoit la lumière: son idylle passionnelle avec son partenaire à l'écran, Robert Pattinson, ne

passé pas inaperçue. Une frénésie se crée autour de ce couple made in Hollywood. Les réseaux sociaux commencent à émerger et chacun de leurs faits et gestes inonde la toile.

Son infidélité aussi... En 2012, Kristen est surprise en flagrant délit avec le réalisateur de son prochain film, un homme marié. Celle qu'on voyait comme la nouvelle petite chérie du cinéma tombe d'un coup de son trône. Jusqu'à un certain Donald Trump, qui se met à l'insulter régulièrement sur Twitter: «Robert Pattinson ne devrait pas se remettre avec Kristen Stewart. Elle l'a trompé comme un chien et recommencera, vous verrez. Il peut faire mieux que ça!»

Episode suivant: en 2017, alors que Trump est devenu président. Droite dans ses bottes, Kristen lui lance en direct, dans l'émission «Saturday Night Live»: «Tu ne m'aimais pas avant, tu ne m'aime-rais sûrement pas plus maintenant parce que je suis genre... tellement gay, mec.» Scandale! La Cité des anges a trouvé sa diablesse. «A l'époque on m'a dit mot pour mot: "Rends-toi service. Arrête de tenir la main de ta copine en public, et tu auras peut-être droit à ton nom dans un film de super-héros."» Désormais elle n'a pas peur de clamer haut et fort qu'elle adorait jouer une super-héroïne gay. Peu lui importe de ne plus être au casting de superproductions, le cinéma indépendant l'accueille à bras ouverts. Et c'est tant mieux. Fini les histoires de vampires à dormir debout, «K-Stew» enchaîne les petits films à scénario complexe. Même le cinéma français lui fait les yeux doux. A tel point qu'elle sera la première actrice américaine à recevoir un César pour «Sils Maria», d'Olivier Assayas. Un beau pied de nez à l'Amérique puritaine. «Plus je vieillis et mieux je me sens! J'ai vu des pssys, fait de la méditation... Ça aide, c'est même indispensable dans ce milieu. Mais seul l'âge m'a aidée à gérer mes angoisses. J'ai encore peur de me faire confiance,



Sa «bande» Chanel: le mannequin Caroline de Maigret (à gauche) et la créatrice de maquillage Lucia Pica (au centre).



« Charlie's Angel »  
(sortie le 25 décembre),  
nouvelle adaptation  
de la série « Drôles  
de dames », dont elle  
est l'héroïne.

pourtant, chaque fois que je l'ai fait, il s'est passé des choses positives.»

Si, à 29 ans, Kristen se dit apaisée, sa vie amoureuse reste difficile à suivre. Elle a passé ces deux dernières années en couple avec le mannequin britannique Stella Maxwell, déesse sculpturale de 1,80 mètre. Et puis début septembre, elle a été aperçue embrassant une autre femme, Dylan Meyer, une scénariste avec qui elle vivrait une romance fulgurante. Ses relations amoureuses sont aussi tumultueuses avec les hommes qu'avec les femmes. Mais la presse, les fans, Hollywood... tout le monde s'est habitué.

## ELLE EST LA PREMIÈRE ACTRICE AMÉRICAINNE À RECEVOIR UN CÉSAR

Avant d'enfiler une cape de super-héroïne, elle retournera à ses premières amours et interprétera une espionne dans le blockbuster de l'hiver, la troisième adaptation de « Charlie et ses drôles de dames ». Une superproduction écrite, réalisée et interprétée par des femmes, un symbole de la nouvelle ère hollywoodienne. En 2020, elle passera derrière la caméra. « Depuis que j'ai 10 ans je rêve de devenir réalisatrice. Mais j'attendais de trouver ma "raison d'être", comme vous dites en France. » Raison d'être ou bonne raison, le déclencheur sera « La mécanique des fluides », de Lidia Yuknavitch, récit autobiographique d'une marginale qui tente d'échapper à une famille violente. Une révélation quasi biblique. « Tout ce que j'ai au fond de moi, que je n'avais jamais réussi à verbaliser, se trouvait dans ce bouquin. Et j'ai senti le besoin désespéré de partager cette expérience avec un public. » Elle sera aussi à l'affiche d'un biopic sur Jean Seberg, fervente militante pour les droits des Noirs américains. Un modèle de rébellion. ■

[@Palomatch\\_](#)



Ne pas se fier  
aux apparences...  
Dans la vie,  
Kristen se montre  
chaleureuse  
et riante.

# SERENA WILLIAMS

« JE N'AI PAS  
DIT MON  
DERNIER MOT »

Serena a définitivement marqué son sport. A bientôt 38 ans, et après deux années en pointillé où elle a passé autant de temps à pouponner Olympia qu'à s'entraîner, elle vise sa 24<sup>e</sup> victoire en Grand Chelem. Un record. Si l'année dernière, à la suite d'un accouchement difficile, elle a raté Roland-Garros, aujourd'hui tout est redevenu possible: depuis ses débuts à 14 ans, jamais elle n'a été aussi bien entourée. Sur les courts, elle a trouvé le « magicien » Patrick Mouratoglou, qui a créé une école de tennis dans le sud de la France et, dans la vie, avec Alexis Ohanian, son mari depuis le 16 novembre 2017. Un amoureux qui l'emmène dîner à Venise quand elle a envie de cuisine italienne!

A NOUS DEUX WIMBLEDON.  
SON ÂGE, SA MATERNITÉ, SES JEUNES  
RIVALES... BEAUCOUP LA VOYAIENT  
PRENDRE SA RETRAITE. ERREUR:  
ELLE A TOUJOURS SOIF DE VICTOIRE

Photo **Vincent Capman**



*Serena pose pour Paris Match, avant de se rendre au 5<sup>e</sup> gala de charité de la fondation Champ'Seed créée par son mentor, Patrick Mouratoglou.*



Le 23 juin, au Mouratoglou Resort, à Biot, Serena et son mari, Alexis Ohanian.

« **B**ien sûr que je trouve ma fille mignonne ! Mais je ne lui répète pas à longueur de journée qu'elle est une jolie princesse. Je lui dis qu'elle est intelligente, qu'elle peut devenir doctresse ou joueuse de foot, qu'elle peut devenir qui elle veut. Je lui apprendis à avoir confiance en elle. » La plus grande joueuse de l'histoire du tennis élève sa fille en championne. « J'ai toujours voulu avoir des enfants, mais pas à ce stade de ma carrière. Ça ne faisait pas du tout partie de mon plan. » C'est pourtant exactement ce qu'il s'est passé, lors de l'Open d'Australie, en janvier 2017. A 35 ans, la légende du tennis réalise un exploit d'une ampleur sans précédent. Face à sa rivale de toujours, sa sœur, Venus, elle remporte son 23<sup>e</sup> tournoi de Grand Chelem et bat le record de victoires de l'ère Open. Le moment est historique, Serena redevient numéro 1 mondiale. Et depuis deux jours, elle sait qu'elle est enceinte.



21 août 2018, elle partage les jeux de sa fille, Olympia, 1 an.

## SERENA WILLIAMS

« ALEXIS EST BLANC, JE SUIS NOIRE. J'AI PASSÉ MA VIE SUR UN COURT DE TENNIS, LUI DERRIÈRE UN ORDINATEUR. C'EST UNE BELLE HISTOIRE D'AMOUR »

Par **Paloma Clément-Picos**

Dans la chambre d'hôtel où elle se maquille avant d'aller au gala de la Mouratoglou Academy, la star nous raconte ce combat qu'elle revit en boucle. « Je ne sais même pas comment j'ai fait pour gagner. J'ai le sentiment que l'être que je portais m'a aidée. J'étais si calme ! Je n'avais aucune pression, parce que je savais que si je perdais, j'avais la meilleure excuse du monde. Physiquement, je n'étais pourtant pas en forme. C'est pourquoi j'ai voulu expédier le match en deux sets : en trois, je n'aurais pas tenu. » Résultat : 6-4, 6-4. Serena s'effondre de joie au sol. Dans les gradins,

c'est une standing ovation. Plus tard, sa sœur en plaisantera : « C'est injuste, elles étaient deux contre une ! »

Pour la première fois de sa vie, Serena va décider de faire passer sa vie privée avant le tennis. Et le père ? Depuis 2016, on dit qu'ils filent le « parfait amour ». Alexis Ohanian est le cofondateur de Reddit, un des sites les plus visités au monde. « Il est blanc, je suis noire. J'ai passé ma vie dehors, sur un court de tennis ; lui, derrière un ordinateur dans la Silicon Valley. Nous sommes totalement opposés, mais nous savons ce que travailler dur signifie. Je ne pensais pas vivre une si belle histoire d'amour, mais j'étais prête dans ma tête à être en couple et, quand nous nous sommes rencontrés, tout s'est fait naturellement. » Il fait alors sa demande en mariage, ils attendent une petite fille. Tout s'annonce rose... Ça ne le sera pas.

Si la grossesse de Serena se passe bien, l'accouchement manque la tuer. « Je suis censée être une des plus grandes athlètes au monde ! Je voulais que la première chose que ma fille voie soit une femme forte. Sauf que, à ce moment-là, je me sentais si faible que j'ai accepté la césarienne. » Le 1<sup>er</sup> septembre 2017, Olympia Alexis Ohanian Jr naît à West Palm Beach, en Floride. Très vite, la jeune maman n'arrive plus à respirer. Elle, qui connaît son corps mieux que personne,

comprend vite : elle souffre d'une embolie pulmonaire. La même que celle qui a failli l'emporter en 2011. Trois opérations et cinq jours plus tard, Serena va bien, mais la convalescence sera longue. Au point qu'elle se demande si elle « reviendra » jamais. « J'ai pensé que, peut-être, je n'avais plus besoin de jouer. J'avais tout gagné, tout réussi, même remporter un tournoi de Grand Chelem enceinte ! A peine avais-je émis cette hypothèse que j'ai été submergée par l'émotion. Je ne veux pas partir à la retraite. Le tennis est ma passion, ce que j'aime faire le plus au monde ! » « Olympia deviendra une grande championne de tennis », pronostique son père. « Sauf si je suis toujours dans le circuit ! » répond-elle.

Après plusieurs semaines, Serena reprend l'entraînement auprès de son coach, le Français Patrick Mouratoglou. Comme il le répète souvent : Serena ne revient jamais pour être présente, elle revient pour gagner. Mais la fameuse 24<sup>e</sup> victoire en Grand Chelem, celle qui lui permettrait d'arracher à l'Australienne Margaret Court son record absolu, se fait encore attendre. « Je savais que faire mon retour serait dur. Je ne pensais pas que ça le serait à ce point. Et puis il y a la peur. Ce sentiment a toujours été nécessaire dans mon sport. Là, j'ai peur de ne pas réussir à être en même temps la meilleure athlète au monde et la meilleure mère au monde. » Sauf que, avec son mental de tueuse, Serena ne lâche rien et est une fois encore présente à Wimbledon début juillet. Championne avant tout.

Même pour son mariage, le 16 novembre 2017, elle n'a pas quitté ses baskets Nike, à paillettes cette fois. Parmi les invités : Beyoncé, Eva Longoria, Kim Kardashian et Anna Wintour. Plus que le succès, la gloire. Ce qui n'interdit pas de penser à l'avenir. Pour cela, Serena a développé une entreprise de fonds d'investissement, Serena Ventures, destinée à financer des sociétés et à aider des femmes et des entrepreneurs issus de la diversité

### « JE VOUDRAIS ÊTRE LA MEILLEURE ATHLÈTE ET LA MEILLEURE MÈRE AU MONDE »

à accéder au sommet de la hiérarchie. Elle aurait déjà choisi une trentaine de start-up. A quoi s'ajoute la création d'une marque de vêtements sobrement appelée Serena. Championne, mère, épouse, créatrice, businesswoman... et icône féministe. Un statut qu'elle s'est octroyé grâce à ses multiples prises de parole sur la place des femmes dans le sport. Sans peur de la polémique. Comme à l'US Open, où elle a cassé sa raquette et traité l'arbitre de menteur. Il venait de la pénaliser parce que son coach lui avait donné une indication depuis les gradins. Un geste qu'elle n'avait même pas vu ! Pour elle, un arbitrage sexiste.

Quand elle laisse parler sa fragilité, on explique que c'est de l'énerverment, un caprice de star. Pas du tout, maintient-elle. « Devenir mère a fait ressortir mon côté sensible. C'est un aspect de ma personnalité que tous mes proches connaissent, mais que j'ai toujours caché sur le court et dans les vestiaires. Parce que quand on est une athlète féminine il faut jouer les dures à cuire. Depuis la naissance d'Olympia, je n'ai plus peur de montrer ma fragilité. » Roland-Garros a banni sa combinaison moulante noire, spécialement créée pour favoriser la circulation sanguine. Elle est revenue

l'année suivante avec une tenue floquée des mots « mère », « déesse », « reine » et « championne », en français dans le texte.

Aujourd'hui, Serena Williams est bien plus qu'une championne. L'exemple ultime pour les jeunes Noires américaines, qui trouvent dans son histoire tous les ingrédients de la success-story : comment une petite Afro-Américaine venue des mauvais quartiers de Los Angeles peut devenir la sportive la mieux payée de la planète. Selon « Forbes », sa fortune est estimée à 225 millions de dollars. Alors, Serena... une surfemme, comme on dit un surhomme ? Sûrement pas, se récrie-t-elle. « Je suis la personne la plus simple du monde. Il se trouve juste que je joue particulièrement bien au tennis. » [@Palomatch](https://twitter.com/Palomatch) [champseedfoundation.com](http://champseedfoundation.com).



Superstitieuse sur le court Philippe-Chatrier, en 2019. On peut lire les mots : déesse, mère, championne.

Dans la surprenante tenue qui sera interdite lors du tournoi de Roland-Garros en 2018.

29 août 2018, à New York, avec des volants qui volent au vent, dessinés par Virgil Abloh.





# CAMILLE LACOURT SORT LA TÊTE DE L'EAU

La gueule d'ange de la natation française ne sera jamais un poisson à sang froid. Il y a bientôt dix ans, la France tombait sous le charme de Camille Lacourt. Pour son physique extraordinaire, son regard d'azur. Son talent, surtout. Sa médaille d'or aux Championnats du monde de Shanghai, en 2011, propulse le gamin des Pyrénées du statut d'athlète prometteur à celui de superstar. Malgré la moisson de titres, Camille Lacourt échoue pourtant aux JO. Le corps n'est pas défaillant, c'est le cœur qui n'y est plus. Son mariage malheureux manque de lui faire toucher le fond. Mais comme le Phénix tatoué sur son biceps droit, l'ancien champion prouve aujourd'hui qu'on peut toujours renaître de ses cendres.



DANS  
« CINQUANTE  
NUANCES DE BLEU »,  
LE NAGEUR  
CINQ FOIS CHAMPION  
DU MONDE  
RÉVÈLE LES OMBRES  
ET LES LUMIÈRES  
D'UN DESTIN  
EXTRAORDINAIRE

*Baignade du matin, à Moorea.  
L'ancien athlète était l'invité vedette de  
la « Tahiti Swimming Experience ».*

Photos **Grégoire Le Bacon**



DU HAUT DE SES  
2 MÈTRES, LE PLUS EFFICACE  
DES ATHLÈTES EST  
DEvenu LE PLUS SEXY DES  
AMBASSADEURS

*Au large de l'hôtel Hilton de Moorea.  
Le fils de montagnards n'a pas le mal de mer.*

Finis les couloirs de nage. Désormais, Camille Lacourt largue les amarres. « J'ai beaucoup voyagé quand j'étais nageur, mais je ne faisais que des allers-retours entre l'hôtel et les bassins », confessait-il il y a un an. Et de se rêver partant en tour du monde, « sac sur le dos, à la rencontre d'autres cultures ». Son seul port d'attache? Jazz, sa fille de 6 ans, issue de son mariage avec Valérie Bègue. Cet été, c'est promis, il l'emmènera nager avec des dauphins. En attendant, le plus glamour des ex-athlètes s'affaire à monter son agence de communication pour sportifs. Un nouveau projet, après s'être essayé sans trop de conviction à la danse ou à la restauration. L'avenir reste incertain, mais est-ce que ce n'est pas ça, la vraie liberté?

*L'ancien spécialiste des épreuves de dos caresse celui d'une raie pastenague.*



En marge  
de la cérémonie du  
Fa'atau aroha,  
rituel polynésien  
censé conférer  
le « mana » sacré.



# BEAU COMME UN DIEU GREC, CAMILLE AVAIT UN TALON D'ACHILLE : **SON CŒUR**

Par **Paloma Clément-Picos**

« **C**e mantra, «Les grands champions, ce ne sont pas ceux qui ne tombent pas, mais ceux qui se relèvent le plus vite», m'a servi dans ma carrière d'athlète, mais pas seulement. Je veux montrer ce qui se cache derrière les réussites, les combats et parfois les déceptions. » Des plongeurs, ce surdoué de la natation en a connu de toutes sortes. Tous ne l'ont pas mené sur la plus haute marche du podium.

Né en 1985 à Narbonne, le petit Camille se jette à l'eau à 5 ans. Les coachs voient rapidement son « potentiel », comme ils disent. Il sera « dossiste », spécialiste du dos crawlé, mais très vite multiple champion de France junior toutes catégories. Arrive l'été 2010. Les Français sont sous le coup de leur déception après la « grève » des footballeurs lors de la Coupe du monde en Afrique du Sud. Faute de grives, les téléspectateurs se tournent vers un sport moins populaire : la natation. Ils ne seront pas déçus. Les nageurs raffent 21 médailles aux Championnats d'Europe et sont accueillis en héros à Paris et à l'Élysée.

Parmi eux, Camille Lacourt, yeux couleur piscine, ne passe pas inaperçu. Les médias, les sponsors, les femmes, tout le

monde veut Camille. « En une fin d'été et quelques interviews, j'étais devenu un homme qui plaisait beaucoup. Passionné. A la folie. » Jeune, beau, adulé, cet austère sportif se découvre don Juan et accumule les conquêtes. Les groupies montent à l'assaut de son hôtel. Il n'en prend aucune au sérieux, jusqu'à Valérie. Elle non plus n'est pas une inconnue : Valérie Bègue, Miss France 2007, 22 ans alors, 1,74 mètre, 53 kilos. Elle l'a vu sur un plateau de télévision et demande à un ami commun de les présenter. C'est le début d'une histoire d'amour. Une petite fille, Jazz, naît en 2012. Puis c'est le mariage, un an plus tard. Du côté des bassins, les médailles d'or s'accumulent. Bref, tout réussit à Camille. Même une tumeur bénigne à la hanche, en 2014, ne l'empêche pas de gagner. Avec cinq titres mondiaux, sa carrière ressemble à un sans-faute. Si ce n'est ce titre olympique qui lui manque désespérément. Ces deux JO manqués, Camille en explique les raisons. Dans son livre « Cinquante nuances de bleu », il confie : « Aux Jeux de Londres [en 2012], je n'avais pas été champion olympique parce que j'étais trop amoureux de ma femme. Aux Jeux olympiques de Rio, en 2016, je ne monterai pas non plus sur le podium parce que cette femme ne m'aimait plus et que je l'aimais encore. »



Dans le lagon de la pointe d'Hauru, à Moorea.

Le champion, beau comme un dieu grec, avait donc un talon d'Achille. Rarement l'aspect sentimental est évoqué par les sportifs. Camille brise le silence. « J'ai fait lire à Valérie les passages qui la concernaient. Elle a trouvé que j'en disais un peu trop sur nous. Mais, pour moi, cette intimité n'a plus existé au moment où nous avons divorcé. » Alors il raconte tout. Et, d'abord, que c'est elle qui l'a quitté. « Rompre avec ma femme m'a rendu malheureux pour la première fois de ma vie. Sentimentalement, l'année 2016 fut horrible. Jamais je n'avais été aussi triste. Heureusement, j'avais Jazz. Et quelques amis qui se sont révélés de vrais amis. » Comme Florent Manaudou, qui lui propose de venir vivre avec lui pour l'aider à remonter la pente. « Finalement, pour moi, cette cinquième place aux JO en 2016 n'a pas été une déception : je revenais de si loin émotionnellement. »

Aujourd'hui, Valérie et Camille restent unis. Pour leur fille. « C'est plus facile quand c'est la femme qui rompt. Je pense que les hommes pardonnent plus vite. Avec Val, nous nous entendons très bien. » Avec Jazz, 6 ans, la relation est fusionnelle. « J'essaie de lui apprendre à ne pas être timide. Je la sensibilise à la beauté du monde. J'ai envie qu'elle le découvre. Quand quelqu'un lui parle d'un endroit magnifique et qu'elle a envie d'y aller, nous regardons des photos sur Internet. On les découpe et on les colle dans un livre baptisé "Le livre des rêves". Le but, c'est de faire un jour un selfie dans ces endroits. Cet été, on ira nager avec les dauphins aux Bahamas. Je veux l'emmener voir New York aussi, et Barcelone... Voyager nous motive : elle, à décrocher des bonnes notes ; moi, à travailler. »

En 2017, Camille a mis un terme à sa carrière en remportant une ultime médaille d'or aux Championnats du monde. Après un passage laborieux à « Danse avec les stars », il a essayé de

monter un restaurant à Paris. Là aussi, un échec ; mais, comme toujours avec Camille, une leçon apprise. Maintenant, le voilà lancé dans une nouvelle entreprise : une agence de communication qui regroupera 50 sportifs français.

Régulièrement, il est également invité à faire la promotion d'endroits paradisiaques, comme à Tahiti en décembre dernier. Le retour à la grisaille parisienne ne lui met pas le cœur en berne. « Grâce à Jazz, j'ai au moins une raison de rentrer. » La seule ? Il sourit. « Je n'aime pas trop m'étaler sur le présent... Mais, oui, j'ai quelqu'un en ce moment. » L'amour, pour le champion, n'est plus un talon d'Achille. ■ [@Palomatch\\_](#)  
« Cinquante nuances de bleu », de Camille Lacourt, éd. Michel Lafon.



Retour à Tahiti depuis Moorea, les jambes (un peu) pliées dans l'hélicoptère.

# ASSA TRAORÉ AU NOM DU FRÈRE

Le rôle de leader, elle l'a endossé à 14 ans... En se retrouvant à la tête d'une fratrie multiple née dans un foyer polygame. Depuis la mort d'Adama, en 2016, c'est elle qui porte le combat. Sur tous les fronts. Assa Traoré marche avec les gilets jaunes et Extinction Rebellion, rassemble des célébrités, des militants d'extrême gauche et des jeunes de tous horizons. Enquête sur une ex-éducatrice qui a pris la dimension d'une femme politique.

**A LA TÊTE D'UN CLAN AGITÉ, ELLE SE BAT  
POUR QUE SOIT RECONNUE LA RESPONSABILITÉ  
DES GENDARMES DANS LA MORT D'ADAMA**

Chez elle, à Ivry-sur-Seine, le 4 juin.  
« A chaque manifestation, je me dis: "Mais c'est pas possible que mon frère soit mort!" ».

Photos **Ilan Deutsch**  
Enquête **Pauline Delassus**  
et **Paloma Clément-Picos**





La marche menée par Assa en 2016, quatre mois après la mort d'Adama.



Lors du rassemblement organisé par le comité Vérité pour Adama devant le tribunal de Paris, le 2 juin.



**AVEC SA DÉTERMINATION  
ET SON CHARISME, ELLE RASSEMBLE  
AU-DELÀ DE SA FAMILLE**



Les actrices ont rejoint le combat : Adèle Haenel, icône du mouvement #MeToo, Aïssa Maïga, Sara Forestier et Nadège Beausson-Diagne.



Une partie du comité Vérité pour Adama à Beaumont-sur-Oise, le 7 juin. Assis sur le mur (de g. à dr.) : Lotfi, Syga, Katia et Sonia. A gauche : Tonton, Cheikné, Youcef, Mariama, Déjnaba (debout), Laurie et Almamy (assis). A droite : Assa, Jalil, Youssouf, Samba, Mélissa, Kagny, la fille d'Assa, Karima, Samir (debout), David, Anne-Charlotte et les deux fils d'Assa, Mohamed et Mekan-Ibrahim.

Pour « montrer un rapport de force », elle occupe le terrain. Le 2 juin, ils étaient plus de 20 000 à se rassembler derrière Assa Traoré, à Paris. Trois jours plus tard, la justice annonce vouloir entendre deux témoins de l'affaire Traoré qui, malgré les demandes de la partie civile, n'ont jamais été auditionnés. Et Assa écrit sur Instagram, où elle vient de gagner 100 000 abonnés : « Coup de théâtre. La mobilisation se fait entendre ! » Elle maîtrise les outils de la communication, mais aussi les rouages de la justice. Le 8 juin, elle déclinait l'invitation de la garde des Sceaux, Nicole Belloubet, au nom de la séparation des pouvoirs.



Par **Pauline Delassus**  
avec **Paloma Clément-Picos**

C'est une femme politique qui nous reçoit. Assa Traoré ouvre la porte de son appartement et annonce : « Entrez, mais je dois partir. » Elle est invitée sur un plateau de télévision, elle se maquille un peu et lance, avant de s'échapper : « Attendez-moi, je reviens vite ! » Dans son sac à main, elle a glissé sa carte d'identité. « Je l'ai toujours sur moi, dira-t-elle plus tard. C'est une habitude que l'on prend quand on grandit noir dans un quartier populaire. » Dans le salon, il y a une grande bibliothèque, une vue imprenable sur le cimetière d'Ivry. Et des amis, installés sur le canapé en cuir. Sur une veste, on lit « Black Panthers ». Membres du comité La vérité pour Adama, ils parlent de leur cheffe, « une lionne, une guerrière ».

Assa se bat depuis près de quatre ans, sans faiblir. Elle consacre sa vie à la mort de son frère. Mère de trois enfants, de 6, 8 et 12 ans, elle les emmène chaque matin à l'école. Puis le temps file, elle organise des marches, rencontre des familles de victimes, visite l'un de ses frères en prison et, surtout, prend la parole. Répéter les mêmes mots partout où un micro lui est tendu, exiger d'être entendue, ravalier ses larmes et dissimuler sa fatigue, rester droite, digne. Le 19 juillet 2016 elle est en Croatie quand sa sœur, Baï, lui annonce par téléphone la disparition d'Adama. Le chagrin envahit Assa, jusqu'à faire vaciller sa raison, elle raconte s'être frappé la tête contre un mur. Elle veut crier sa peine, cherche à contacter des journalistes et leur dit : « On a tué mon frère. » Persuadée, déjà. De retour en France, elle retrouve les rues de son enfance en feu, des jeunes de Beaumont-sur-Oise se révoltent, ils accusent les militaires d'avoir fait mourir l'un des leurs. Assa pense à la suite, elle aimerait mobiliser les amis, les voisins et au-delà ; elle veut que sa colère passe le périph. Un homme vient à sa rencontre, plus expérimenté, il va lui transmettre l'essentiel, une méthodologie. Elyes Samir habite Dammarie-les-Lys, là où, en 1997, Abdelkader Bouziane, 16 ans, fut tué par un policier d'une balle dans la nuque lors d'une course-poursuite. Depuis, il milite « contre les violences policières » et refuse de parler de bavure, « ce mot qui déresponsabilise les policiers », selon lui.

*« On n'a pas gagné la guerre  
que les autorités nous ont déclarée.  
Mais on a gagné plein de  
batailles. » Assa Traoré, le 5 juin.*

Il a été formé au sein du Mouvement de l'immigration et des banlieues, une école du militantisme «au service des familles de victimes, dit-il, autour desquelles on constitue des comités», un outil politique disparu dans les années 2000. Assa l'écoute dérouler l'histoire des grands ensembles, des bidonvilles de Nanterre et des foyers Sonacotra, elle apprend les noms de Malik Oussekine et de Makomé M'Bowolé, victimes d'abus des forces de l'ordre. Leurs destins sont des pierres qui l'aident à bâtir son discours. Elle choisit de suivre Elyes Samir, pour mener sa contre-enquête. Il lui explique que le travail du comité doit aussi «toucher aux problèmes de chômage, d'éducation, de précarité». A tâtons, Assa milite, elle fait son deuil en prenant des décisions, en serrant des mains, et en levant une armée. «Assa recycle sa peine en détermination», dit la journaliste Elsa Vigoureux, avec qui elle écrit «Lettre à Adama», en 2017.

La leader se cherche des mentors. Elle rencontre Almamy Kanouté, activiste et comédien, notamment dans «Les misérables», de Ladj Ly. Il a l'expérience des collectifs, il apporte ses conseils, un carnet d'adresses et devient son lieutenant. A Paris, à l'été 2016, les mots d'Assa, empreints de réalité, réveillent deux normaliens proches de La France insoumise, engourdis dans leurs présupposés d'universitaires. Le sociologue Geoffroy de Lagasnerie se souvient de «la bouffée de réel» que lui insuffle l'apparition d'Assa dans les médias: «Elle incarne des sujets que personne d'autre ne porte et en parle

# TRAFICS, OUTRAGES... LE QUOTIDIEN DES GENDARMES SOUFFRE DE LA MÊME VIOLENCE QUE CELUI DES JEUNES



Avec Angela Davis, philosophe et militante américaine, lors d'une interview pour la revue «Ballast», en juillet 2018.

de manière inédite.» Son ami l'écrivain Edouard Louis se laisse aussi emporter par «ce nouveau souffle». «Assa remet la question de vie ou de mort au cœur du débat, nous dit-il. J'aurais eu honte de ne pas utiliser ma voix pour lutter à ses côtés.» Geoffroy, Edouard et Assa n'ont pas 40 ans, tous les trois partagent leurs expériences, si différentes. Guidée par ses nouveaux amis, elle avance vers cette gauche radicale dont ils sont les jeunes penseurs. Ils se décrivent «blancs, privilégiés, gays». «Pour nous, se promener dans la rue n'est pas la même expérience que pour Assa et ses frères», pense Geoffroy. Dans la rue, ils y vont ensemble, marcher aux côtés des gilets jaunes et soutenir les luttes LGBT et féministes. Assa se nourrit de leur savoir, eux boivent les mots de son expérience, leur alliance a un objectif, conquérir l'appareil d'Etat.

Dans son enfance, Assa n'entend pas parler de politique, mais auprès de son père, Mara-Siré Traoré, elle comprend ce qu'est un leader charismatique. L'homme est né au Mali, il a 17 ans quand il arrive en France, il trouve du travail au service propreté de la Ville de Paris. En 1968, il obtient un passeport français et se marie avec Elisabeth, une Picarde. Ils ont deux enfants, puis divorcent. Devenu ouvrier de chantier, Mara-Siré a belle allure, coiffé en afro, il sort danser le soir en pantalons pattes d'éléphant. Dans un bal, il rencontre Françoise, normande et catholique. Deuxième mariage et cinq enfants, élevés entre cultures chrétienne et musulmane, fête de l'Aïd et messe le dimanche, les vacances au Mont-Saint-Michel et parfois au Mali. Le père devient chef de chantier

et obtient un appartement de fonction, il divorce une nouvelle fois. C'est au Mali qu'il rencontre Hatouma, la mère d'Assa, née en 1985, juste avant l'arrivée au domicile familial d'Oumou, malienne également, celle qui met au monde Adama, en 1992. Les deux compagnes cohabitent, les dix enfants qui naissent ne font aucune différence entre elles, «ce sont nos deux mères», explique Assa qui raconte la polygamie de ses parents comme une expérience «formidable», auprès de mamans «qui n'ont jamais fait de distinction entre tous ces petits». Dix-sept enfants en tout, une force phénoménale, métissée, qui constitue une mini-société. Mara-Siré meurt d'un cancer en 1999, laissant derrière lui un clan, légataire d'une histoire où la France tient le premier rôle. «On s'est toujours sentis français, dit Lassana Traoré, l'un des aînés. Notre père se fichait de la couleur, il a épousé deux Blanches, puis vécu avec deux Noires, toutes s'entendent très bien.» Lui, habite à Bordeaux, il gère les ressources humaines de restaurants. Dans la fratrie, il y a des ouvriers du bâtiment, une restauratrice, un chauffeur de bus, un animateur de parc de loisirs. Assa est devenue éducatrice. Elle raconte l'héroïsme de leurs arrière-grands-pères maliens, engagés dans l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale. «Nous ne sommes pas issus de l'immigration, écrit-elle dans le livre qu'elle signe avec Geoffroy de Lagasnerie, mais héritiers d'une histoire partagée entre la France et le Mali.» Quand son père disparaît, elle est, à 14 ans, la plus âgée de la maison. Les mères ne lisent et n'écrivent pas le français, alors Assa prend en charge le quotidien. La vie devient plus difficile, Assa et ses sœurs s'accrochent à l'école, mais les plus jeunes garçons se rebellent contre les professeurs et se font (Suite page 60)

exclure. Dans la rue, c'est contre les auto-rités qu'ils haussent le ton. Viennent les premiers délits, les premières gardes à vue et les premières peines, pour des violences, des vols, du recel, des usages de stupéfiants. Adama est incarcéré trois mois pour violences, il en sort acquitté. Un autre frère, né en 1991, est condamné à trente mois de prison ferme pour des extorsions sur des personnes vulnérables.

A Beaumont-sur-Oise, comme ailleurs, dans les quelques rues en lisière de forêt qui constituent «la cité», deux camps irréconciliables se croisent chaque jour. Les contrôles d'identité usent les nerfs, ceux des habitants autant que des agents, souvent peu expérimentés, insuffisamment formés, fatigués par des journées de neuf heures lors desquelles ils sont les seuls représentants de l'Etat à rencontrer cette jeunesse qui les accuse de racisme. Policiers et gendarmes font face aux trafics souterrains, aux outrages, aux bagarres. Leur quotidien souffre de la même violence que celui des jeunes. Une étude du CNRS, effectuée, en 2009, dans des gares parisiennes, établit que Noirs et Maghrébins sont jusqu'à quinze fois plus contrôlés que les Blancs. Pour Assa, «le traitement de la police envers une personne blanche n'est pas le même qu'envers une personne noire. Quand on n'a pas ses papiers sur soi, nous, on peut finir au poste. La carte d'identité, c'est un

bouclier, un gilet pare-balles.» Geoffroy de Lagasnerie parle, lui, d'«une oppression physique de la police sur les garçons des banlieues, qui fait peur et humilie». Linda Kebbab, policière et déléguée syndicale FO, refuse cette généralisation, elle explique: «On contrôle davantage dans les quartiers populaires car c'est là qu'il y a le plus de délinquance de voie publique, cela nous permet de cartographier un territoire, c'est notre boulot. Mais c'est vrai qu'il y a des abus, des nazillons qui n'ont rien à faire dans la police. Il y a aussi une défaillance de l'Etat qui a entièrement perdu la confiance de ces jeunes en les abandonnant.»

Il fait chaud le jour où Adama perd la vie. Il roule à vélo dans Beaumont-sur-Oise, les services de la mairie l'ont appelé, il doit venir récupérer sa carte d'identité. En chemin, il aperçoit trois gendarmes qui, dans le cadre d'une enquête pour extorsion, interpellent son frère. A la vue des gendarmes, Adama lâche son vélo et s'enfuit en courant. Deux agents le rattrapent et le menotent mais aidé par un témoin de la scène, Adama parvient à s'échapper. Il se réfugie dans un appartement à quelques centaines de mètres. Quand trois autres gendarmes le retrouvent, le jeune homme est allongé sur le sol, sous un drap. Selon le témoignage de l'un d'eux, Adama «prend sur lui le poids des trois corps» des militaires.

Ce qui, selon Assa, aurait causé l'asphyxie. Une théorie contestée par l'avocat des gendarmes, M<sup>e</sup> Rodolphe Bosselut. Ses clients, «il est navrant de devoir le préciser», sont blancs. Il poursuit: «Il ne s'agit pas d'un plaquage ventral puisque Adama était déjà au sol quand les gendarmes le trouvent. L'un d'eux lui maintient les jambes, les deux autres lui attrapent les bras et le menotent. Les

trois autopsies réalisées n'ont pas relevé de traces de coups.» Adama est sorti en marchant de l'appartement où il se cachait; mais dans la voiture des gendarmes, il est victime d'un malaise, puis allongé inconscient dans la cour de la gendarmerie. Les pompiers sont appelés, ainsi que le Samu. Malgré une heure de massage cardiaque, ils ne parviennent pas à le réanimer. «Pourquoi ne l'ont-ils

pas emmené à l'hôpital? interroge Assa. Pourquoi le laissent-ils allongé au soleil, dans la cour? Pourquoi y a-t-il du sang sur le tee-shirt d'un des gendarmes?» Des questions auxquelles cette battante ne trouve pas de réponse. Les gendarmes ne sont pas mis en examen, mais placés sous le statut de témoins assistés pour non-assistance à personne en danger. Les expertises médicales décrivent des causes multiples de décès, «survenu après un effort violent, dans un contexte de drépanocytose et de sarcoïdose», précise l'avocat des gendarmes. Les médecins mandatés par la justice ont en effet détecté ces deux pathologies, qui auraient entraîné la mort. De leur côté, les rapports médicaux commandés par la famille affirment que le décès ne peut leur être imputé. Pendant longtemps, la justice ne tient pas compte de ces conclusions, elle vient seulement de les verser au dossier.

Dans les trois heures qui suivent le décès, personne ne prévient la famille. A la mère d'Adama, qui se présente à la gendarmerie, on promet que son fils va bien, alors qu'en réalité, il est déjà mort. Ses frères le cherchent, le quartier gronde. «Le procureur et les gendarmes se sont renvoyé la balle, personne n'a trouvé le courage de leur dire, confie une source proche de la défense. Cette lâcheté, ce temps perdu, est le terreau de la colère et des soupçons qui pèsent encore aujourd'hui.» La famille Traoré reproche également à la maire de la ville de ne pas leur avoir présenté ses condoléances. Les rapports sont houleux depuis des années avec l'édile, membre de l'UDI, qui ne souhaite plus s'exprimer sur ce sujet. Les émeutes qui suivent la mort d'Adama ont laissé des traces à Beaumont-sur-Oise, la maire a reçu des menaces anonymes, la famille Traoré également. Quatre ans après, dans le quartier de Boyenval, l'ambiance semble tranquille, mais une voisine ne peut s'empêcher de murmurer: «On n'en peut plus. Ça a été dur ici.» Avec ses frères, Assa organise ce dimanche une distribution de colis alimentaires. Dans son entourage, tout le monde espère qu'elle se présentera un jour à une élection. Mais pour l'instant, elle promet: «Je me bats d'abord pour Adama, je veux que dans trente ans, on en parle encore, qu'il devienne un symbole.» ■ [@PaulineDelassus](#) [@Palomatch\\_](#)

## A TÂTONS, SUR LE TERRAIN, ASSA SE FORME AU COMBAT POLITIQUE



Assa et trois de ses petits frères (de g. à dr.), Cheikné, Youssouf et Samba, dans le quartier Boyenval de Beaumont-sur-Oise, où ils ont grandi. Le 7 juin.



Assa et son frère Youssouf venus aider Omar Sy et Hélène, sa femme, pour le Noël de leur association CêkeDuBonheur, en 2019.

juillet 2016. Très vite, j'ai été saisie du besoin d'adresser à sa sœur mes condoléances et mon soutien, tout comme mon mari Omar. Nous avons longuement échangé, puis nous nous sommes rencontrés après l'été. C'était fort et émouvant. Assa était très seule à cette époque, si l'on excepte sa famille. Ce que j'aimais déjà, c'était sa force, sa dignité. Elle est si charismatique.

**Avant la mort d'Adama, étiez-vous déjà en contact avec des associations ?**

Nous étions en lien avec des familles victimes de violences policières. Un grand nombre de personnes en souffrent dans les quartiers. Pour Adama, on découvre vite les incohérences et les zones d'ombre de l'enquête. En plus de son chagrin, la famille Traoré fait face à une souffrance supplémentaire, une injustice.

**Retenez-vous un moment fort de ces quatre années de combat ?**

Avec Assa, nous nous parlons régulièrement. Je suis tous les rebondissements. Tous sont des moments forts. Mais ni Omar ni moi ne souhaitons nous imposer sur le terrain. La lumière doit être sur Assa et le comité. On partage chaque étape avec eux. Ça aurait dû l'épuiser. Parfois, je suis épuisée pour elle. Je me demande même quand elle dort !

**Elle est comme une sœur, pour vous ?**

Oui. On se le dit souvent.

**Assa explique que vous la conseillez. Que lui dites-vous ?**

De trier les sollicitations. De rester forte. Elle est aussi mère de trois enfants. Elle était éducatrice, elle a tout lâché. Heureusement, elle a des soutiens. Le comble ? Elle est la première à venir soutenir mon association.

**Vous n'avez pas hésité à vous engager, alors que d'autres personnalités ont eu peur...**

Avec Omar, quand ça nous touche, on y va. Quand il s'agit d'injustice, de combat noble, d'exemple à donner à nos enfants... Adama aurait pu être mon beau-frère, un de mes neveux. On se sent concernés. Les gens parlent de notre statut social, de la réussite d'Omar, mais il a passé plus de la moitié de sa vie dans des conditions plus difficiles. Comme tout mec de quartier, cette histoire le touche. C'est très important, quand on a cette trajectoire, de ne pas oublier ce que subissent ceux qui n'en sont pas encore sortis.

**Vous êtes sensibles aux violences policières. Est-ce que ça a touché vos proches ?**

Ça a pu arriver, mais je ne veux pas m'étendre davantage. Je pense que nous ne connaissons même pas un tiers des témoignages de violences policières. Sans oublier les gendarmes et policiers malheureux à cause de ces comportements.

Quand on est un policier, censé protéger la population, c'est à nous d'inculquer le respect, même à des gosses qui ne l'ont pas. Nombreux sont ceux qui ont des rapports géniaux avec les jeunes parce qu'ils se comportent bien et les respectent.

**Que répondez-vous aux détracteurs de la famille Traoré, qui pointent le fait qu'Adama et plusieurs de ses frères ont un casier judiciaire ?**

Aucun individu, casier ou non, ne mérite d'être tué par les forces de l'ordre. Aucune famille, casier ou non, ne mérite qu'on lui cache les faits et qu'on ne lui procure pas la justice. ■

[@Palomatch](https://twitter.com/Palomatch)

## HÉLÈNE SY

« LE RACISME N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI DÉBRIDÉ. AVEC OMAR, QUAND ÇA NOUS TOUCHE, ON Y VA ! »

Interview **Paloma Clément-Picos**

**Paris Match.** Vous résidez aux Etats-Unis. Comment avez-vous vécu la mort de George Floyd ?

**Hélène Sy.** Je n'ai pas pu, pas voulu regarder la vidéo jusqu'au bout. Dans quel monde vit-on pour que tous, y compris nos enfants, soient témoins d'une telle atrocité ? Commise par la police...

**Fallait-il la mort de cet homme pour faire reparler de celle d'Adama Traoré ?**

La mort de George Floyd a secoué l'humanité. Les Français, je crois, ont fait le lien d'eux-mêmes. J'ai eu Assa au téléphone dès que la vidéo de l'arrestation est sortie. Elle était bouleversée. Elle m'a dit : "C'est la première fois que je vois des images qui donnent autant de réalité à la mort de mon frère." Ce plaquage si brutal, qui a conduit à la mort de George Floyd, a eu une résonance pour nous tous.

**L'écho qu'a eu la lettre de votre mari, Omar Sy, où il appelle à dénoncer les violences policières en France, marque-t-il un tournant ?**

Est-ce que l'on pensait, après France 98, qu'on en serait là aujourd'hui ? Le racisme n'a jamais été aussi débridé. Il n'y a plus aucune gêne à insulter les gens en raison de leur couleur de peau, de leur religion. J'espère un tournant, mais nous n'avons aucun pouvoir de décision. C'est à ceux qui s'occupent de la France de savoir ce qu'il faut faire.

**Comment avez-vous rencontré Assa Traoré ?**

Nous étions en vacances dans le sud de la France quand la nouvelle tragique de la mort d'Adama est tombée, en

« ASSA EST CHARISMATIQUE. LE COMBLE ? ELLE EST LA PREMIÈRE À SOUTENIR MON ASSOCIATION »

# CORSE LES FILLES BRISENT LE SILENCE

VENU DES ETATS-UNIS,  
LE HASHTAG #IWAS  
A PROVOQUÉ UNE MARÉE  
DE DÉNONCIATIONS POUR  
VIOL DANS UNE ÎLE OÙ TOUT  
LE MONDE SE CONNAÎT

Insulaires mais plus seules. Elles se sont retrouvées autour d'une formule devenue virale : « J'avais... » Un mot-clé qui annonce l'âge auquel elles ont subi des violences sexuelles. En Corse, la vague #MeToo s'était heurtée au mur de l'omerta. Mais le mouvement qui met en lumière la jeunesse des victimes a gagné la rue. Nos reporters ont rencontré ces battantes qui, malgré les menaces, dénoncent leurs agressions et l'impunité qui règne sur leur île.

Photos **Ilan Deutsch**

Reportage **Paloma Clément-Picos**



**A ERBALUNGA,  
PRÈS DE BASTIA, LE 3 JUILLET**

*Au premier plan, de g. à dr.,  
Lena Pezzini, 18 ans, Lina Marini, 18 ans,  
Anaïs Mattei, 22 ans, Jennifer Viti,  
19 ans, Océane Zamboni,  
17 ans. Derrière : Léa Olivieri, 19 ans  
et Scarlett Giorgi, 20 ans.*



# « IL Y A DIX ANS, ELLES N'AURAIENT JAMAIS PARLÉ. TOUT AURAIT ÉTÉ RÉGLÉ À LA CARABINE »

De notre envoyée spéciale en Corse **Paloma Clément-Picos**

**A**u début, le silence. Un fardeau que Lena Pezzini, 18 ans, portait seule. Puis le secret est devenu un Tweet. Aujourd'hui, le témoignage de Lena s'affiche sur 4 mètres de long dans les rues colorées de Bastia. Des lettres noires sur des feuilles A4 blanches collées sur un mur jaune pastel. « Quand il a fini, il y avait du sang partout. Il reste debout devant moi, regarde son engin et me dit : "Tu as vu ce que tu as fait ? Je suis tout taché. Suce ! - Non." Il essuie ses cuisses et étale mon sang sur moi... » Des passants s'arrêtent pour lire, prendre en photo les mots choquants. Sidéré, un trentenaire murmure : « Pas chez nous. Ce n'est pas possible. Pas en Corse. » Il semble découvrir ce que tant d'autres savent déjà : en matière de violences sexuelles, son île ne fait pas exception.

Lena se rappelle chaque minute du viol qu'elle a subi. Il y en a eu vingt-huit, les plus longues de sa vie. Bastia, 28 mars 2017, 10 heures du matin. Elle a 15 ans. Lui, 19 ans. C'est le petit copain d'une amie. Il l'emmène à l'écart, « pour discuter ». Elle ne se méfie pas, elle le connaît. Sur l'île, tout le monde se connaît, c'est même censé être un gage de confiance... Lena est vierge. Elle n' imagine pas ce qui l'attend. Les vêtements couverts de sang, elle rentre chez elle brisée. Depuis, elle croise régulièrement son agresseur, impuni, dans les rues, les boîtes de nuit. Une double peine. Elle raconte : « Quand il me voit, il se permet de me toucher les fesses et de me prendre la main. Les gens savent ce qui s'est passé, mais ils se taisent et continuent de le fréquenter. On dit de moi que je suis une menteuse

et de lui qu'il a une bouille d'ange. » Dans les petites villes portuaires bordées de criques comme dans les villages perchés des montagnes, nul n'oserait compromettre un fils, un cousin, un ami. Par peur de subir des représailles ou de ternir sa réputation, mieux vaut garder le silence que dénoncer le pire. Cela vaut en matière de banditisme comme d'agression sexuelle. « Il ne faut pas croire en l'honneur corse, assure un policier qui préfère rester anonyme. Ici, personne ne donnera son copain. » S'il accepte de nous parler, c'est qu'il éprouve un certain malaise. « Parce que dans les affaires de viol et de violences faites aux femmes, nous, les flics, sommes loin d'être blancs. » Quand Lena va porter plainte, quelques jours après les faits, les policiers lui « rient au nez ». Dossier classé. Désespérée, Lena se sent abandonnée, à la merci des commérages, vivant dans la crainte que « ça » recommence.

## BEAUCOUP ONT PEUR POUR LEUR PÈRE. QU'IL TUE LES AGRESSEURS ET AILLE EN PRISON

C'est un hashtag venu des Etats-Unis, début juin, qui va lui redonner des forces : #Iwas (« J'avais »). Il incite les victimes à donner leur âge au moment de leur agression. Alors que les mots-clés #MeToo et #BalanceTonPorc n'avaient pas réussi à libérer la parole corse, celui-ci fait l'effet d'une bombe. En un week-end, à Bastia, Ajaccio, Porto-Vecchio et ailleurs, plus de 800 personnes, des femmes mais aussi quelques hommes, brisent la loi du silence. « Toute ma vie, on m'a dit que j'avais de la chance d'habiter en Corse, parce que ces choses-là n'arrivaient pas ici », raconte Scarlett Giorgi, 20 ans. Agressée par deux amis lorsqu'elle avait 13 ans, elle s'est tue, croyant être un cas isolé. Grande, blonde, mannequin débutant, Scarlett est aujourd'hui suivie par près de 5000 personnes sur Instagram. Son témoignage a été un des premiers à faire écho. En quelques lignes, sur Twitter ou Facebook, l'indicible s'écrit enfin. « J'avais... 9, 14, 16 ou 20 ans... » Comme un fleuve en crue, les témoignages débordent des écrans pour venir s'inscrire à même les façades de Bastia. En France, 52000 plaintes pour violences sexuelles ont été déposées en 2019. Parmi elles, au moins 200 en Corse, d'après un membre des forces de l'ordre. Ici, le respect des femmes ferait partie des traditions ancestrales : « Ce n'est pas comme chez vous, sur le continent », explique Triss, 31 ans, membre du mouvement Collages féminicide en Corse. « On ne se fait pas siffler dans la rue, personne ne dira rien si je me balade en petite tenue. Autant de raisons pour lesquelles les Corses ont cru que les violences sexistes et sexuelles n'existaient pas chez nous. »

Le féminicide de Julie Douib, assassinée par le père de ses deux enfants en 2019, avait déjà ébranlé l'île. Cette fois, le déferlement de témoignages postés sur Internet a fait se lever un vent de révolte. Des dizaines de femmes se sont regroupées, se sont organisées, ont échangé les noms de leurs agresseurs. Et

Léa, Scarlett, Océane, Lina, Anaïs, Lena et Jennifer. Ensemble, elles ont créé le collectif Zitelle in zerga, « Jeunes filles en colère ».



Alors qu'elle marche avec des centaines de personnes à Ajaccio, le 5 juillet, Océane est rattrapée par l'émotion.

les hommes ont senti que la digue de l'impunité était en train de lâcher. Sur son portable, Pauline, 21 ans, a reçu un message menaçant : « J'ai vu ton "Iwas" j'espère que tu n'as quand même pas dit que je t'ai agressée ou violée hein, c'est complètement faux. » Elle non plus, on ne l'a pas crue à l'époque des faits. Elle avait 16 ans. « On me disait que c'était impossible, que ce garçon était un amour. » Elle n'a pas porté plainte : « Si on parle, on détruit toute une famille que souvent on connaît. Les gens continuent de penser que les viols sont commis par des inconnus, dans une allée sombre. C'est faux. » En 2017, un sondage de l'Observatoire national des violences faites aux femmes révélait que la victime, dans neuf cas sur dix, connaissait son agresseur. Anaïs, 22 ans, raconte : « Ici, on n'a pas de vie privée. A partir du collège, les garçons s'amuse à créer des réputations aux filles. Le problème, c'est qu'en Corse ta réputation te suit toute ta vie. » Victime de viol quand elle avait 20 ans, elle a, dans la foulée du mouvement #Iwas, cocréé le collectif Zitelle in zerga (Jeunes filles en colère), initiateur de la première marche féministe de Corse, le 21 juin. Un événement historique. Dans les rues de Bastia, ce jour-là, les cris de détresse de jeunes filles en larmes, hurlant leur âge au moment de leurs agressions, fendent un silence pesant. Des femmes plus âgées les acclament : « Merci ! », « Bravo pour ce que vous faites ! » Des mères et des grands-mères, qui saluent un courage qu'elles-mêmes n'ont peut-être pas eu en d'autres temps... Le 5 juillet, le collectif récidive, cette fois à Ajaccio. Le préfet a reçu les organisatrices et les Chemins de fer de la Corse ont affrété un train gratuit. Mêmes slogans, même colère. Tunisien arrivé en Corse il y a plus de trois décennies, Abdellah, médusé, regarde le cortège. « Il y a encore dix ans, les femmes corses n'auraient jamais pu faire ça. Ça aurait été réglé à la carabine avant même que ça devienne viral. Je suis content pour elles. Qu'elles parlent et reprennent leur liberté ! »

Celles qui ont osé prendre la parole l'admettent : « Ce qui se passe en ce moment nous aide à nous reconstruire, à guérir. C'est une résurrection. » Combien de temps l'élan de solidarité tiendra-t-il face à la peur des représailles ? Sous la pression de leurs agresseurs ou de leurs clans, beaucoup de victimes ont déjà supprimé leurs Tweet. Fin juin, à la suite de la divulgation d'une liste recensant les noms de présumés violeurs, mais dont le collectif s'est immédiatement désolidarisé, plusieurs filles ont fait l'objet de plaintes pour diffamation. Joëlle Acquaviva, avocate d'un des jeunes hommes mentionnés, explique : « Pour approcher la vérité, il faut passer par le filtre judiciaire et ses organes. Pas par du déballage sur la place publique, qui favorise les amalgames et les erreurs. » Scarlett fait partie des filles visées



Sur un mur d'Ajaccio, le témoignage d'Anaïs : « Mes cris de douleurs se sont probablement entendus à l'autre bout du monde. »

par les dépositions. Jérôme, son père, s'inquiète. Lui et sa femme ont appris son agression récemment, grâce au mouvement #Iwas. Ils redoutent désormais les conséquences de son aveu. « Les vengeances peuvent être violentes, ici », confie Jérôme. Joes de bébé et eye-liner noir sur ses yeux clairs, Océane Zamboni, 17 ans, elle aussi membre de Zitelle in zerga, elle aussi victime d'agressions à partir de 14 ans, a déjà subi une tentative de dissuasion : plusieurs hommes sont venus la menacer chez ses parents. Une colleuse raconte : « Beaucoup de filles craignent aussi les réactions de leur père. Qu'il tue les agresseurs à la carabine et qu'il aille en prison. » Sur le bord de mer d'Ajaccio, les filles du collectif ont le regard dur et le visage fermé. Déterminées, elles n'ont plus peur de rien. Du haut de ses 18 ans, la brune Lina Marini lâche froidement : « Après avoir été violée, rien ne peut nous arriver de pire. » ■

[@Palomatch\\_](#)

**ELLES EMBALLENT  
LES ADOS SUR TOUS  
LES CONTINENTS.  
BIEN PLUS FORTES  
QUE LES SPICE GIRLS  
EN LEUR TEMPS**

*De g. à dr., Jisoo (25 ans),  
Jennie (24 ans), Lisa (23 ans)  
et Rosé (23 ans).*





# BLACKPINK

Sanglées et corsetées pour un succès irrésistible. Choies parmi des hordes de candidates, entraînées comme des commandos, elles ont perdu le droit de se mettre en couple mais gagné celui d'être adulées. Des millions de jeunes fans scandent leurs chansons grâce à des clips millimétrés qui pulvérisent les records sur Internet, alors que les adultes ne connaissent même pas leurs noms : magie de la K-pop – avec K pour « Korean » –, cette recette des sorciers d'Extrême-Orient.

## LA POP CORÉENNE À L'ASSAUT DU MONDE

Récit Paloma Clément-Picos

# PAS DE VIE PRIVÉE, DES RÉGIMES STRICTS, DES COURS INTENSIFS DE DANSE, DE CHANT ET DE LANGUE... LA CÉLÉBRITÉ SE PAIE CHER

Par **Paloma Clément-Picos**

**A**u défilé Celine, à Paris, elle a l'air si importante, elle pose tellement comme une pro que les photographes l'appellent « Miss... ». Mais ils ne peuvent en dire davantage. Personne ne semble connaître son nom. Pourtant, une place lui a été gardée au premier rang, au bord du podium. Même Catherine Deneuve est étonnée. A son tour, elle glisse : « Qui est-ce ? » Seuls les fans, qui attendent sous la pluie, ont la réponse. « Lisa », ce prénom, diminutif de Lalisa Manoban, 23 ans, l'artiste de K-pop la plus suivie sur Instagram, ils le hurlent depuis deux heures dans l'espoir d'obtenir un regard. Lisa... c'est un quart du groupe Blackpink, le phénomène musical venu de Corée du Sud. Au départ, Pranpriya Manoban n'a rien de coréen. Elle est née en Thaïlande, quand la K-pop avait 5 ans. L'histoire de ce genre musical remonte en effet à 1992. Le 11 avril, un boys band appelé Seo Taiji and Boys interprète son nouveau single, en direct, sur la télévision nationale coréenne. Le morceau, aux sonorités urbaines inspirées des Etats-Unis, mêle chant, rap et danse. Le jury, peu convaincu, leur décerne un 7,8/10. Mais pour les jeunes spectateurs, c'est mieux qu'une découverte : une vraie révolution. Le titre explose tous les records de charts. La K-pop est née. Rapidement, l'industrie musicale locale s'adapte. A l'aube du nouveau millénaire, trois labels voient le jour. Ils installent leur hégémonie : YG Entertainment, SM Entertainment et JYP Entertainment, les « Big 3 », deviennent de véritables agences, des usines à idoles (on prononce « idol » à l'anglaise pour les artistes de K-pop) qui, comme on créait des boys bands aux Etats-Unis dix ans plus tôt, font passer des castings aux ados afin de recruter les prochains talents. Ceux qui ont leur chance doivent avoir des dons, un physique mais aussi de l'ambition, des rêves et une force de travail sans restriction. C'est le cas de Lisa. Dès ses 4 ans, la fillette a développé un goût prononcé pour le chant et la danse. Surtout, elle se passionne pour cette musique qu'elle entend constamment à la radio. Après avoir changé son prénom en « Lalisa », elle passe une audition pour signer un contrat. Plus de 4000 jeunes filles en font autant. Elle seule est retenue. A 14 ans, elle quitte son pays natal, dont il lui reste un surnom, la « princesse thaïe ». Aujourd'hui, Lisa ne parle pas seulement thaïlandais, anglais, coréen, mais aussi japonais et chinois. Elle danse, chante, rappe, pose sous les yeux de ses 36 millions de fans sur Instagram. Multilingue, multitalentueuse. Comme ses trois consœurs de Blackpink. Même célébrité stratosphérique, même parcours. Roseanne Park, dite « Rosé », chanteuse principale du groupe, raconte : « Partir de chez moi si jeune, si loin, découvrir une nouvelle culture... Tout ce processus a été si difficile. C'était impensable de rentrer sans avoir réussi. » Elle est née en Nouvelle-Zélande de parents sud-

coréens. Elle a grandi en Australie avant d'arriver première lors d'une audition organisée par un label en quête de talents anglophones. A 15 ans, elle signe son contrat, déménage seule en Corée, commence les entraînements. Rosé rencontre Lisa, mais aussi Jisoo et Jennie, deux Sud-Coréennes également enrôlées dans ces écoles de musique hors norme. Toutes répètent plusieurs heures par jour.

Si rien ne prédestinait les quatre jeunes filles à un tel avenir, leur réussite était, elle, bien programmée. Les fans de K-pop les connaissent déjà pour les avoir vues évoluer en solo, à travers des clips d'autres chanteurs ou dans des vidéos promotionnelles. Elles partagent le même dortoir et attendent patiemment qu'on leur attribue un groupe. C'est un quartet surentraîné qui suit des cours intensifs de danse et de chant. Pour le reste, pas

*Lisa sur une photo annonçant la sortie du clip « Kill This Love ».*



de vie privée, régimes stricts, contrôle permanent... Le milieu est impitoyable. Mais personne ne s'en plaint puisque tel est le prix de la célébrité. Seuls les meilleurs tiennent le coup. Quand, en 2016, Blackpink est enfin lancé, Lisa, Rosé, Jennie et Jisoo sont à peine majeures mais n'ont rien d'amatrices. Leurs deux premiers titres sont instantanément classés numéro un et deux des charts coréens. Le succès mondial suit.

En France aussi, la K-pop a son audience. Guenaël Geay, directeur adjoint de Polydor France et international, explique : « La pop américaine n'a pas été flamboyante pendant cette dernière décennie. Katy Perry, Miley Cyrus et d'autres... ont fait des albums "adultes". Et engagés. Le dernier opus de Lady Gaga parle de son harcèlement à l'école et même de son viol. Les gens entendent déjà ça dans leur quotidien, ils ne veulent pas retrouver ces mêmes problèmes lorsqu'ils écoutent de la musique. Une enquête interne à notre label révélait que les fans adhéraient parce que c'était "fun et dansant", rien de plus. La K-pop n'est absolument pas politisée ou engagée. » Dans l'Hexagone, un concert a marqué les esprits. Il a été organisé par SM Entertainment, en 2011 alors que « personne » encore ne connaissait la K-pop. Sauf que les 5000 places se sont vendues en... un quart d'heure. La demande est telle que le label accepte alors de programmer une deuxième date. « J'étais halluciné, se rappelle Guenaël Geay. Par le nombre de spectateurs mais aussi parce qu'ils connaissaient tous les paroles et les chorégraphies. » Comme

### LEUR DERNIER CLIP A ÉTÉ VU PLUS DE 86 MILLIONS DE FOIS EN 24 HEURES SUR YOUTUBE !

on chantait en yaourt les tubes des Spice Girls au début des années 1990, voilà que les ados français braillent du coréen dans les Zénith. Et même au Stade de France, où le boys band BTS tient un show gigantesque en juin 2019. Car les premiers ambassadeurs de la K-pop à l'international, ce sont eux. Ces sept garçons aux cheveux multicolores ont pavé la route aux Blackpink. Les BTS étaient abonnés aux records, Lisa, Rosé, Jennie et Jisoo vont mettre la barre encore plus haut. Leur dernier clip a été visionné plus de 86 millions de fois en 24 heures sur YouTube ! Record absolu. De l'Australie à la Suède en passant par le Nicaragua, « How You Like That » était la vidéo numéro un des tendances. Le jour même, sur iTunes, dans soixante pays, le titre dominait les charts. Ces scores inouïs ne présentent rien de nouveau pour Blackpink. En 2019, leur tournée a généré plus de 50 millions d'euros, c'est-à-dire plus que celles de Madonna et Mylène Farmer et, pourtant... le groupe n'existait que depuis quatre ans et n'avait sorti que... 13 chansons. Ce succès est assuré par une machinerie minutieuse, entretenue par les « Blinks », surnom des fans de Blackpink, aussi bien organisés qu'une équipe marketing surdiplômée. Connectés grâce aux réseaux sociaux, ils se fixent à chaque sortie de single, de clip ou d'album, des « objectifs » : « apporter tant de vues », « faire du groupe une tendance Twitter pendant tant d'heures ». Un de ses représentants révélait que, en 2019, la K-pop était le genre musical le plus discuté de tout le réseau social avec quelque 6 milliards

de tweets. Si la K-pop et les Blackpink n'ont rien de politique, leurs fans, eux, n'ont pas peur de s'engager. Ils prétendent être derrière le meeting avorté de Trump à Tulsa, Oklahoma : ils auraient massivement acheté des places... pour les laisser vides. Et quand BTS verse 1 million de dollars au mouvement Black Lives Matter, leurs fans les imitent et rassemblent la même somme en seulement quelques heures. La communauté K-pop ne partage pas que son goût pour la musique. Son influence va désormais au-delà des chambres d'ado. De la Maison-Blanche jusque dans les hautes sphères de la mode française, tous les regards sont tournés vers l'Est. A tel point que chaque membre des Blackpink est en contrat avec une maison parisienne. Jennie chez Chanel, Jisoo chez Dior, Rosé chez Saint Laurent et Lisa chez Celine. Une reconnaissance inestimable et jamais vue pour un simple girls band. D'après une étude de l'institut de recherches Hyundai, les retombées économiques du seul groupe BTS se chiffrent à près de 3,1 milliards d'euros en Corée du Sud, l'équivalent de 26 entreprises de taille moyenne. On attend le nouveau record de Blackpink. Il y a vingt ans, la K-pop ne valait pas mieux qu'un 7,8/10 pour les experts musicaux. En dollars, la note s'élève désormais à des milliards. ■ [@Palomatch\\_](#)

*Blackpink est le premier groupe féminin coréen à jouer au festival américain de Coachella, en avril 2019.*






**POUR FLAVIE ET RASSOUL,  
FINI, LES PETITS BOULOTS ET L'INTÉRIM**

*L'étudiante de 27 ans et son compagnon,  
35 ans : des « nouveaux pauvres » confinés  
dans leur studio parisien.*

Photos **Baptiste Giroudon**  
Enquête **Paloma Clément-Picos**

A man with a beard and short dark hair is sitting on a bed, looking out a window. He is wearing a dark grey t-shirt and is eating from a white plate. The bed has a colorful patterned blanket with a red fox and other designs. The window shows a view of a building with a tiled roof and a balcony railing.

PETITS COMMERÇANTS EN FAILLITE,  
JEUNES COUPLES RÉDUITS AUX BANQUES  
ALIMENTAIRES... IL Y AURAIT DÉJÀ  
DES MILLIONS DE VICTIMES COLLATÉRALES  
DE LA CRISE SANITAIRE

Atteints de plein fouet par le virus. Ils ne sont pas malades, mais ils n'ont plus les moyens de se nourrir. Comme eux, un million de Français ont plongé en quelques mois sous le seuil de pauvreté. Signe spectaculaire de cette crise: la demande d'aide alimentaire, qui a bondi de 25%. En France, près de 1 personne sur 6 vivrait désormais dans la misère. Tandis que des centaines de milliers de petits patrons affrontent une détresse aussi bien financière que morale.

# LES NAUFRAGÉS DU CONFINEMENT



*Maria, 56 ans, commerçante.  
Elle doit déboursier 6 000 euros de loyer  
mensuel pour ses deux boutiques de  
Nogent-sur-Marne, aujourd'hui fermées.*



*25 Lithy, 35 ans, en invalidité, 3 enfants  
et un mari au chômage. Avec l'aide des services  
sociaux, elle fait désormais ses  
courses à l'épicerie solidaire d'Achères.*



*Nathalie, 41 ans, auxiliaire de vie et mère célibataire: pour la première fois de sa vie, elle s'approvisionne dans une épicerie solidaire des Yvelines.*

## ENTRE LA HANTISE DE LA CLÉ SOUS LA PORTE ET LE RECOURS AUX ÉPICERIES SOLIDAIRES, CHAQUE SOU COMPTE

*Sandrine, 48 ans, propriétaire d'une agence de voyages. Elle a fermé sa boutique et pense à une reconversion dans le social ou le paramédical.*





1 2



# LA CRISE S'IMMISCE DANS NOS FINANCES COMME LE VIRUS DANS NOS POUMONS : SANS DIFFÉRENCIATION

Par **Paloma Clément-Picos**

**T**eint frais, doudoune d'un blanc immaculé et sac en toile « Biocoop », Flavie, 27 ans, détonne... Dans la file qui s'étire devant l'épicerie solidaire Montparnasse Rencontres du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, les mines sont plutôt sombres. Et les chariots de marché, rapiécés. Comme chaque jeudi depuis trois semaines, cette blonde toute fine se glisse entre sans-papiers et travailleurs précaires. Etudiante en psychologie, elle est une bénéficiaire récente. La fiche qui lui donne désormais le droit d'effectuer ses courses à moindre coût fait tache dans la pile de dossiers de l'association. Ses parents, qui refusent de l'aider, sont trop aisés pour qu'elle puisse prétendre à une bourse, et son statut d'étudiante ne lui donne pas accès au RSA. Jusque-là, Flavie tenait en enchaînant les petits boulots : « J'ai souvent été caissière, vendeuse, mais pas moyen de trouver un job ces derniers mois. » Pour boucler novembre, elle ne peut compter que sur les 874 euros d'assurance chômage de son conjoint, Rassoul, intérimaire, qui n'a plus trouvé d'emploi depuis le premier confinement. Le visage cerné du trentenaire, père d'un enfant de 7 ans dont Flavie et lui s'occupent les week-ends, est accablé. Ses larges épaules se sont voûtées. La galère, il

avait déjà donné. Mais jamais à ce point. Au pire moment, l'été dernier, entre les murs insalubres d'un studio exigü de 15 mètres carrés, le couple ne se nourrissait que des galettes préparées par Flavie avec les seuls ingrédients dont ils disposaient : un peu de farine et d'eau. Victimes collatérales de la crise sanitaire, atteints par cet autre mal qui menace la France, la précarité, Flavie et Rassoul ne souffrent ni de fièvre ni de toux, mais leur intégrité physique est menacée par les carences.

Le 16 mars 2020, quand le président de la République a annoncé que, pour freiner la propagation du virus, certains pans de notre quotidien devaient être suspendus, leur vie, comme celle de tant d'autres, a basculé. Il a fallu du temps pour le mesurer. A l'heure où les hôpitaux recommençaient à se remplir de malades peinant à respirer, les banques alimentaires débordaient de nouveaux demandeurs en quête de nourriture. Depuis mars, plus de 1 million de personnes sont venues grossir les rangs des 5,5 millions de bénéficiaires annuels. Claude Baland, président des Banques alimentaires, prédit une nouvelle augmentation de 20 % d'ici à trois mois. Déjà préoccupante, la situation est en passe de devenir catastrophique. Pour la première fois en trente-six ans d'existence, quelques-unes des 79 banques alimentaires de France, notamment à Marseille et en Guadeloupe, ont dû recourir à des achats, faute de stocks suffisants. La grande collecte de fin d'année sera cruciale. Le 12 novembre, le Secours catholique a rendu public un rapport alarmant : « La France franchira la barre des 10 millions de pauvres en 2020 », estime Véronique Fayet, sa présidente. En 2017, ils étaient 8,9 millions à vivre en dessous d'un seuil de pauvreté, fixé aujourd'hui à 1 063 euros mensuels.

De son côté, la Fondation Abbé-Pierre signale que le nombre de SDF n'a jamais été aussi élevé en vingt ans. A Achères, dans les Yvelines, Christine Charcellay, directrice de l'épicerie solidaire ELLSA, dépeint ainsi la nouvelle donne : « Jusque-là, les assistantes sociales nous envoyaient des gens qui avaient besoin d'un coup de pouce après un accident de la vie. Un licenciement, une maigre retraite, un divorce compliqué... Maintenant, c'est à cause d'une pandémie ! » Lithy Abbot, mère de trois enfants, entre dans cette nouvelle catégorie. Née à Sainte-Lucie, dans les Caraïbes, elle a grandi en Martinique avant de gagner la métropole il y a deux ans. Bagagiste à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, son mari a été remercié quand



1. Flavie et Rassoul font les courses le jeudi, jour d'ouverture de l'épicerie solidaire de Montparnasse.
2. La réserve de conserves est dans la salle de douche.
3. Le lit sert de table. Aujourd'hui, c'est pâtes au tofu.

les avions ont cessé de décoller. Depuis, Lithy passe ses jours à calculer : lorsqu'il faut retrancher les 545 euros de leur logement social des 900 euros de chômage, comment payer les charges et faire vivre cinq personnes avec ce qu'il reste ?

Ce casse-tête anxiogène l'empêche de dormir. A quelques kilomètres, dans un de ces charmants pavillons jalosés par ceux qui, comme les Abbot, se contentent d'un HLM, Sandrine Lecavelier des Etangs partage les mêmes angoisses. Voilà les deux femmes compagnes d'infortune. Pourtant, il y a quelques mois encore, Sandrine tenait une agence de voyages à Rueil-Malmaison, organisant des séjours à la carte pour une clientèle huppée qui ne faisait jamais défaut. De cette époque prospère, ne reste que le petit pendentif en or en forme d'avion attaché à son cou. « La guerre du Golfe, le 11 septembre, le tsunami, le volcan islandais, même la crise de 2008, on a tout surmonté dans le milieu du tourisme. Mais cette pandémie mondiale va, je pense, avoir raison de bon nombre d'entre nous. » Avec son regard bleu perçant, son épaisse chevelure rousse et son sourire bienveillant, cette mère de famille a du mal à dire « je » pour évoquer les difficultés qu'elle traverse. Elle préfère parler de la situation globale du réseau d'agences de voyages indépendantes : « Et encore, j'ai de la chance. Certaines boutiques étaient tenues par des femmes seules avec enfants. Heureusement, je peux compter sur mon mari. » Le 30 septembre, elle a dû céder son bail, allégeant ses charges de 40 %. Un jour « horrible », se remémore-t-elle. Désormais, la chambre d'amis accueille sa petite entreprise. Elle a perdu 80 % de son chiffre d'affaires. Billets d'avion et réservations d'hôtel ont cédé la place à de multiples paperasses administratives. Un décret l'autorise à garder pendant dix-huit mois l'argent des réservations non réalisées. De quoi maintenir sa trésorerie, sécurisée par un prêt garanti par l'Etat, dans l'espoir que, d'ici là, ses clients pourront voyager à nouveau. Au terme de ce délai, si ce n'est pas le cas, il lui faudra tous les rembourser, et sans doute mettre la clé sous la porte.

Sa peur est celle de milliers de patrons français. Pour l'instant, la situation est paradoxale : la panoplie des mesures mises en place par l'Etat a rempli son rôle et « gelé » les procédures de cessation de paiement et de dépôt de bilan. Le calme avant la tempête. Depuis la mi-octobre, les avis de dépôt de bilan de TPE-

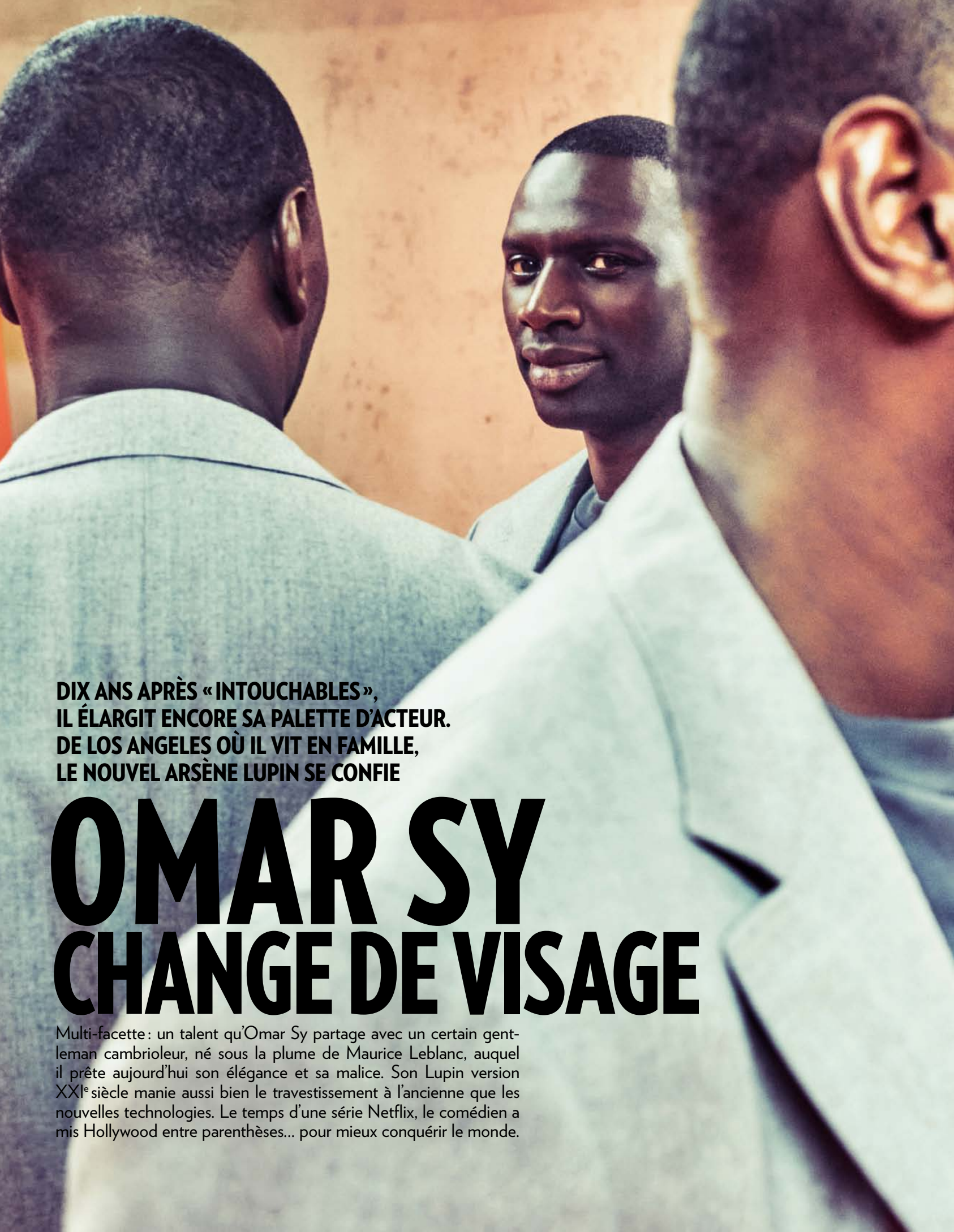
PME se multiplient dans les pages du « Bulletin des annonces légales obligatoires ». Un rapport d'Euler Hermes, leader de l'assurance-crédit, prédit une augmentation des défaillances, en France, à hauteur de 25 % entre 2019 et 2021. Le pays compte d'ailleurs déjà quelques faillites retentissantes, comme La Halle ou Courtepaille. Privés d'aide depuis l'été, 2 millions de travailleurs indépendants sont au bord du précipice. « Cataclysme » chez les coiffeurs, « drame absolu » pour les fleuristes... Les petites entreprises ne savent plus quel mot utiliser. Dans sa boutique de Nogent-sur-Marne, Maria Alves, elle, reste sans voix. Ce n'est pourtant pas le genre de cette patronne hyperactive. Depuis trente ans, elle tient deux magasins, l'un de chaussures, l'autre de vêtements pour enfant, dans la rue la plus fréquentée de cette ville moyenne du Val-de-Marne. « Jamais de ma vie je n'ai été dans le rouge. Là, si l'on ne déconfiné pas le 1<sup>er</sup> décembre...

## MARIA, LA MARCHANDE DE CHAUSSURES, ET SON MARI VIVENT DES SALAIRES DE LEURS DEUX GRANDS ENFANTS

je préfère même pas y penser ! » Ses yeux soulignés au khôl se détournent, comme pour ne pas voir ce qui l'attend. Elle ne se paye plus depuis mars, ses deux vendeuses sont au chômage partiel. Elle et son mari vivent des salaires de leurs deux enfants de 25 et 28 ans qui, « grâce à Dieu, ont chacun un travail et vivent encore à la maison ». La banque tolère son découvert, mais plus pour longtemps. « On nous tue à petit feu. L'Etat ne semble pas comprendre que, si notre magasin ferme, on mourra de faim. Quand je vois les supermarchés noirs de monde vendre les mêmes produits que nous, je suis dépitée. Après toutes ces années à travailler, je ne vais quand même pas me retrouver au RSA ! »

Intérimaires ou chefs d'entreprise, la crise financière s'imisce dans leurs finances comme le virus dans les poumons : sans différenciation. Dans la file d'attente de la banque alimentaire de Montparnasse, seul un homme se réjouissait du deuxième confinement. Il se fait appeler « le Breton ». La cinquantaine, des chaussures en cuir intactes, un manteau droit, une casquette en laine et le visage rasé à peine ridé, rien ne laisse deviner qu'il vit dans la rue depuis quinze ans. La faim, la misère, vivre avec rien, tel est depuis longtemps son quotidien. Sa bonne humeur étonne. « Au moins, cette fois, les cimetières sont ouverts », assène-t-il. Une blague de mauvais goût ? Il s'explique : « C'est le seul lieu avec des points d'eau où je peux faire ma toilette discrètement. » ■

[@Palomatch\\_](#)



**DIX ANS APRÈS «INTOUCHABLES»,  
IL ÉLARGIT ENCORE SA PALETTE D'ACTEUR.  
DE LOS ANGELES OÙ IL VIT EN FAMILLE,  
LE NOUVEL ARSÈNE LUPIN SE CONFIE**

# **OMAR SY CHANGE DE VISAGE**

Multi-facette: un talent qu'Omar Sy partage avec un certain gentleman cambrioleur, né sous la plume de Maurice Leblanc, auquel il prête aujourd'hui son élégance et sa malice. Son Lupin version XXI<sup>e</sup> siècle manie aussi bien le travestissement à l'ancienne que les nouvelles technologies. Le temps d'une série Netflix, le comédien a mis Hollywood entre parenthèses... pour mieux conquérir le monde.



Photo **Marcel Hartmann**  
Portrait **Paloma Clément-Picos**

*A 42 ans, Omar Sy incarne le plus français des brigands, dont les tribulations sont à découvrir dans la série «Lupin», dès le 8 janvier sur Netflix.*





*Course-poursuite sur les toits de Paris. Le repaire du héros est un appartement avec vue sur Montmartre.*

# COMME ARSÈNE LUPIN, OMAR SY SEMBLE INSAISSISSABLE. DERRIÈRE SA BONNE HUMEUR SE CACHE UN HOMME RÉSERVÉ

Par **Paloma Clément-Picos**

**T**out a commencé par une simple question des studios Gaumont : « Qu'aimerais-tu jouer ? » La réponse fuse : « Les Anglais ont James Bond. Nous, nous avons Arsène Lupin, un personnage riche, raffiné, séducteur, intelligent, pour des histoires avec du drame, de la comédie, de l'action. »

En cette éprouvante fin d'année, Omar Sy est un homme heureux. « Professionnellement, je vis un rêve. Lupin arrive au bon moment dans ma vie d'acteur et d'homme. Il est le rôle parfait. » Pour dérober un peu du charisme de 007, le « Lupin » de Sy a été mis au goût du jour. L'intrigue de la série se déroule à notre époque. Omar interprète un gentleman cambrioleur nommé Assane Diop, qui reprend du service pour sauver l'honneur de son père. Ce n'est pas une adaptation franche : « J'aime que l'on joue avec la fiction, que l'on se demande si Assane est Lupin. Lupin peut être n'importe quel Français. Maurice Leblanc en serait fier, je crois. » Depuis sa villa de Los Angeles, Omar Sy détaille sa passion grandissante pour le plus grand des voleurs, monument de la littérature hexagonale. « Mes connaissances étaient superficielles ; plus j'ai lu, plus j'ai fait des recherches, et plus il m'a saisi. »

Hors pandémie, nous l'aurions rencontré dans une suite d'un hôtel parisien dédiée à la promotion de la série.

Un temps révolu ! L'interaction se fera à travers un écran. Des conditions particulières, a priori pas commodes mais qui offrent un avantage : Omar Sy nous « reçoit » chez lui. En ce mois de décembre, il discute dans une pièce baignée de lumière où l'on devine un palmier dans un coin. Il nous nargue : « Eh ouais ! Chez nous, il fait beau ! » Son rire résonne, si reconnaissable et communicatif. Assis à son bureau, il est à l'aise. L'acteur donne beaucoup, l'homme se dévoile peu. Pour se qualifier, il utilise quelques adjectifs qu'on ne penserait pas lui attribuer : « timide », « pudique », « secret ». « Je ne saurais pas me décrire. Je suis le moins bien placé pour le faire. » Omar Sy possède un trait de caractère commun avec Arsène Lupin : comme lui, il semble insaisissable. Sa bonne humeur cache un homme réservé, introverti, peu enclin aux confidences. Il ne joue pas au meilleur copain prêt à déverser un tombeau d'anecdotes sur sa trajectoire, ses enfants ou ses engagements politiques. La prudence domine.

L'acteur n'aime pas être ramené à son lieu de naissance, Trappes, ville de la banlieue parisienne qu'il a quittée à l'âge de 16 ans. Refusant d'être le porte-drapeau des quartiers sensibles, il ne veut incarner ni leurs problèmes ni leurs potentialités de réussite. La deuxième personnalité préférée des Français pèse

ses mots comme si chacun d'eux représentait un trésor. « Je ne suis pas militant, du moins pas officiellement. Je fais les choses parce que j'en ressens le besoin, et je me donne ce droit-là. La manière dont le public me perçoit ne m'appartient pas. J'ai conscience que ma parole est écoutée. C'est une chance et une responsabilité. J'essaie de ne pas dire trop de conneries, ni de participer à la cacophonie ambiante. » Malgré cet humble manifeste, Omar Sy s'est récemment engagé contre les « violences policières » et diverses injustices. En juin, au cœur du mouvement Black Lives Matter, il a manifesté dans les rues de Los Angeles, et a lancé une pétition appelant les Français à se mobiliser sur la question raciale. Plus de 190 000 personnes l'ont signée. Dans la foulée, et via Twitter, il relaie la mobilisation parisienne orchestrée par le collectif La vérité pour Adama. Omar est l'un des plus fidèles soutiens d'Assa Traoré, la sœur d'Adama, ce jeune homme de 24 ans mort en 2016 peu après son interpellation. Quelques mois plus tard, Omar Sy constate : « Les gens ne se sont pas réveillés dans le sens où je l'espérais. Mais il y a quelque chose qui est en place dans le pays. Quelque chose se révèle. Pas de réveil, mais un éveil. » N'est-ce pas facile d'adresser un message à ses compatriotes alors qu'il réside aux États-Unis depuis dix ans ? « Pas du tout, puisque je suis français. J'ai le droit de voter, donc j'ai le droit de donner mon avis. Fin. »

Longtemps « touche humour » de bonnes comédies grand public comme « Nos jours heureux », « Safari » ou « Intouchables », il lui fallut remporter le César en 2012 pour se définir comme acteur, malgré dix ans de carrière. Depuis cette récompense, il a pu – et su – diversifier son jeu, montrer l'étendue de son talent de comédien : clown déchu dans « Chocolat », père résilient dans « Demain tout commence », commandant de sous-marin dans « Le chant du loup », flic face

à sa conscience dans « Police »... Et maintenant la série « Lupin », diffusée sur Netflix. Les cinémas fermés, ce projet est une aubaine en 2021 et une rare occasion, pour une production française, d'être mise à disposition de 195 millions d'utilisateurs dans 190 pays. Si la plateforme compte quelques créations made in France, aucune n'a vraiment marché à l'étranger. Le charisme d'Omar Sy, l'impertinence d'Assane et le suspense jouissif de « Lupin » pourraient bien emballer cette audience exigeante.

### « JE NE LUI ARRIVE PAS À LA CHEVILLE », DIT TOM HANKS, SON PARTENAIRE DANS « INFERNO »

La première saison est construite autour de thèmes importants pour Sy, notamment la paternité. L'acteur cite souvent le road trip partagé avec son père, sur les routes du Sénégal natal de ce dernier, pour expliquer leurs rapports entre attachement et distance. Ce moment père-fils en solo – Omar est issu d'une fratrie de huit – fut un événement incroyable, unique, de son adolescence. Lui veut entretenir au jour le jour le lien avec ses cinq enfants, Alhadji, Sabah, Selly, Tidiane et Amani-Nour. « J'essaie de ne pas débattre avec eux mais de les écouter. L'inverse de ce que j'ai vécu quand j'étais jeune. On nous a beaucoup parlé mais très peu écoutés. » Sa famille est son socle, son rempart. C'est pour elle qu'il a quitté le pays après le succès renversant d'« Intouchables », dépassé par une notoriété qui gênait le quotidien de ses enfants. Direction l'Amérique. « J'espère leur avoir fait un beau cadeau en leur donnant accès à une culture supplémentaire, en plus de celles de la France et du Sénégal. Ils les ont intégrées et j'en suis ravi. Cela avait été salvateur pour moi. »

Le point de chute, Los Angeles, n'est pas anodin. Omar a fui sa célébrité, mais

pas le cinéma. Dans la Mecque du 7<sup>e</sup> art, il a des ambitions. Le voilà qui perfectionne son anglais, grâce à des cours particuliers, plusieurs heures par jour. Entre deux productions frenchy, il rejoint les tournages des blockbusters du moment, « X-Men » en 2014, « Jurassic World » en 2015. Il côtoie Halle Berry, Hugh Jackman et Bradley Cooper... Un bémol, toutefois : il obtient des rôles secondaires et prononce peu de mots. « Être engagé sur ces films-là est une réussite pour moi, c'est même inespéré quand vous regardez d'où je viens ! C'est de l'ordre du miracle. Et je ne fais pas de la figuration, j'ai un rôle avec un prénom, des dialogues... Ça rigole pas ! » Ces apparitions ne laissent pas ses collègues indifférents. De sa collaboration avec lui dans « Inferno » en 2016, Tom Hanks, modeste, dira : « J'aimerais être aussi polyvalent qu'Omar Sy, je ne lui arrive pas à la cheville. »

Mais l'acteur peine à assumer ses succès, l'existence agréable qu'il s'est construite. « La culpabilité me hante parfois lorsque je regarde le chemin parcouru. Les conditions sociales de mon enfance, j'y suis toujours confronté car elles restent celles de certains amis et membres de ma famille. Je me demande : « Pourquoi moi ? » » Pour rendre un peu de cette chance, lors de chaque Noël, depuis quinze ans, Omar et sa femme, Hélène, distribuaient des cadeaux aux enfants hospitalisés, via l'association CéKeDuBonheur. Cette fois, Covid oblige, l'événement a été annulé. Faute de mieux, les Sy se sont autorisés une escapade à Sedona, dans l'Arizona. Cette destination de vacances n'a pas été choisie par hasard. Sedona est une terre sacrée pour les autochtones, un lieu mythique hautement spirituel, propice à la méditation. L'occasion pour Omar Sy de se pencher peut-être sur les questions existentielles qui le taraudent, mais qu'il a toujours l'élégance de cacher derrière un grand éclat de rire. ■ [@Palomatch](https://twitter.com/Palomatch)



*Au Louvre : Assane, alias Arsène, jette son dévolu sur un collier puis se déguise en millionnaire lors de sa vente aux enchères.*




# GLASS MARCANO UNE ASCENSION PEU CLASSIQUE

Un coup de baguette, presque magique, et la voilà propulsée de son village vénézuélien à Paris. A 25 ans, cette jeune fille modeste issue d'un programme d'insertion sociale et révélée par un concours, s'est retrouvée, le 24 février, à la tête de l'Orchestre national de Lyon. Elle nous raconte son incroyable trajectoire, entre conte de fées et parcours du combattant.

PHOTO VINCENT CAPMAN / RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS



A la Philharmonie de Paris, le 20 février, là où, cinq mois plus tôt, elle recevait le prix du Paris Mozart Orchestra.



Le 18 février au Conservatoire  
à rayonnement régional  
de Paris, où elle dirige la symphonie  
n°5 de Beethoven.

**PHOTO ILAN DEUTSCH**

Avec sa baguette, cette ancienne rappeuse et  
graffeuse secoue le répertoire





Avec sa sœur Angelis, 28 ans, ses parents, Fernando et Lesbia, chez eux, en 2020.

A 8 ans, à l'école de musique El Sistema de San Felipe, sa ville natale, où elle apprend le violon depuis l'âge de 4 ans.



## Dans les villages vénézuéliens, voir des centaines d'enfants jouer maladroitement du Beethoven n'a rien d'inédit. C'est grâce au violon que Glass Marcano s'offrira un billet pour Paris

**A**llongée sur son lit, fixant le plafond, Glass Marcano n'arrive pas à dormir. Elle ne peut sortir de sa tête le geste vu plus tôt, dans la journée. Elle se le passe en boucle, bouleversée. C'est un détail qui vient de changer sa vie. Lors d'une répétition, avant une représentation à Caracas, son chef d'orchestre a effectué un mouvement précis pour diriger les musiciens. Ils jouent la symphonie n° 4 en fa mineur de Tchaïkovski. Une œuvre riche, intense. Le premier mouvement commence par des cuivres détonants. Pour les lancer, le maestro lève sa baguette d'une main suave, gracieuse, serrant l'autre poing de façon menaçante et crispant son visage dans une mimique théâtrale. Glass, violoniste de 18 ans, regarde cet étrange comportement depuis sa chaise et comprend que, par cette simple gestuelle, il donne des indications précises aux musiciens. Elle en perd le fil de sa partition. C'est une révélation : elle sera cheffe d'orchestre.

Aujourd'hui âgée de 25 ans, Glass Marcano revit sans cesse ce souvenir, comme habitée. Depuis une loge de la Philharmonie de Paris, où elle poursuit sa formation musicale, elle conte l'origine de son incroyable destin : «Ma vie de musicienne a toujours été normale,

presque banale. Mais je sentais un vide en moi. Certains peuvent paniquer. Pas moi. La découverte de la direction d'orchestre a comblé ce manque.» Glass n'a pas le tempérament calme et délicat qu'on attribuerait aux musiciennes classiques. Elle dégage la puissance, le charisme et la sensualité d'une rock star. Un tempérament de feu. «Enfant, mon seul don était d'être un cancre. J'excellais... j'étais odieuse.» A San Felipe, dans l'Etat d'Yaracuy, au Venezuela, où la famille Marcano réside, une école de musique a ouvert ses portes. Une professeure conseille à la mère de Glass d'y inscrire sa fille de 4 ans pour canaliser son énergie et discipliner son tempérament. «En analysant mon physique, on m'a attribué le violon. J'ai aimé en jouer. Et je me suis passionnée pour les mélodies intenses. Je déchargeais mon insolence.» Au pays où l'on aime les sonorités caribéennes, la salsa et le reggaeton, Glass s'est éprise d'une musique ancestrale venue de loin, de l'autre côté de la planète.

Dans les villages vénézuéliens, voir des centaines d'enfants jouer maladroitement la symphonie n° 5 de Beethoven n'a rien d'inédit. Unique en Amérique latine, cette particularité porte un nom : El Sistema. Une institution créée en 1975 par l'économiste et pianiste José Antonio Abreu, afin d'aider les enfants défavorisés en leur faisant pratiquer

la musique. Un demi-siècle plus tard, ce programme bénéficie à un million d'enfants. El Sistema a transformé la société du pays de Chavez, ravagé par une gestion calamiteuse de l'or noir dont il possède, pourtant, les plus grandes réserves au monde. Et il a bouleversé l'existence de la fillette. Gladysmarli Vadel Marcano vient de la «clase popular». Ses parents, professeurs, n'ont aucune affinité avec la musique classique. A la maison, ils écoutent les pop stars locales et les tubes des années 1980. Que Glass Marcano dirige aujourd'hui des orchestres semble l'aspect le moins incroyable de sa rocambolesque vie. Malgré son don pour déchiffrer les partitions plus vite que l'éclair, son adolescence ne ressemble pas à celle d'un enfant prodige. Elle ne compte plus le nombre de fois où elle a voulu arrêter la musique. On pourrait la croire trop animée par sa passion pour abandonner ; elle préfère expliquer qu'elle se sentait trop lâche. «A 15 ans, j'ai décidé de prendre un autre chemin. J'ai développé des vices... Je n'allais quasiment plus au cours de violon. J'avais décidé de rapper et de me lancer dans le graffiti.» Gladysmarli tague les murs de la ville du nouveau pseudonyme dont elle s'est affublée : Glass. Ce surnom deviendra son identité. Dans l'univers si guindé du classique, un nom de scène aussi peu conventionnel va détonner.

Une fois son bac obtenu, elle reprend doucement goût au violon. Sa fougue renaît, au point de prévenir ses amis : « Vous verrez, un jour, je serai cheffe d'orchestre et je vous dirigerai ! » « J'ai toujours été le clown de service. Evidemment, tout le monde a explosé de rire sans me prendre au sérieux. Secrètement, je savais que ça arriverait. Même quand je marche dans la rue, je ne peux m'empêcher de mimer les gestes d'un chef. Les gens me regardent comme si j'étais folle. »

Depuis qu'elle a 20 ans, Glass Marcano dirige des orchestres composés d'adolescents. Elle quitte sa ville natale pour suivre des études de droit dans la capitale. C'est la seule condition pour que ses parents l'aident financièrement. En même temps, elle peaufine sa pratique au Sistema de Caracas. Son rêve ultime : diriger en Europe. Alors, en 2019, sur Google, elle tape « Concurso de direccion orquesta ». Apparaît le lien de La Maestra, à Paris, un concours réservé aux cheffes cocréé par Claire Gibault, première femme à diriger l'orchestre de la Scala de Milan. En France, elles ne sont que 4 %. L'opportunité d'une vie pour Glass Marcano. Mais les obstacles se révèlent innombrables. D'abord, les frais de participation : 150 euros. En 2019, c'était l'équivalent de cinq années de salaire moyen. L'étudiante n'a pas échappé aux conséquences de la crise politique, sociale et économique qui ravage sa patrie depuis huit ans. « Je n'oublierai jamais le premier jour où je n'ai pas pu manger », raconte-t-elle, les yeux soudain dans le vague. « Il y en a eu tellement d'autres ! Je ne pouvais pas demander d'argent à mes parents. Par fierté, mais également parce qu'eux aussi n'avaient plus rien. » La famille décide de vendre des fruits... Glass Marcano, qui est retournée dans sa ville pour les assister, lance une cagnotte pour financer sa participation. Elle doit poster son audition en ligne pour être sélectionnée. Là encore, un parcours du combattant. Internet fonctionne avec parcimonie au Venezuela. Il lui faudra cinq jours pour envoyer sa vidéo sur YouTube, dans l'espoir d'être sélectionnée par le jury parisien. Quand elle reçoit la réponse par mail, Glass, qui ne parle ni français ni anglais, ne comprend que la dernière phrase : « Félicitations. »

A l'ambassade de France comme à la Philharmonie de Paris, on ne risque pas

d'oublier sa candidature. Lorsqu'elle monte dans le seul avion (humanitaire) au départ de Caracas, un agent de la douane observe : « Je n'ai jamais vu autant de démarches pour embarquer quelqu'un. Pas même pour le président ! »

La voilà qui débarque à Paris, le 15 septembre 2020. Elle n'a pas dormi depuis quarante-huit heures et se rend directement à la Philharmonie, où a lieu le concours. Un choc ! Sa présence relève du miracle. « J'ai commencé à stresser dans le taxi... puis je me suis souvenue de la lettre que ma mère m'avait écrite avant mon départ : "Tu seras toujours une gagnante pour moi. Fais ce que tu sais faire, c'est-à-dire diriger un orchestre." » Ces quelques mots lui rappellent qu'elle parle le seul langage qui vaille en ce monde, celui de la musique.

Sur scène, elle porte avec elle l'espoir d'une famille, d'un village et de toutes les personnes qui l'ont aidée. « La forza del destino », murmure-t-elle. La force du destin, comme le titre de l'opéra de Verdi qu'elle va diriger. Elle se lance, guide les musiciens du Paris Mozart Orchestra, l'orchestre de Claire Gibault. Glass chante, mélange les rares mots d'italien et d'anglais qu'elle connaît, s'exprime en onomatopées. Elle gesticule, saute sur place, affiche soudain un vaste sourire puis une mine fermée la seconde suivante. A peine l'ultime note résonne-t-elle qu'explose un tonnerre d'applaudissements. Le public est soufflé. Emmanuel Hondré, directeur du département concerts et spectacles de la Philharmonie, la décrit comme l'avenir de la musique classique. Claire Gibault n'évoque

rien moins qu'une révolution. Sur les réseaux sociaux, la communauté noire se réjouit du succès d'une femme de couleur au sein d'un milieu historiquement blanc.

Glass Marcano n'a pas gagné le concours. Mais le Paris Mozart Orchestra de Claire Gibault lui a décerné le prix de l'orchestre. Le plus important, pour celle qui a ému aux larmes certains musiciens. Dès le lendemain du concours, elle annonce

vouloir rester à Paris. « Glass est déterminée. Chacun s'est plié en quatre pour l'aider à dénicher un logement, un piano, un ordinateur,

la faire embaucher pour qu'elle perfectionne sa technique », relate Claire Gibault. Qui prévient : « Ce succès ne doit pas lui monter à la tête. Glass a un charisme fou, autant d'énergie que d'humour. Elle sait conquérir son public et ses musiciens. Mais elle a tout à apprendre avant de débiter une carrière. » La cheffe française, emballée, lui a tout de même promis la codirection de son orchestre en septembre prochain à la Philharmonie.

Depuis cinq mois qu'elle habite en France, Glass Marcano a dirigé à Tours, à Lille, à Cologne, et à Lyon pour les Victoires de la musique classique. Quand elle ne découvre pas les secrets du bonheur français, les prix stables – quand ceux du Venezuela peuvent varier de 9 000 % sur un an – et même les différentes variétés de fromage, Glass étudie inlassablement ses partitions. Après la séance photo, elle annonce ses occupations du week-end : « Estudiar, estudiar, estudiar », avant de glisser malicieusement « y quizás una cerveza ». Et peut-être une bière... ■

Paloma Clément-Picos

**150 euros pour s'inscrire au concours : une fortune !**

Maquillage et coiffure : Jeanne Beauregard. Styliste : Mina Njah / Zara, Massimo Dutti, Canel Guess, Maje.

**A la Philharmonie, habillée de blanc comme Leonard Bernstein, son idole.**





Josiane Balasko, sa fille  
Marilou Berry, Coline et son ex-mari,  
Romain Rojzman.

## Marilou Berry : « Ça fait sept ans que je vois mon oncle déployer une incroyable énergie pour faire croire que ma cousine est folle »

**Paris Match. Pourquoi soutenez-vous votre cousine Coline Berry ?**

**Marilou Berry.** Je suis active dans les associations. Je défends les droits des femmes. Qu'est-ce que ça voudrait dire d'aller place de la République crier "Je te crois" si je ne l'applique pas chez moi ? Je ne peux pas me mobiliser, soutenir des gens que je ne connais pas, et ne pas soutenir ma cousine.

**Vous l'avez toujours crue ?**

C'est un tel parcours du combattant de porter plainte ! Pourquoi mentirait-elle ? Ma cousine a toujours été malheureuse, alors qu'elle avait tout pour ne pas l'être. C'est une fille brillante, la seule de la famille à avoir suivi des études. Nous étions en admiration devant elle. Elle a eu un master en philosophie, son professeur cite sa thèse en exemple. Coline n'est pas folle ! On exige des expertises psychiatriques ? Qu'elles aient lieu.

**Pourquoi agir publiquement ?**

Je n'ai pas le choix, le combat est trop inégal. La personne qui a décidé de mener cette guerre sur ce terrain-là est le principal accusé – et présumé innocent –, Richard Berry. Pas ma cousine. C'est lui qui a divisé la famille ces dix dernières années ; nous sommes explosés, dissous. Il est responsable de ce chaos.

**Vous sentez-vous prête à parler ?**

Je le suis depuis sept ans. Depuis que Coline nous a informés de ce qui s'était passé.

**Comment vous a-t-elle rapporté les événements ?**

Quand Coline a écrit une lettre à son père où elle l'accuse de gestes incestueux, Richard, plutôt que de l'appeler, a décidé d'en parler à toute la famille. Ce que mon père a répété. J'ai ressenti un premier choc, celui de comprendre que ce genre de choses nous concernait. Puis j'ai voulu me faire une opinion. Coline m'a tout raconté. J'ai parlé à Richard au cours d'une réunion familiale. Il était très en colère, très remonté. Il m'a répondu que Coline était folle, que le comportement de "cette femme" était honteux. Or "cette femme" était sa fille, et si tout était faux, comme il le soutenait, pourquoi n'allait-il pas la confronter ? C'est lui qui a pris la décision d'en parler à la famille alors que Coline ne s'était adressée qu'à lui. On s'est disputés. Nous ne nous sommes plus revus. Et Coline a été mise au ban. Mon père et moi étions les seuls à la soutenir. Puis je suis allée voir ma grand-mère. Pour mes grands-parents, même si les accusations de Coline étaient vraies, "elle n'en est pas morte, il faut mettre un mouchoir dessus et ne plus en parler". J'ai expliqué à ma grand-mère que je ne pouvais plus venir prendre le thé avec

elle et nous nous sommes fâchées. J'ai aussi appelé Catherine Hiegel, la mère de Coline, que j'aime énormément. Je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas porté plainte.

**Qu'a-t-elle répondu ?**

Qu'elle avait peur de Richard. Il faut remettre les événements dans leur contexte. C'était il y a quarante ans. Quelle femme allait porter plainte contre la star Richard Berry ? Catherine était une mère célibataire. Il ne faut pas oublier que Richard la frappait, même quand elle était enceinte. Elle a perdu son tympan, eu des points de suture... On ne parle pas d'une gifle. Catherine est aujourd'hui au côté de sa fille, elle n'a plus peur de lui, c'est ce qui importe.

**Pourquoi Coline n'a-t-elle pas porté plainte plus tôt ?**

Elle seule peut répondre à cette question.

**Quels étaient vos rapports avec votre oncle ?**

Je me suis toujours très bien entendue avec Richard. J'ai été stagiaire régie sur un de ses tournages. J'ai loué un de ses appartements dans son immeuble. Petite, il était mon tonton adoré. Depuis sept ans, je ne l'ai plus vu, ni mes grands-parents. Nous nous sommes juste retrouvés à l'hôpital avant le décès de ma grand-mère. Je me suis de nouveau engueulée avec Richard, toujours au sujet de Coline. Mon père aussi. Puis mon grand-père et mon père sont décédés. Et la famille a explosé. Tout le monde est mort fâché. J'aurais aimé qu'on se réconcilie, ce que Coline demandait.

**Comment va Coline ?**

Je prends sans cesse de ses nouvelles. Et, à chaque fois, elle me répond : "Ça va mieux qu'avant." Car ça ne peut pas être pire.

**Avez-vous vu des gestes déplacés ?**

Je n'étais pas derrière la porte, je ne peux pas savoir. Seule ma cousine peut raconter ses souvenirs. La seule chose dont je peux témoigner, c'est que depuis sept ans mon oncle déploie une incroyable énergie pour faire passer Coline pour une cinglée. Mes grands-parents ne voulaient plus la voir alors qu'ils étaient extrêmement proches. Il l'a coupée de tout le monde. Chez nous, il fallait choisir son camp. Je peux aussi attester que le témoignage de Coline n'a pas varié d'une virgule. J'insiste. Ma cousine n'a ni ajouté ni modifié son témoignage. Tous les mots sont les mêmes. Depuis sept ans. ■

Interview Paloma Clément-Picos





# Reese Witherspoon SUCCESS SERIES

Tout lui sourit, mais elle a longtemps serré les dents. A 44 ans, Reese Witherspoon est l'incarnation de l'actrice puissante. Pas seulement grâce à son talent, ses vingt-neuf ans de carrière, un Oscar décroché en 2006 pour son rôle dans « Walk the Line » et l'énorme succès de la série « Big Little Lies » qu'elle coproduit et dans laquelle elle joue. Mais parce qu'elle a osé, envers et contre tous, imposer ses choix et ses convictions féministes bien avant que Hollywood bascule dans l'ère post-Weinstein. Histoire d'une combattante.



ELLE JOUAIT LES INGÉNUES  
DANS DES COMÉDIES ROMANTIQUES.  
AUJOURD'HUI, C'EST LA  
PRODUCTRICE QU'ON S'ARRACHE

*1,57 mètre, une tête d'ange, mais  
« quand je trouve un projet bon, confie-t-elle,  
je me transforme en bouledogue. »*

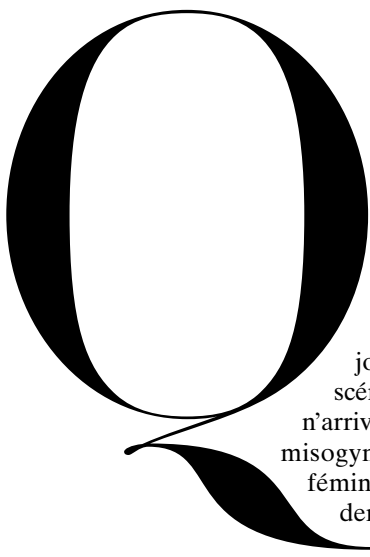
Photos **David Bellemere**  
Portrait **Paloma Clément-Picos**

DANS HOLLYWOOD  
TRAUMATISÉ PAR  
L'AFFAIRE WEINSTEIN,  
ELLE TRIOMPHE AVEC DES  
POLARS FÉMININS





Reese vient des terres du Sud, celles de Scarlett O'Hara, et, comme la rebelle d'«Autant en emporte le vent», elle a fait sa place à force d'audace et de volonté. Mais cette mère de trois enfants reste attachée au mode de vie dans lequel elle a grandi. Il lui a inspiré un livre, «Whiskey in a Teacup», et une marque de vêtements et déco, Draper James. Elle explique: «C'est aussi pour moi une façon de rendre hommage à ma grand-mère, la personne qui m'a le plus influencée. Elle m'a appris à aimer les livres, à m'habiller, tout en me transmettant, aussi, des valeurs féministes.»



Par **Paloma Clément-Picos**

Quand on lui demande d'expliquer comment elle est devenue une des femmes les plus puissantes de Hollywood, Reese Witherspoon raconte toujours la même histoire. Ce jour de 2011 où, à 35 ans, elle a lu le pire scénario de sa vie. « J'étais hors de moi. Je n'arrivais pas à y croire. C'était profondément misogyne, dégradant pour les personnages féminins. » Elle appelle son agent pour lui demander comment elle a pu lui suggérer pareil rôle ! La réponse l'abasourdit

plus encore : « Toutes les plus grandes actrices se battent actuellement pour le décrocher. » En 2011, Reese est cette jolie comédienne blonde de 1,57 mètre, aux nombreux surnoms élogieux : « Miss Parfaite », « la bonne élève », « la petite fiancée de l'Amérique ». Mais, à l'image des personnages qu'elle incarne, elle est rarement prise au sérieux. Et elle en a assez. Malgré son parcours brillant et ses ambitions, nul producteur ne l'attend ailleurs qu'en ingénue des comédies romantiques du début des années 2000. « Fashion victime », « Sex Intentions », « La revanche d'une blonde », ses films l'ont propulsée, chaque fois, au rang d'actrice la mieux payée de la planète. Ce n'étaient pas de grands rôles, mais c'est tout ce que les studios lui proposaient.

*Casting de choc pour « Big Little Lies ». Premier rang : Zoë Kravitz, Reese Witherspoon et Laura Dern. Second rang : Nicole Kidman, Meryl Streep et Shailene Woodley.*

Sauf que, désormais, de plus jeunes ont pris sa place dans les « romcom » (romantic comedies). Nonobstant sa notoriété et son talent, le cinéma l'a mise au placard. Pire, le prestigieux magazine « The New Yorker » l'a classée dans la liste des « has been ». Les rôles de femmes de son âge sont rares et, à l'échelle de Hollywood, sa carrière est derrière elle. C'est pourquoi les actrices de sa génération se jettent sur les mauvais scénarios qu'on leur propose. « Je me suis dit : « Nous en sommes donc là ? A nous battre pour jouer la petite amie stupide ? » La bombe #MeToo n'a pas encore explosé, mais, déjà, Reese voit les failles d'une industrie dominée par les hommes. « A l'époque, j'ai parlé à plein de gens de ce manque de rôles féminins forts. Tous étaient horrifiés, mais personne ne bougeait. Alors j'ai décidé que je serais celle qui changerait les choses. »

Née à La Nouvelle-Orléans et grandie à Nashville, Laura Jeanne Reese Witherspoon est l'Américaine sophistiquée par excellence : fine, blonde aux yeux bleus, épiscopaliennne, sudiste, déterminée. Son père était chirurgien dans l'armée américaine et sa mère, « nurse Betty », infirmière multidisciplinée. Petite, Reese rêvait d'être chanteuse de musique country. Elève modèle, elle était aussi une des pom-pom girls de son lycée. Et, s'il fallait faire plus américain encore, son ancêtre John Witherspoon fut, en 1776, un des signataires de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis. De son premier rôle, en 1991, dans « Un été en Louisiane » à son Oscar, en 2006, pour son interprétation de June Carter-Cash dans « Walk the Line », Reese Witherspoon a eu un parcours sans fautes. A 29 ans, la petite blonde venue du Tennessee avait déjà tout gagné : des millions de dollars, des prix, du succès et même un mariage avec le golden boy du moment,





Les deux dernières séries coproduites par Reese : « *The Morning Show* » (à g.), avec Jennifer Aniston et « *Little Fires Everywhere* », avec Kerry Washington.

l'acteur Ryan Philippe. Mais, dit-elle, « remporter un Oscar ne m'a pas donné accès à un coffre magique rempli de bons scénarios ». Non seulement l'avalanche de propositions intéressantes n'arrive pas, mais Reese et son mari divorcent. Elle tente comme elle peut de continuer à tourner tout en s'occupant de leurs deux enfants, Ava et Deacon. Son début de carrière rappelle ce qu'implique d'être une femme à Hollywood, toute l'ambivalence entre succès et frustration, réussite et amertume. A cette carrière qui ronronne, Reese entend bien donner un second souffle. Puisque le cinéma est incapable de lui proposer des rôles qui reflètent la réalité, elle les trouvera elle-même. « J'ai fait ce que tout le monde vous dit de ne jamais faire : investir mon propre argent. »

En 2012, Reese, revigorée, crée sa société de production, Pacific Standard. Elle pense que pour réaliser de bons films, il faut de bonnes histoires portées par des personnages féminins complexes. Plusieurs heures par jour, Reese se consacre à sa plus grande passion : la littérature. Jim Toth, l'agent de stars avec qui elle s'est remariée, lui a suggéré de chercher des scénarios dans ses lectures. C'est ainsi qu'elle acquiert les droits de « *Gone Girl* » et de « *Wild* », une fiction et une autobiographie dépeignant la vie et les choix complexes de femmes de son âge. Personne ne croit au « mignon » projet de cette comédienne à l'accent du Sud. On lui répète que les films tenus par des femmes ne marchent pas. Elle n'en est que plus motivée. Ces deux longs-métrages sortent en 2014. Ils lui rapportent un demi-milliard de dollars, ainsi qu'une nomination aux Oscars pour le rôle qu'elle s'est elle-même attribué dans « *Wild* ». Reese cloue le bec à tout le monde. Ses mots d'ordre : sororité et partenariat. Car, très vite, d'autres personnalités s'allient à elle, notamment Nicole Kidman. Chacune de leur côté, les deux actrices veulent adapter un livre qui les a bouleversées : « *Big Little Lies* », de Liane Moriarty. L'histoire de cinq femmes impliquées dans un meurtre à Sydney, en Australie. Plutôt que de se faire la guerre, elles décident qu'elles produiront et joueront cette adaptation ensemble, transposée dans la banlieue chic de Monterey, en Californie. Alors que Hollywood est encore traumatisé par l'affaire Weinstein, leur série rafle tout : huit Emmy Awards, quatre Golden Globes et des prix d'interprétation à foison pour les acteurs principaux.

Le vieux monde vient à peine d'être balayé que, déjà, Reese et ses amies ont pris les places laissées vacantes. Au même moment, elle lance le mouvement Time's Up aux côtés de Meryl Streep, Cate Blanchett et Natalie Portman. Il ne s'agit pas seulement de lutter pour de meilleurs rôles, mais aussi d'instaurer la parité à chaque étape du processus de production. Reese

veut voir davantage de femmes en salle de montage, derrière les caméras, sur les plateaux. Et cela paie. En 2019, « *Forbes* » et « *Time Magazine* » la classent parmi les personnes les plus puissantes de la planète. Sa société, rebaptisée Hello Sunshine, est devenue une entreprise très lucrative qui crée productions, podcasts, Web séries et même un club de lecture, tenu par Reese elle-même. Depuis « *Big Little Lies* », elle a joué dans « *The Morning Show* », une série qui, en dix heures, décortique l'histoire d'un présentateur de télévision épinglé pour un scandale sexuel. Une création originale, pour laquelle

Apple aurait déboursé 240 millions de dollars. Le prix de la « *Witherspoon touch* ». Pendant le confinement est aussi sortie « *Little Fires Everywhere* », encore une série adaptée d'un livre, où Reese donne la réplique à Kerry Washington.

Autant de projets initiés et produits par Reese Witherspoon. A 44 ans, l'actrice est devenue incontournable, de l'écriture des scénarios jusqu'aux plateaux de tournage. Comme son ancêtre il y a deux siècles et demi, elle signe de son célèbre nom les grands changements du pays. ■

[@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)

### COMME PRODUCTRICE, « WILD » ET « GONE GIRL » LUI ONT RAPPORTÉ UN DEMI-MILLIARD DE DOLLARS

# LE VIEUX MONDE DES GRANDS STUDIOS À PEINE BALAYÉ, REESE ET SES AMIES ONT PRIS LES PLACES LAISSÉES VACANTES

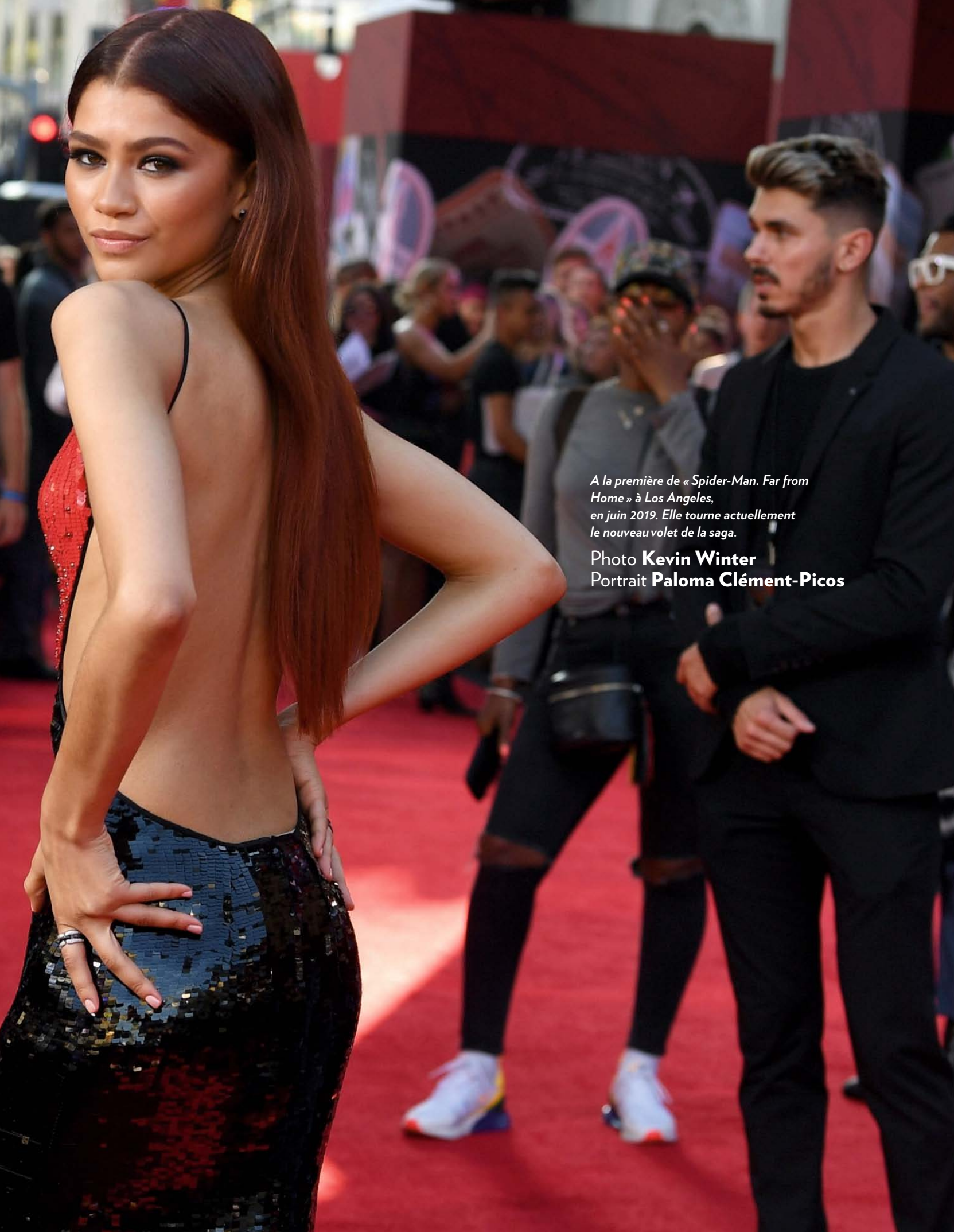
A photograph of a red carpet event. In the foreground, a man in a black suit is holding a professional camera with a large lens and a flash attachment, aiming it towards the camera. To his left, another man in a blue jacket is holding a smartphone, also appearing to be part of the media coverage. The background is filled with other photographers and cameras, some with long lenses. The overall atmosphere is busy and professional.

ACTRICE, CHANTEUSE ET  
MANNEQUIN, C'EST L'HÉROÏNE  
DU PROCHAIN « SPIDER-MAN »

# Zendaya

## LE BÉBÉ DISNEY EST DEVENU GRAND

Dix ans déjà qu'elle tisse sa toile. Avec son mètre soixante dix-huit, ses multiples talents et son tempérament de feu, Zendaya Coleman sait se faire remarquer. A 14 ans, elle débute à 60 000 dollars par épisode dans des sitcoms de Disney Channel et sort un premier album en 2013 vendu à 1,2 million d'exemplaires. Cette Californienne de 24 ans, icône des ados, est désormais un modèle chez les Afro-Américains: une fierté pour l'actrice qui regrette que sa communauté soit toujours aussi peu représentée à Hollywood.



*A la première de « Spider-Man. Far from Home » à Los Angeles, en juin 2019. Elle tourne actuellement le nouveau volet de la saga.*

Photo **Kevin Winter**  
Portrait **Paloma Clément-Picos**

# FÉMINISTE DANS SES COMBATS ET FÉMININE SUR LES TAPIS ROUGES

*Une star très fashion : Zendaya est le nouveau visage de Valentino  
et l'ambassadrice de Lancôme.*

*A la soirée  
« Vanity Fair »  
des Oscars,  
2018.*

*En Cendrillon,  
au gala du  
Met à New York,  
2019.*

*Au défilé  
Giorgio Armani  
à Paris, 2019.*

*Aux Primetime Emmy Awards,  
à Los Angeles, 2019.*





Dans « Malcolm & Marie »  
avec John David  
Washington : un huis  
clos en noir et blanc  
de Sam Levinson diffusé  
sur Netflix.





# SUR LES PLATEAUX DE TÉLÉVISION, ELLE CITE LES HÉROS DE SHAKESPEARE QU'ELLE AIME DEPUIS L'ENFANCE

Par **Paloma Clément-Picos**

**D**epuis le confinement, Zendaya harcèle son ami réalisateur Sam Levinson. De jour comme de nuit, elle l'appelle. Dans la vie d'avant, le tournage de la saison 2 de la série « Euphoria », dont Levinson est le créateur et Zendaya l'héroïne, aurait dû commencer en Californie. Mais la planète est en pause et Zendaya feint de ne pas comprendre. Elle insiste : « Si on faisait un film en confinement ? A quoi ça ressemblerait ? Est-ce même possible ? » La demande semble folle, irréalisable, mais Zendaya s'accroche, s'emballe, face à Sam Levinson qui n'a aucun projet, pas de scénario. Leurs longues discussions, une irrésistible envie de créer pour elle et des techniciens qui ne demandent qu'à travailler font office de moteur. Le cinéma, l'amour, le couple... Ces ingrédients très classiques constitueront la matière première. Une idée naît, celle d'un huis clos. Deux acteurs, un seul lieu, une équipe réduite, voilà la genèse de « Malcom & Marie ». Personne ne sait alors si ce film tourné en deux semaines, en autofinancement, sera distribué.

Mais, pour Zendaya, cette aventure qui la conduira hors de chez elle est déjà une victoire. « Au début du "lockdown", j'ai essayé le sport. Ça n'a pas duré. » Pour s'échapper, une seule issue : « Chaque

matin, j'enfilais une perruque différente et je créais un personnage. Mon métier me manquait tellement ! » La production déniche la seule région de Californie où les tournages sont autorisés. On fonctionne au système D. « J'ai fait moi-même mon maquillage et ma coiffure, utilisé mes propres vêtements. J'avais eu l'idée, j'avais investi l'argent pour la mener à bien... Je n'étais pas sereine. » La sérénité est réapparue quand Netflix a déboursé 30 millions de dollars pour acheter et diffuser le film sur sa plateforme. Porté par Zendaya et John David Washington, fils de Denzel Washington, « Malcolm & Marie » montre un couple qui règle ses comptes le temps d'une nuit.

Depuis sa première audition, à 13 ans, Zendaya n'a marché que sur les plateaux. Quand elle ne tourne pas, elle enregistre des chansons, collabore avec des marques, voyage pour promouvoir ses films ou assister aux défilés de maisons de couture. A 24 ans, elle a passé la moitié de son existence à travailler. Personne ne l'a forcée, elle vit pour ça. C'est ainsi qu'elle a découvert le monde, entourée, sollicitée, sans cesse gratifiée et mise en valeur. Confinée, elle s'est retrouvée face à elle-même, condamnée à l'introspection. « Je me disais : "Qui suis-je sans mon travail ?" C'est un sentiment étrange, auquel j'avais du mal à me confronter. Je n'avais pas réalisé à quel point cela constituait mon identité. La vérité m'a saisie, je ne sais pas

qui est Zendaya sans son job. » Un être humain qui parle de lui à la troisième personne ? Privilège de star... En shona, dialecte du Zimbabwe, Zendaya signifie « rendre grâce ». Suffisamment original pour se permettre de se défaire de son nom de famille. Aujourd'hui, Zendaya est plus qu'un prénom, c'est une marque. Minutieusement marquée par l'employeur originel : Disney. Zendaya danse, chante, pose, surjoue dans des séries et des téléfilms, enregistre des disques et écrit un livre pour abreuver de conseils les adolescents. Produit de consommation façonné par l'usine à rêves, elle incarne la copine rêvée que les parents approuvent. Jusqu'à ses 20 ans, tout ce qu'elle fait est estampillé du logo de Mickey. Quand elle quitte le géant du divertissement, elle a une réputation immaculée à tenir. Britney Spears, Miley Cyrus, Lindsay Lohan et d'autres n'ont pas su s'en tirer sans casse. Va-t-elle craquer ? Comment ? Contre toute attente, Zendaya maintient l'image sage si chère à Disney. La prude travailleuse n'aurait pas le temps de se distraire avec des petits copains... Ou alors, elle sait demeurer discrète.

Ses parents, Claire Stoermer et Kazembe Ajamu Coleman, professeurs à Oakland, banlieue historique de San Francisco où elle a grandi, veillent. D'apparence, leur maison est un foyer typique de la classe moyenne américaine. Mais, dans cette ville marquée

1. Elle reçoit chez elle l'Emmy Award 2020 de la meilleure actrice dans une série télé pour son rôle dans « Euphoria ».

2. A la Journée internationale de la fille, en 2018. Avec, de g. à dr., Karlie Kloss, Kelly Clarkson, Feida Pinto et Michelle Obama.

par les combats d'Angela Davis, la famille Coleman est des plus engagées. Dans les années 1960, leur cave servait même de lieu de réunion aux Black Panthers, dont les tantes de Zendaya faisaient partie. A sa naissance, le 1<sup>er</sup> septembre 1996, Zendaya a quatre demi-frères et sœurs, dont certains ont déjà des enfants. Elevée dans une grande famille, au milieu de fortes personnalités, Zendaya Maree Stoermer Coleman se montre extrêmement timide et introvertie. Elle ne parle pas, redouble sa maternelle. Ses parents participent même à des séminaires spécialisés. Pour l'aider, une solution s'impose : ce

sera la danse, puis le théâtre. Maîtresse d'école la journée, sa mère œuvre justement le soir au California Shakespeare Theater. L'enfant découvre le vaste répertoire du génie auquel elle ne cessera plus de se référer : « J'aime le romantisme de "Songe d'une nuit d'été" ou l'intensité d'"Othello" et de "Richard III" », glisse-t-elle devant des présentateurs médusés. A l'âge des super-héros et des chevaliers Jedi, Zendaya cite, en guise de personnage préféré, Viola de « La nuit des rois ».

Quand elle annonce vouloir devenir comédienne, son père n'hésite pas à multiplier les allers-retours entre San Francisco et Los Angeles pour l'accompagner aux auditions. Sa mère prend un troisième job pour la soutenir. Son père quitte son métier d'éducateur sportif pour devenir le manager de sa fille, puis son garde du corps : tous deux déménagent à Los Angeles. Zendaya ne retournera plus à l'école. Une tutrice la suit sur les plateaux de tournage de « Shake It Up » et « Agent K.C. », séries Disney où elle tient le rôle principal. Et si l'idée lui vient de jouer la diva, le couperet paternel tombe : « On rentre à la maison. » Intransigeance et discipline. A



16 ans, alors que Disney lui propose un nouveau contrat, elle exige, face à une table de businessmen, d'être aussi productrice. Maîtrise du casting, réécriture du rôle, la compagnie est prête à toutes les concessions pour celle qui lui garantit les plus grosses audiences. « Je ne souhaitais pas montrer une fille qui chante et qui danse, explique-t-elle. Les filles sont capables d'autres activités ! Elle devait maîtriser les arts martiaux, comprendre les maths, être asociale. Une fille normale avec une vie extraordinaire. » A Hollywood, Zendaya passe pour une surdouée. Elle le sera aussi pour casser son image Disney.

Rue, son personnage dans « Euphoria », inspiré de la jeunesse de Levinson, va l'y aider. Photos nues dérobées, alcool, drogue, overdose et séjour en centre de désintoxication à 17 ans... Hollywood adore récompenser ce genre de performance. Et elle était excellente, ce qui ne gâche rien. Zendaya n'a donc pas échappé à un Emmy, soit un Oscar de la télévision. Dans la vie, elle préfère rester chez elle, trop timide pour participer

aux mondanités locales. « Je vois en Rue une version de moi si j'avais fait d'autres choix. » Elle fera également deux apparitions dans une saga de super-héros et une comédie musicale, « The Greatest Showman », aux côtés de Hugh Jackman. Zendaya est ce que l'industrie appelle un « household name » : son seul prénom suffit à attirer du public. Sur Instagram, 85 millions de personnes la suivent, l'écoutent et l'admirent. Plus que Shakira ou David Beckham ! Ses fans ne sont pas uniquement des adolescentes qui ont grandi avec elle. En quête d'un look moins rangé, Céline Dion réquisitionne son styliste. En 2016, déjà, elle lançait sa propre enseigne de vêtements unisexes abordables. Tommy Hilfiger lui propose de dessiner une de ses collections. Lors du défilé à Paris, Zendaya n'embauche que des mannequins noirs et invite la vieille gloire Grace Jones en clôture du show. Depuis deux ans, elle est partout : dans les salles de cinéma avec la saga « Spider-Man », à la télévision avec « Euphoria ». Et dans les rues, sur les affiches de Lancôme...

## SUR INSTAGRAM, 85 MILLIONS DE FANS LA SUIVENT ET L'ÉCOUTENT

A peine achevé le tournage de « Malcolm & Marie », elle était aperçue aux manifestations du mouvement Black Lives Matter. Fin 2021, Zendaya participera à un film très attendu, « Dune », adaptation d'un roman de science-fiction cultissime, aux côtés de Charlotte Rampling et Javier Bardem. Elle tournera ensuite la deuxième saison d'« Euphoria ». Son rêve ultime, un biopic sur son héroïne : Angela Davis. L'introspection attendra. Engagée, réfléchie, entêtée, Zendaya parle peu, trace sa route et ne laisse aucun obstacle stopper son ascension. Pas même une pandémie mondiale. ■ [@Palomatch\\_](https://twitter.com/Palomatch_)



# BRITNEY SPEARS RÉCLAME SA LIBERTÉ

Lors de l'inauguration de son étoile  
sur Hollywood Boulevard, à Los Angeles, en 2003.



C'est l'une des plus grandes stars du monde, mais à 39 ans, elle n'a pas plus d'autonomie qu'une fillette de 10 ans. En 2008, pour la protéger d'elle-même et d'un entourage toxique, les juges l'ont placée sous la tutelle de son père. Depuis, Britney Spears a enregistré quatre albums et participé à autant de tournées. Alors qu'un documentaire sur Amazon Prime Video plaide sa cause, elle réclame au moins de changer de geolier.

PHOTOS VINCE BUCCI  
RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS



## Ses parents ont tout de suite repéré la graine de star

Pour la midinette de Louisiane, décrocher une place au Mickey Mouse Club était déjà une consécration. Après trois saisons chez Disney, elle rentre chez elle et continue à s'entraîner. Quand elle se lance en solo en 1998, personne ne la voit venir. Le reste est l'histoire d'un succès vertigineux qui envoûte toute une génération. Britney est la bonne copine qui réalise les rêves de tous les ados du monde.



1. Quand ses parents lui faisaient courir les auditions.  
 2. À 7 ans, avec ses parents James et Lynne à un concours de beauté.  
 3. Shooting de mode à Philadelphie, en 1995. Elle a 13 ans.  
 4. Avec les enfants animateurs du Mickey Mouse Club (1992-1994). Au premier plan à côté de Britney, Ryan Gosling; derrière à droite, Christina Aguilera et Justin Timberlake.



La consécration :  
sur scène avec  
Michael Jackson au  
Madison Square  
Garden, à New York  
en 2001.



Une pluie de récompenses : plus de 450 au cours de sa carrière... sans oublier les nominations !





1. En 2000, avec son boyfriend Justin Timberlake.

2. Kevin Federline, son mari de 2004 à 2006, est le père de ses deux fils.

3. Le coach sportif Sam Ashgari, de douze ans son cadet, est son compagnon depuis 2016.

4. Le baiser avec Madonna aux MTV Video Music Awards de 2003, sous le regard de Christina Aguilera.

5. En larmes dans un café, sous le mitraillage des paparazzis, à New York en 2006. En tentant de leur échapper, elle a failli laisser tomber son fils Sean Preston, âgé de 6 mois.



Des coups de pub  
aux crises de nerfs,  
elle perd le contrôle  
à force de jouer  
toute la gamme des  
frasques de diva

Le burn-out le plus célèbre du monde. Trop vite montée  
au firmament, Britney plonge en enfer. Adulée, assaillie,  
décriée, elle s'abîme dans les provocations et les  
excès... Dès la mise en place de sa tutelle, elle clame sa  
souffrance : « Même en prison, on sait qu'un jour on sera  
libéré. Pour moi, c'est un cauchemar sans fin... »

6

6. Peu après s'être rasé le crâne,  
en février 2007, elle s'en prend à la  
voiture d'un paparazzi.

7. Arrivée mouvementée au tribunal  
de Los Angeles, en octobre 2007. Britney  
vient de perdre ses droits parentaux.

8. Avec ses fils Sean  
Preston (15 ans) et Jayden  
(14 ans), le 1<sup>er</sup> mars.



7 8





Sa maison de Thousand Oaks (Californie), où elle vit recluse avec son compagnon.



Le mouvement #FreeBritney émerge au printemps 2019, quand la chanteuse se bat pour contester la tutelle.

## À 39 ans, l'artiste aux 200 millions de disques n'a pas accès à son argent, n'a pas le droit de conduire, ni même de s'offrir un café sans l'autorisation de son père

**P**lus d'interviews, de sorties remarquées, de photos. Britney Spears est devenue discrète. Trop. Elle n'a donné aucun concert depuis 2018, n'a sorti aucun disque depuis 2016. Son compte Instagram fournit bien quelques nouvelles à ses 28 millions d'abonnés. Là où Jennifer Lopez et Céline Dion ont su créer une interface policée donnant un aperçu étudié de leur vie de mère et de chanteuse, Britney poste des photos d'œuvres d'art kitsch, des citations mièvres, des selfies. Surtout, elle partage régulièrement ses vidéos en train de danser seule dans son salon. Des milliers de fans essaient de comprendre. Des théories qui frôlent le complotisme suggèrent même que Britney lancerait ainsi des appels à l'aide. Le plus intrigant reste la banalité de ses messages.

Le 5 février 2021, un début de réponse se dessine. Le sérieux «New York Times» produit le documentaire «Framing Britney Spears» («Piéger Britney Spears», disponible en version française depuis le 5 avril). Il révèle au grand public ce que des fans aguerris clament depuis des années : Britney Spears n'est pas une femme libre.

À 39 ans, l'artiste n'a pas accès à sa fortune, estimée à plus de 60 millions d'euros. Elle n'a pas le droit de conduire, de consulter un médecin ou même de s'acheter un café sans demander l'autorisation à son père. Depuis

treize ans, James Sparnell Spears contrôle ses contrats et son agenda, régule les allées et venues de ses visiteurs, choisit ses gardes du corps, ses avocats et son staff. Le tout aux frais de sa fille qui n'a légalement pas le droit de parler de cette tutelle, ni, donc, de s'en plaindre. La situation a été validée par un juge en 2008, l'année du grand effondrement, quand la chanteuse avait besoin d'aide.

Depuis ses 17 ans, Britney Spears est traquée, jugée, épiée. À la fin des années 1990, le marché des magazines pour adolescents explose, elle en sera l'une des figures de proue. À coups de mélodies entraînantes et de clips survitaminés, la jeune fille venue de Louisiane lance une opération de séduction massive à laquelle personne n'échappe, des paparazzis aux prépubères. Ses tubes deviennent cultes. En dix ans, elle accède au rang de légende.

Britney aime chanter, mais son rêve, confie-t-elle, est de fonder une famille. En 2004, elle voit le père idéal en Kevin Federline, un danseur fêtard et coureur de jupons. Elle l'épouse. Tombe enceinte. Sean Preston naît en 2005, puis son frère Jayden en 2006. Au même moment, Britney demande le divorce. Il sera vite prononcé, mais la question de la garde des enfants se révèle plus compliquée. La star souffre de dépression post-partum ; elle se console en faisant la fête avec ses copines Paris Hilton et Lindsay Lohan. Des

soirées arrosées, évidemment documentées par les paparazzis. Et du pain bénit pour l'ex-mari, qui entend prouver combien Britney serait une mère indigne. Les fréquentations de la chanteuse deviennent douteuses. Elle se drogue, séjourne dans un centre de désintoxication. Un soir de folie, elle décide de se raser la tête. Son acte pourrait susciter la pitié ; il va déclencher la hargne. Un site Internet est spécialement créé pour parier sur la date de sa mort. Lorsque, le 30 janvier 2008, une civière l'emporte, immobilisée par des sangles, vers l'hôpital psychiatrique, plusieurs photographes à l'affût confient : «On s'en voudrait de voir passer un cadavre et de rater la photo.»

Quelqu'un va la sauver : son père. James Spears n'a pourtant rien d'un chevalier ou d'un père idéal. Il n'a jamais été proche de sa fille. C'est Lynne, sa mère, qui accompagne Britney chez Jive Records, son label depuis ses débuts. La seule fois où il a débarqué dans les locaux, c'était pour annoncer : «Ma fille va devenir si riche qu'elle m'achètera un bateau !» Depuis les années 1980, la famille Spears croule sous les dettes. Dans cette région défavorisée, où de nombreux foyers frôlent le seuil de pauvreté, elle n'échappe pas à la règle. Lynne est institutrice ; James, alcoolique, peine à conserver un emploi. Lynne a demandé le divorce avant la naissance de leurs trois enfants, Bryan, Britney et Jamie Lynn. Puis s'est rétractée. Restent les bagarres



**Le 16 mars, promenade dans les rues de Los Angeles, accompagnée de son compagnon et de l'un de ses fils.**

verbales et physiques devant les enfants qui font office de public. Pour s'échapper, Britney se dépense sans compter. Très tôt, elle gagne des concours locaux de chant, de danse, de gymnastique et de beauté. Elle a du talent. Ses parents le comprennent. De sa carrière viendra leur salut. L'argent empoché est réinvesti dans les cours de danse et de chant. Tant pis si les dettes ne sont pas épongées ! Elle a 17 ans lorsqu'une maison de disques accepte pour la première fois de la signer.

Quand la babydoll débarque dans l'industrie musicale, tout semble jouer contre elle. Les boys bands triomphent et les chanteuses célèbres sont des divas, comme Whitney Houston. Son premier titre, «Baby One More Time», a été refusé par de nombreuses stars avant de lui être attribué. À une époque où les réseaux sociaux n'existent pas, où la télé-réalité n'est qu'à ses débuts, le succès est immédiat. La presse people s'empare de la nouvelle venue avec délice. L'Amérique est fascinée, la planète danse sur ses tubes et, déjà, Britney semble dépassée par sa propre popularité.

Elle n'en reste pas moins une pionnière. Celle qui va ouvrir la voie aux Katy Perry, Miley Cyrus et Lady Gaga. Sans doute n'avait-elle pas conscience du prix à payer : celui de sa santé mentale et de sa liberté. L'intervention de son père, aujourd'hui au cœur de la controverse, l'a sauvée du pire... sur le moment. Il vire le staff de sa fille, demande des ordonnances de non-communication envers ses managers véreux et valide en quelques jours une tutelle temporaire auprès d'un tribunal de Los Angeles. Trois mois plus tard, Britney s'est remise au sport. Elle enregistre des chansons et renoue avec ses fils, dont Kevin Federline a obtenu la garde. Comme pour défier le sort, elle présente un nouvel album le jour de son

27<sup>e</sup> anniversaire, l'âge auquel ont disparu Amy Winehouse, Kurt Cobain ou Janis Joplin... «Circus» se classera numéro un des ventes.

Côté cour, le juge la place sous tutelle permanente. James Spears gère son bien-être ; son avocat, Andrew Wallet, gère son argent. Un autre avocat, Adam Streisand, a révélé au «New York Times» sa rencontre avec Britney Spears en 2008 : «Britney avait un jugement éclairé sur la situation. Elle comprenait ce qu'il se passait et savait qu'elle ne pourrait pas lutter. Elle n'a eu qu'une demande : que son père ne soit pas son tuteur.» Le juge refusera qu'il la représente. S'appuyant sur un rapport médical qu'Adam Streisand n'aura jamais le droit de voir, il argue qu'elle n'est pas en capacité mentale d'engager un avocat.

Britney, elle, n'exige en fait qu'une seule chose : la garde de ses enfants. Pour prouver qu'elle en est capable, elle cède à toutes les

exigences. Sa mise sous tutelle en est le gage. En général, cette mesure est réservée aux personnes âgées ou mentalement inaptes à prendre des décisions,

susceptibles d'être facilement influençables. Ce n'est pas le cas de la chanteuse qui, depuis 2008, a sorti quatre albums, fait autant de tournées mondiales et s'est assuré une résidence de quatre ans à Las Vegas. Elle serait atteinte d'une maladie mentale, ce que, jusqu'à ce jour, aucune expertise psychiatrique n'a prouvé. Certes, à l'époque de sa résidence à Las Vegas, le Caesars Palace, se méfiant de son instabilité, n'avait accepté de la programmer qu'à condition qu'elle soit sous tutelle. Mais, depuis, Britney a grandi. Et changé. En novembre 2018, lors d'une audience judiciaire, Andrew Wallet, cotuteur, donne une explication claire à l'incompréhensible pérennité de la situation :

«L'activité financière de Britney s'est grandement accélérée en raison de l'accroissement de son bien-être et de sa capacité à s'engager davantage dans ses activités professionnelles. Les prochaines années promettent d'être très rentables. Cette tutelle doit être considérée comme un business model hybride.»

Mais voilà, la chanteuse se rebelle. Elle n'en peut plus d'être contrôlée, instrumentalisée, humiliée. Elle se bat depuis 2019 pour s'émanciper. Sam Ingham, l'avocat mandaté par la cour de Los Angeles, sort une nouvelle bombe en novembre 2020 : «Ma cliente m'a révélé qu'elle avait peur de son père. Elle ne montera pas sur scène tant qu'il sera en charge de sa vie.» Voilà Britney Spears en grève ! Ses fans demandent des comptes à de nombreux médias, notamment sur le traitement qu'ils lui ont réservé. Certains, comme «Glamour», lui ont d'ores et déjà présenté des excuses publiques. La cour supérieure de Los Angeles est, quant à elle, devenue depuis quelques mois le théâtre d'étranges rassemblements, aux cris de : «Libérez Britney !» Mais James Spears n'est pas prêt à abandonner sa lucrative machinerie. Et joue, dès qu'il le peut, les pères outragés.

Le documentaire du «New York Times» a provoqué une véritable déflagration. La vague de soutien atteint une ampleur inédite. Et cela paye. Coïncidence ou pas, le 24 mars dernier, Britney Spears a officiellement déposé une demande pour que sa tutelle ne soit plus gérée par son père mais par une tutrice qualifiée, Jodi Montgomery. Mieux encore, le document révèle que Miss Spears «se réserve le droit de demander la résiliation de sa tutelle». Une procédure longue. Elle sait qu'elle peut compter sur la persévérance de ses fans qui s'époumonent depuis des années. Pas pour chanter, mais pour hurler : «Free Britney !» — Paloma Clément-Picos

### Son seul moyen de communication : Instagram

L'ACTRICE COLLECTIONNE  
SUCCÈS ET DISTINCTIONS  
ET ELLE INCARNERA  
BIENTÔT MICHELLE OBAMA.  
REVANCHE SUR  
UNE ENFANCE MISÉRABLE

*« Dure à cuire » selon ses dires, l'actrice  
sera bientôt à l'affiche de « The Woman King »,  
un film d'action.*





# Viola. Davis

## DE L'ENFER À LA GLOIRE

Le rouge et le noir... Les couleurs de la révolte. Et déjà de la victoire. Après des années de vaches maigres, celle que les Américains surnomment « l'autre Meryl Streep » est enfin sortie de la prison des seconds rôles. Avocate impitoyable (« Murder ») ou nounou dévouée (« La couleur des sentiments »), Viola Davis, actrice caméléon, est aussi militante de la cause noire, féministe, et productrice. Dans « Le blues de Ma Rainey » (Netflix), elle incarne une star du music-hall des années 1920. Une performance qui la place parmi les favorites de la course aux Oscars 2021.

Photos **Paola Kudacki** – Récit **Paloma Clément-Picos**

Par **Paloma Clément-Picos**

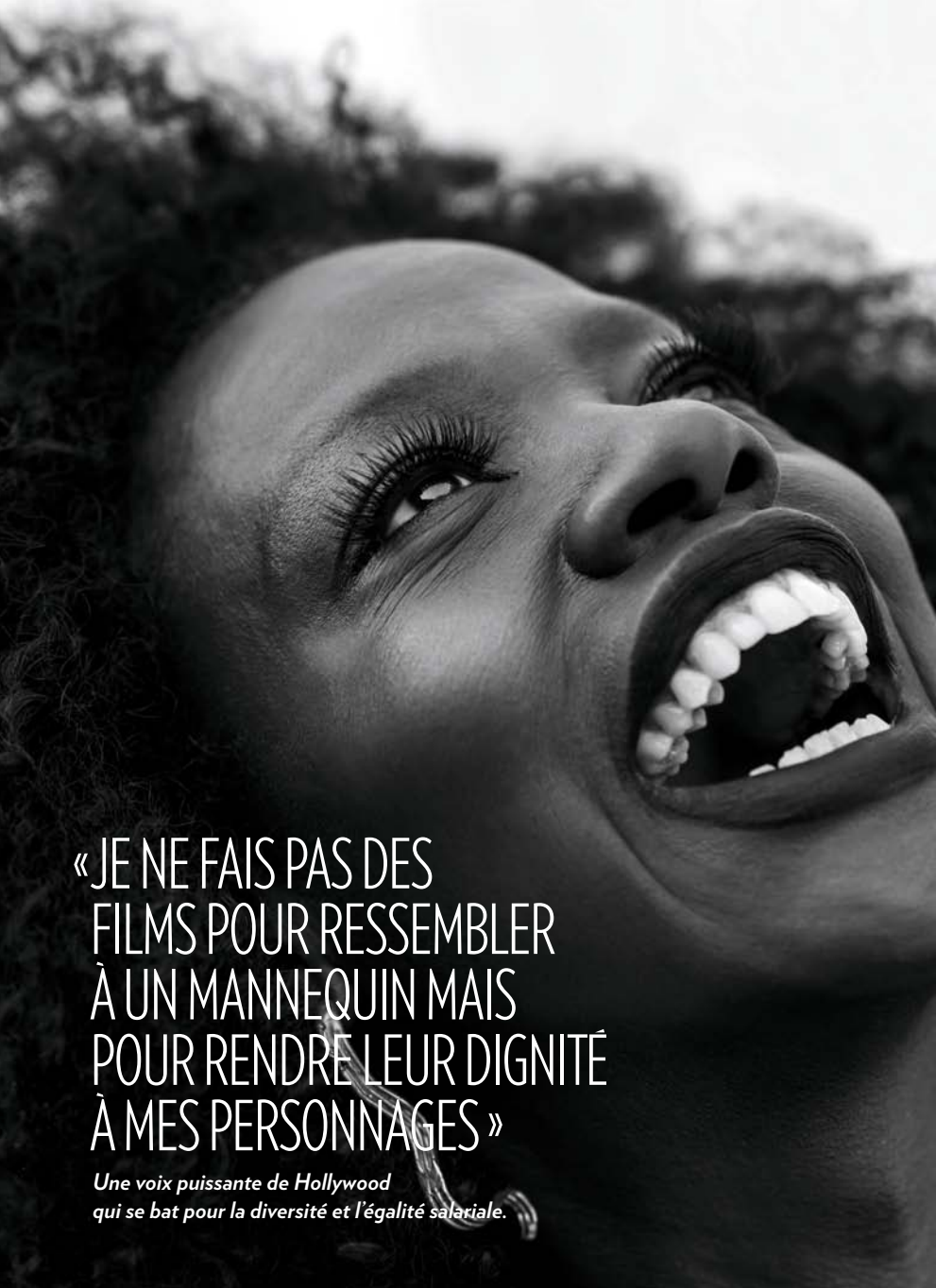
**D**'abord, il y a sa voix. Grave. Profonde, venue des entrailles. Son ton posé, calme. Puis ses mots. Mesurés, réfléchis. Elle prend le temps d'en dire certains plus lentement, insistant sur une lettre. «Wwwwwoman», «lllllove», «lllllife». Pour d'autres, elle accentue une syllabe. «ACTing», «PEOPLE», «PASSion». Ensuite, il y a ses phrases, dites avec tant d'assurance et de détermination qu'elles résonnent comme des citations philosophiques. «Le but de ma vie, ce n'est pas le succès. C'est de vivre une existence qui a un sens.» Elle s'exprime avec la gestuelle d'une personnalité politique. Les bras tantôt ouverts, tantôt levés. «Non, le mouvement Black Lives Matter, en juin, n'était pas ma première protestation. Mon sentiment, c'est que ma vie entière est une protestation.» Elle parle en se tenant droite, la tête haute, son corps musclé enveloppé dans

un sublime costard rose fuchsia. Quand elle évoque son enfance ou sa carrière, son visage est sérieux, fermé, presque froid. Mais lancez-la sur le cinéma, les arts ou l'amour, et elle dévoile ses dents dans un sourire immense. Tout son visage s'illumine. Son énergie, traversant les 9000 kilomètres qui séparent Paris de Los Angeles, transperce l'écran via lequel nous conversons.

Viola Davis est une force de la nature. Elle préfère se décrire comme «timide, introvertie»: «Peu de gens savent que je peux aussi être très amusante. Venez faire une fête chez moi et mon mari, et vous verrez!» Elle déteste le mot «icône», statut que plusieurs magazines et organisations féministes lui attribuent depuis des années. «Ça ne me sert à rien d'arriver sur un plateau de tournage et de dire: "Eh, les gars, je suis une icône!" Ça ne m'est d'aucune aide. Chaque fois que je commence un nouveau rôle, je suis une page blanche. Je suis saisie du syndrome de l'imposteur, cette peur de ne pas bien faire.» A 55 ans, Viola Davis doute de son talent. Elle a pourtant reçu plus d'une centaine de

prix tout au long de sa carrière. Mme Davis fait même partie du club très restreint de ce que Hollywood nomme «The Triple Crown of Acting», triplement couronnée d'un Tony, d'un Emmy et d'un Oscar, les plus hautes distinctions au théâtre, à la télévision et au cinéma. Formée à la prestigieuse Juilliard School de New York, elle sait tout faire mais elle est d'abord une femme de scène. Dès sa première apparition à Broadway, à la fin des années 1990, elle est nommée à l'équivalent du prix Molière aux Etats-Unis. Elle en gagnera deux. Pour «Doute», en 2008, elle paraît sept minutes, seule, face à Meryl Streep. L'Académie des Oscars jugera que cette courte performance suffit à justifier sa première nomination. Streep dira: «Que quelqu'un donne tout un film à Viola Davis!» Ce sera «La couleur des sentiments», en 2011. Si Viola regrette aujourd'hui que ce rôle n'ait pas dépeint les femmes noires à leur juste valeur, il lui aura quand même valu une deuxième nomination aux Oscars.

C'est en 2017, à 51 ans, qu'elle brandira enfin la précieuse statuette pour «Fences», de Denzel Washington. L'adaptation d'une pièce de théâtre d'August Wilson, prix Pulitzer 1987, qu'elle a longtemps jouée au théâtre. Même succès à la télévision avec le rôle de l'avocate Annalise Keating dans «How to Get Away with Murder». L'incarnation d'une femme de 45 ans, noire, puissante, sexy, complexe et intraitable lui vaudra les acclamations critiques et populaires. Sa méthode d'actrice? L'empathie. Un sentiment qu'elle nourrit depuis l'enfance, quand, à 7 ans, déjà, son activité favorite était d'écouter les récits des anciens de son quartier. «Etre acteur, c'est observer et dérober. Quel que soit le média utilisé, nous devons rechercher la vérité.» Le «New York Times» l'a récemment classée dans la liste des meilleurs acteurs du XXI<sup>e</sup> siècle. Viola Davis ne se pavane pas, mais elle sait qu'elle a du talent. Sa réussite, elle l'évoque avec juste assez de fierté pour être la star américaine par excellence, sans non plus passer pour une diva. Elle balance des phrases comme: «Je suis terrifiée par mon prochain rôle.» Mais aussi: «On a fait la fête jusqu'au bout de la nuit, ce soir-là, avec Meryl.» Ou encore: «Voir un psy m'aide beaucoup, vous savez.» Elle estime qu'il n'y a pas de plus beau



«JE NE FAIS PAS DES FILMS POUR RESSEMBLER À UN MANNEQUIN MAIS POUR RENDRE LEUR DIGNITÉ À MES PERSONNAGES»

*Une voix puissante de Hollywood qui se bat pour la diversité et l'égalité salariale.*

métier au monde que le sien. « Je suis devenue artiste car notre profession est la seule qui célèbre le fait d'être en vie. » Disparaître derrière un personnage est pour elle un honneur, et sa plus grande passion. « Je dirais même que c'est thérapeutique. »

Pour ressembler à Ma Rainey, figure du blues des années 1920, qu'elle incarne dans le film de Netflix, elle a fait l'inverse de ce que requiert l'industrie : elle a pris du poids et ajouté du rembourrage. « Ma n'était pas attirante. C'est ainsi que la décrivent les documents de l'époque. Elle dégoulinait de transpiration, son maquillage ressemblait à un masque et elle portait des perruques en crin de cheval. » Une description peu reluisante qui ne l'a pas démotivée. « Je ne fais pas des films pour ressembler à un mannequin, mais pour honorer les gens que j'incarne. J'aborde mes rôles de manière réaliste, comme une vraie femme. »

Viola a une des trajectoires les plus impressionnantes de Hollywood. Son destin relève presque du miracle. La star millionnaire est née dans l'unique pièce de la cabane de sa grand-mère, sur une ancienne plantation de Caroline du Sud, où ses ancêtres étaient esclaves. « Le mot "pauvreté" ne suffit pas pour décrire à quel point nous n'avions rien. » Son père, alcoolique, est violent envers sa mère. Cinquième d'une fratrie de six enfants, la petite Viola grandit en ayant faim et froid. Elle vole de la nourriture, fouille les poubelles. La famille, qui subsiste grâce aux coupons alimentaires, s'installe dans le Rhode Island, minuscule Etat au nord de New York. L'immeuble désaffecté où elle vit est si infesté de rats que les enfants doivent dormir enveloppés dans des draps pour éviter les morsures. Ils n'ont pas d'eau, pas de chauffage, pas d'électricité. Un traumatisme. « Je n'étais rien. J'étais invisible. J'ai mis des années à me persuader que j'avais une valeur, qu'être moi-même suffisait. Encore aujourd'hui, j'essaie de guérir la petite fille que j'étais. Je dois souvent me rappeler que je ne suis plus pauvre. » Adolescente, les sœurs Davis se raccrochent au théâtre, montant des pièces qu'elles jouent sur des terrains de basket abandonnés et dans les sous-sols d'églises où elles prient le dimanche pour une vie meilleure. Malgré les mises en garde de ses professeurs sur la réalité du métier, Viola n'en démord pas : elle sera comédienne. « On m'a expliqué que c'était un milieu impitoyable et dur. C'était déjà mon quotidien... ça ne pouvait pas me dissuader ! Je n'avais peur de rien. » Des bourses vont financer sa scolarité. Dès ses premiers pas devant la caméra, elle voit bien qu'il y a peu de rôles pour elle et ses consœurs noires. Viola Davis est très critique à l'égard de ce cinéma qui l'a pourtant couverte de distinctions. Trop tardivement, à son goût. « Moi aussi je voulais un "Choix de Sophie" ! Je ne sais pas combien de fois j'ai joué le rôle de la mère junkie, de l'infirmière, de l'assistante... Les actrices blanches de renom comme Reese Witherspoon ont eu un rôle fort pour chaque étape de leur vie. Pas moi. » Son discours de 2015 aux Emmy Awards résonne encore : « La seule chose qui sépare les actrices de couleur des autres, ce sont les opportunités. On ne peut pas gagner de prix pour des rôles qui ne sont pas écrits. »

Voilà pourquoi elle a monté sa propre société, JuVee Productions, contraction de son prénom et de celui de Julius Tennon, son mari depuis dix-huit ans. Ensemble, ils dénichent artistes et scénarios représentatifs de la diversité, nouveau mot sacré post-#MeToo et Black Lives Matter. Afin que Genesis, leur fille de 9 ans, puisse voir des personnages qui lui ressemblent et l'inspirent. Bientôt, elle pourra admirer sa maman dans de tels

## ELLE DÉTESTE LE MOT « ICÔNE », QU'ON LUI ATTRIBUE DEPUIS DES ANNÉES



Pour incarner la chanteuse Ma Rainey, Viola a pris du poids et s'est enlaidie.

Avec son amie Meryl Streep, un de ses plus grands soutiens.



En 2017, elle remporte l'Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle pour « Fences ».



rôles. Il y aura d'abord « First Ladies », une mini-série où Viola interprétera Michelle Obama, ce fameux rôle qui la terrorise. Pour se préparer, elle passe de longues heures à discuter avec l'ancienne première dame. « Je lui parle, je me documente, je stresse et je prie Jésus, je prie Dieu, je prie tout le monde ! » plaisante-t-elle. Viendra ensuite « The Woman King », un film d'action coproduit par ses soins et dont elle tiendra le premier rôle. « Un « Braveheart » noir et féminin », comme Viola aime le décrire, sur les Amazones du Dahomey, l'actuel Bénin, et leur lutte contre les colons français du XIX<sup>e</sup> siècle. Un projet qui devrait lui rapporter une nouvelle salve de nominations. « Les trois mots les plus importants pour moi, surtout quand on se retrouve avec un trophée en main, sont : « Et maintenant, quoi ? » » Ces mots sont indispensables pour donner un sens à sa vie. Alors on lui demande : « Et maintenant, quoi ? »

Elle rit, reprend son air le plus solennel et regarde droit vers la caméra. « Maintenant, ma mission est d'ouvrir la voie aux autres artistes pour qu'ils soient à leur tour remarqués et honorés. » Son air malicieux réapparaît : « Et de manger un bon lunch une fois cette interview terminée. » ■

@Palomatch\_

# RITA ORA À NOUS PARIS !

Luxe, frites et volupté : c'est tout elle. Née au Kosovo, la chanteuse a grandi à Londres, dont elle a gardé la cool attitude. En 2009, Jay-Z la repère et en fait sa protégée : ses refrains explosent les charts et font danser la jeunesse. Égérie mode autant qu'icône pop, Rita Ora s'apprête à conquérir la France en s'emparant de la tour Eiffel. Elle y a donné début août un concert filmé... mais sans public ! Produit par Melrose Media, ce show hors norme sera diffusé en ligne le 30 septembre pendant la Fashion Week parisienne.

PHOTO RÉGINE MAHAUX / RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS

En tenue de scène dans la suite Marie-Antoinette de l'hôtel de Crillon, à Paris, le 7 août.

**Q**uatre heures du matin. Les quais parisiens sont déserts, la Seine est vidée du flux des bateaux, et l'éclairage doré de la tour Eiffel est éteint. Pourtant, du premier étage de la dame de fer assombrie s'échappe un nuage de fumée strié par de puissants faisceaux lumineux, tandis que résonne le bruit sourd d'une mélodie entraînante. Accoudée à un rebord, penchée au-dessus du vide, Rita Ora chante sa chanson «Bang Bang» a cappella. Une caméra la filme, on distingue une importante équipe technique. La production n'a pas lésiné sur les moyens pour tourner ce concert, diffusé en ligne le

30 septembre. Plus d'une centaine de personnes s'agitent en plateau. Fendi, Lanvin, Alexandre Vauthier, Miu Miu... de grandes maisons parisiennes ont même confectionné des tenues sur mesure.

De minuit à 7 heures du matin, la pop star enchaîne vocalises et chorégraphies sur-vitaminées. L'artiste de 30 ans semble d'un professionnalisme remarquable, infatigable. Centre d'attention de tous les regards, Rita ne joue pas la diva. Elle se tient en retrait, silencieuse, concentrée quand les caméras ne tournent pas. Et lorsque la réalisatrice, visiblement dépassée par l'envergure du projet, lui fait recommencer sans cesse la même scène, elle ne se plaint pas. Entre deux prises, pendant que trois personnes et le double de mains retouchent ses cheveux, son maquillage et sa tenue, Rita répète à voix haute, tel un mantra, ces mots : «Icon, power, strong, super hero» («Icône, pouvoir, force, super-héroïne»)...

**Elle a décidé de quitter le label Jay-Z après une procédure judiciaire**

simple. Elena, sa sœur aînée, supervise et protège farouchement ses relations avec les médias. Une fois ce barrage passé, la discussion avec Rita Ora prend tournure : facile, sans chichis, directe et agréable, quoique vite expédiée. D'emblée, quelque chose surprend : la rapidité avec laquelle elle répond aux questions, sans chercher ses mots, sans éprouver la moindre crainte de ce qu'elle pourrait laisser échapper. C'est rare. Pro des médias ou femme sincère ? Elle s'étonne de notre étonnement : «Ça fait plus de dix ans que je fais ce métier», rappelle-t-elle.

Rita a 17 ans quand le rappeur et producteur Jay-Z, mari de Beyoncé, repère son timbre de voix. Pour une fille d'immigrés kosovars, née à Pristina mais élevée dans une banlieue terne et populaire de Londres, une telle opportunité relève du miracle. Rita avait 1 an lorsque ses parents ont fui leur pays, qui s'appelait encore la Serbie. Aucun artiste dans la famille. Mais un père qui écoute en boucle Eric Clapton, B.B. King et tous les classiques de la soul et du jazz. «Il m'a inspirée, donné envie de devenir artiste», confie-t-elle.

Ora était prête à tous les sacrifices pour atteindre son rêve. «Après la signature du contrat avec Jay-Z, je suis passée du HLM où je résidais avec mes parents, mon frère et ma sœur à une vie solitaire à New York. Il faut prendre des risques, et celui-là était énorme. C'était dur, j'étais terrifiée, ça m'a demandé du courage. Ce fut un bouleversement.» En 2012, le tube «Hot Right Now» propulse la jeune fille au sommet des charts. Chanson grand public typique, insupportable en dehors d'une boîte de nuit, mais dont on ne peut pas s'empêcher de fredonner le refrain. C'est la force de Rita Ora. Si des ballades romantiques se sont, depuis, ajoutées à son répertoire, Rita est experte en tubes de l'été aux sonorités électroniques.

Mais, pour une pop star que les radios du monde entier diffusent, Ora est relativement peu connue en France. Si ses consœurs Katy Perry ou Dua Lipa remplissent Bercy lors de leur passage dans la capitale, sa dernière performance française s'était tenue

Maquillage : Lancôme

devant les 1 500 spectateurs du Bataclan. Cela change de la folie outre-Manche où Rita Ora, devenue l'artiste britannique avec le plus de titres classés au top 10, explose les chiffres et les records de ventes, devant Adele ou Dua Lipa. Et elle, contrairement aux autres, a l'immense honneur de pouvoir chanter en haut de la tour Eiffel, dans une débauche de moyens.

La grande force de Rita Ora ? Elle est omniprésente, inévitable. Et pas uniquement sur les ondes ! En dix ans, elle a sorti trois albums et a fait partie du jury de nombreuses émissions télévisées – «The Voice», «America's Next Top Model», «Masked Singer» –, sans oublier de figurer dans plusieurs grosses productions cinématographiques. Du monochrome «Cinquante nuances de Grey» à l'expéditif «Fast and Furious», Rita privilégie les films qui rapportent... sans rester, pour autant, insensible aux réalisateurs de films d'auteur. Après avoir fréquenté pendant plusieurs mois le Français Romain Gavras, la voilà en couple avec Taika Waititi, le metteur en scène oscarisé de «Jojo Rabbit». Ils se sont rencontrés en Australie en début d'année, quand Rita a pu se rendre dans le pays pour être jurée du «The Voice» local.

Bref, elle ne s'arrête jamais. Mais elle admet volontiers ses doutes, comme lorsqu'elle a décidé de quitter le label de Jay-Z, en 2016, après une procédure judiciaire. «J'ai connu des hauts et des bas. Ça me semble important d'être honnête. Mais, si je regarde en arrière, je suis fière d'avoir autant travaillé et de continuer. Je suis reconnaissante d'être encore là, de sortir des albums, de me produire sur scène.» Loin d'être rancunière, Rita cite toujours Jay-Z parmi ses inspirations musicales.

Avec des parents de confessions différentes, père musulman, mère catholique, elle incarne aussi une mixité culturelle qui a séduit jusqu'au Vatican. Elle a été choisie pour chanter devant le Pape, en 2016, lors de la canonisation de Mère Teresa, qui, comme elle, était issue d'une famille kosovare. «Quel honneur ! Un des plus grands moments de ma vie», se souvient-elle. Longtemps résidente en Angleterre, il lui était impossible d'échapper aux paparazzis ; les tabloïds rapportaient ses moindres déplacements... et ses quelques bêtises. Notamment son dîner clandestin dans un restaurant londonien avec ses amis, pour son 30<sup>e</sup> anniversaire, en plein confinement. Heureusement, les caméras sont aussi présentes lors de ses

actions caritatives pour les quartiers défavorisés de la capitale britannique, ou de ses innombrables initiatives pour faire rayonner son Kosovo natal.

Après Paris, Rita retournera à Los Angeles où elle réside désormais à plein temps, comme tous ses célèbres amis et son nouvel amoureux. La stakhanoviste y termine son prochain album. «J'espère que ce nouveau disque dira de moi que j'ai grandi, que je me suis épanouie.» On termine en lui demandant de se décrire. Sa réponse fuse : «Je suis une personne chaleureuse, j'essaie

de ne jamais juger autrui, je suis humble...» Elle s'arrête net et se tourne vers sa sœur : «Je peux dire que je suis humble ?» Elena explose de rire : «Je ne crois pas qu'il soit humble de dire qu'on est une personne humble !» Rita acquiesce et corrige : «Alors disons que je suis avenante, fun, et que je ne juge vraiment pas la vie des gens. Je suis trop concentrée sur la mienne... Quand je lis dans la presse les mauvaises critiques me concernant, je me rappelle un proverbe anglais : "Demain, ce papier servira à emballer du fish and chips."» — Paloma Clément-Picos

Pause rafraîchissante dans la suite Duc de Crillon, entre deux séquences de tournage.



1. En concert pour la marque Etam lors de la Fashion Week de Paris, printemps 2013. 2. et 3. Auprès de son compagnon, le réalisateur néo-zélandais Taika Waititi, cet été à Los Angeles. 4. Avec son mentor, Jay-Z, en 2013. 5. Tendances, influente et glamour, elle fait la couverture. 6. Gagnante du MTV Video Music Award de la meilleure vidéo de danse, en 2018.



QR CODE DONNANT ACCÈS À L'INSCRIPTION EN LIGNE POUR VOIR SON SHOW À LA TOUR EIFFEL :



**Kosovare comme Mère Teresa, elle chante devant le Pape pour sa canonisation : « Un des plus grands moments de ma vie ! »**



Lady Gaga, méconnaissable en Patrizia Gucci, et Adam Driver dans « House of Gucci », en salle le 24 novembre.

# PATRIZIA GUCCI LA DIABOLIQUE

Elle avait subjugué l'héritier de l'empire, la jalousie l'aura menée au meurtre. Ridley Scott en fait un film

De la passion, de l'argent et du sang : le cocktail idéal pour une superproduction. Vingt-six ans après l'assassinat de Maurizio Gucci, petit-fils du fondateur de la célèbre maison de couture, le réalisateur du « Dernier duel » porte à l'écran l'histoire vraie d'un autre combat : celui d'une femme assoiffée de vengeance qui ira jusqu'à orchestrer la mort de son mari. Un drame familial riche en rebondissements qui, dans les années 1990, a passionné l'Italie. Avec, au casting, une brochette de stars dont Lady Gaga et Salma Hayek... l'épouse de François-Henri Pinault, actuel propriétaire de Gucci.

RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS



Les originaux : Maurizio Gucci et Patrizia Reggiani, en 1972.



Rien ne laisse deviner la veuve noire derrière la mariée immaculée. Fille adoptive d'un riche entrepreneur milanais, Patrizia est accusée par son beau-père d'être une intrigante. « Lady Gucci », comme on l'appelle alors, est pourtant durant dix ans la meilleure ambassadrice de la maison de couture. Lorsque, après avoir hérité de la moitié de l'empire familial, Maurizio la quitte pour sa maîtresse, aucun cadeau de rupture ne calmera son courroux : ni l'ancien trois-mâts de Niarchos, ni 600 000 euros de rente annuelle, ni deux superbes appartements à Milan et New York. La femme délaissée fourbit ses armes.



Entre les deux, c'est le coup de foudre : dès leur deuxième rendez-vous, il la demande en mariage

L'union a eu lieu à l'église du Saint-Sépulcre de Milan, en octobre 1972. La scène est tournée à Rome.

Avec leurs filles, Allegra, qui fait sa première communion, et Alessandra.





1

**DANS LE FILM**

- 1. Le meurtre de Maurizio Gucci, abattu sous le porche de son bureau milanais par un tueur à gages.
- 2. Le procès ultra-médiatisé de Patrizia Reggiani.



2

Après deux années d'enquête, la police arrête la Veuve noire qui finit à l'ombre

3



**DANS LA RÉALITÉ**

- 3. L'homme d'affaires a reçu quatre balles de revolver dont deux dans le dos. La dernière, tirée à bout portant, sur la tempe. Au premier plan, l'une des douilles. Le 27 mars 1995.
- 4. Le corps de Maurizio est transporté devant une foule de journalistes. L'enquête éliminera très vite la piste du règlement de comptes.
- 5. En 1998, Patrizia Reggiani est condamnée à vingt-neuf ans de prison. Elle en fera seize.
- 6. Les assassins Benedetto Ceraulo, le tireur (à g.), et Orazio Cicala, le chauffeur, pendant le procès de leur commanditaire.

4



5



6

# Avec Alessandra et Allegra, leurs filles, c'est la dolce vita entre New York, Milan, la villa d'Acapulco, le chalet de Saint-Moritz et leur yacht

Par Paloma Clément-Picos

**S**outenue par les deux personnes qui l'accompagnent, elle semble à peine tenir sur ses jambes. Patrizia Reggiani, 72 ans, marche mal mais porte un jean slim à fleurs, une veste en croco et des lunettes de star. Consacré-t-elle plus d'attention à son style depuis qu'elle sait que Lady Gaga, la chanteuse aux 12 Grammy Awards, lui prête ses traits dans «House of Gucci», un des films les plus attendus de la fin d'année? Patrizia a été relâchée en 2014, à 65 ans, après avoir effectué seize ans de prison pour le meurtre de son ex-mari, Maurizio Gucci. Lady Gaga explique: «Beaucoup de gens auraient aimé l'interpréter comme un cliché, la chercheuse d'or qui sème le chaos et ruine la vie des gens. Moi, je me suis dit: et si j'en faisais une femme comme on peut en rencontrer?»

Derrière la dépensière, la snobe et la meurtrière, il s'agit donc de découvrir Patrizia, l'amoureuse. L'œuvre est inspirée d'une vaste enquête de la journaliste américaine Sara Gay Forden, parue en 2000 et récemment traduite en français. Le récit partait de la création de la marque par Guccio Gucci, en 1921. Le film commence en novembre 1970 par la ren-

contre de Maurizio, son petit-fils, avec Patrizia, la fille du cofondateur d'une importante société de transport. Patrizia n'a jamais manqué de rien mais rêve de posséder toujours plus. Pour ses amis, il ne fait aucun doute qu'elle convoite un beau parti, issu d'une riche lignée. Ses formes généreuses moulées dans une robe rouge, Patrizia, 21 ans, se rend à une soirée mondaine. Le timide et sage Maurizio Gucci, même âge, n'en croit pas ses yeux. «Vous ressemblez à Liz Taylor!» lui lance-t-il, subjugué. «Je lui suis bien supérieure», rétorque la jeune femme.

Brillant étudiant en droit, «Mau», héritier d'une des plus prestigieuses maisons de mode du monde, a reçu de son père, veuf, une éducation très stricte. Patrizia, qui parle couramment français et anglais, est surtout connue de la haute sphère milanaise pour ses manières provocantes et son goût de l'artifice. Un témoin de cette période raconte: «Les garçons de notre groupe n'ignoraient pas sa nature frivole. Mais Maurizio était sous le charme.» Une relecture plus moderne de son comportement décrirait Patrizia comme une femme libre, à l'aise avec ses désirs.

Maurizio et Patrizia vont d'abord former un couple amoureux. Dès leur deuxième rendez-vous, Mau la demande en mariage. L'argent a peut-être aiguillé les choix de la

Milanaise, mais, lorsque Maurizio annonce sa décision à son père, il est congédié sans un sou. Rodolfo Gucci, qui détient 50 % de l'entreprise, abhorre l'excès en toute chose. Pas étonnant qu'il répudie instinctivement cette femme couverte de bijoux et de fourrures. Reste-t-elle auprès de son bien-aimé par pur amour ou parce qu'elle sait qu'un jour les parts du père leur reviendront? Pour Maurizio, Patrizia sera le premier et le dernier acte de rébellion. Il a vécu sous l'emprise de son père; il en sort définitivement.

Maurizio trouve refuge dans la famille de sa fiancée. Il termine ses études en travaillant pour l'entreprise de son futur beau-père. Aucun Gucci n'assiste à son mariage, que Rodolfo tente même de faire annuler. Mais Aldo Gucci, l'oncle de Mau, prend le relais. Il confie à Maurizio et à sa femme des responsabilités à New York. Les années qui suivent sont les plus belles. Installés dans un luxueux penthouse avec vue sur Manhattan, Maurizio et Patrizia forment le couple star de la fin des années 1970. Avec leurs deux filles, Alessandra et Allegra, ils oscillent entre New York, Milan, leur villa d'Acapulco, leur chalet de Saint-Moritz, leur ferme du Connecticut et les virées sur le «Créole», leur célèbre yacht. C'est à cette époque qu'on doit la légendaire phrase de Patrizia: «Je pré-



Lady Gaga au gala d'ouverture de l'Academy Museum of Motion Pictures à Los Angeles, le 25 septembre. Patrizia, dans les années 1980. Leurs seuls points communs: aimer le satin, les bijoux et la jet-set.

fère pleurer dans une Rolls-Royce que rire à bicyclette.» Un quotidien luxueux, terni toutefois par les conflits familiaux. Alors que chacun cherche à récupérer la gouvernance de telle ou telle holding, voire la présidence de la marque, Maurizio peut compter sur sa femme pour s'imposer dans ce qui se révèle un véritable combat des Atrides. Patrizia raconte: «Je savais qu'il était faible. Mais moi, j'étais forte pour deux. J'étais mondaine, pas lui. Je sortais sans arrêt, lui s'enfermait chez nous. J'étais la représentante de Maurizio Gucci et ça me suffisait. Je l'ai tellement encouragé qu'il a fini par prendre la présidence de Gucci.»

La bascule se produit en 1983 quand, à la mort de Rodolfo, Maurizio récupère les précieux 50 % de Gucci. La prédiction du patriarche se réalise: «Au contact de l'argent et du pouvoir, il changera. Tu t'apercevras que tu t'es mariée avec un autre homme», a-t-il pris soin de signifier à cette bru dont il ne fut jamais proche. Lentement, Maurizio change, au point de ne plus supporter Patrizia et ses manipulations. Libéré de l'influence de son père, il ne tolère plus celle de sa femme. Une longue descente aux enfers commence. Une période que Ridley Scott prend le temps de détailler. Le réalisateur a confié que son film évoque moins le milieu des affaires que l'obsession et la passion. On voit Patrizia, toujours en Gucci, multiplier les crises et les engueulades jusqu'à la scène fatidique du 25 décembre 1985 à Saint-Moritz. «Ce soir-là, raconte Sara Gay Forden dans son enquête, ils devaient se rendre ensemble à une réception. Mais Maurizio annonça qu'il ne voulait plus y aller. Patrizia y apprit que son époux comptait partir le lendemain. Une fois rentrée, elle lui débita une litanie de reproches et

il réagit en l'empoignant par le cou. Il la souleva à quelques centimètres du sol tandis que leurs filles, recroquevillées derrière la porte, les observaient en tremblant.» Le lendemain, Maurizio Gucci s'envole pour Genève. Aussi pleure-t-elle que son père, qui n'avait pas le courage de congédier lui-même ses employés, il envoie son médecin, muni d'un flacon de Valium, annoncer à Patrizia qu'il ne reviendra pas.

Dans «Vogue», Lady Gaga raconte: «Je ne souhaite pas glorifier quelqu'un qui a commis un meurtre, mais je tiens à rendre hommage aux femmes qui sont devenues des expertes en survie et subissent les conséquences malheureuses de la souffrance. J'espère que les femmes regarderont ce film et qu'elles se souviendront que les gens blessés blessent. C'est dangereux. Je veux qu'on se pose la question: «Qu'arrive-t-il lorsqu'on pousse quelqu'un à bout?» Dans le cas de Patrizia, le pire.»

Après des années de bataille pour la garde des filles et la répartition de leurs biens, la jalousie de Patrizia l'aveugle. C'est l'existence de Paola, la compagne de Maurizio, qui lui fait perdre pied. Les généreuses mensualités de sa pension n'y changeront rien. Ainsi, elle demandera aux domestiques de Saint-Moritz de lui préparer des bidons d'essence, rêvant de brûler la villa qui abrite leurs amours.

La catastrophe arrive en 1993 lorsque Maurizio perd le contrôle de Gucci, qu'il présidait jusqu'alors. Il vend ses parts à la société Investcorp pour 120 millions de dollars. Pour Patrizia, qui continuait d'agir malgré le divorce afin qu'il reste le seul propriétaire de cette mine d'or faisant ruisseler la richesse sur elle et ses enfants, c'est le coup de trop. Pina Auriemma, l'amie qui va l'ai-

der quelques mois plus tard à organiser le meurtre, raconte: «Pour elle, Gucci représentait tout. Gucci, c'était l'argent, le pouvoir, c'était même une identité.» Elle redoute surtout que son ex-mari épouse Paola Franchi, l'ancien mannequin devenu décoratrice d'intérieur, et qu'elle lui donne un nouvel héritier. Un plan est élaboré. Le 27 mars 1995, Maurizio Gucci est abattu de quatre balles sur les escaliers menant à ses bureaux.

Il faudra deux ans aux enquêteurs pour remonter jusqu'à la piste de l'ex-épouse. Filippo Ninni, chef de la police de Milan, se remémore l'arrestation de Patrizia, son arrivée au commissariat en fourrure et bijoux. «Je voyais une matérialiste qui se définissait par la richesse, qui pensait que l'argent pouvait tout acheter.» La veuve écope de vingt-six ans de prison. L'homme qui a activé l'arme, de la perpétuité.

Aujourd'hui, Patrizia regrette que Lady Gaga n'ait pas cherché à la contacter. La chanteuse, dont la performance est époustouflante, s'explique dans «Vogue»: «Je n'ai pas voulu rencontrer Patrizia Reggiani, car personne, pas même elle, n'avait à me dire qui elle était. À travers ce rôle, j'ai voulu comprendre comment un tel meurtre était possible.»

En avril 2021, une descendante Gucci a fait savoir que la famille désapprouvait cette relecture de l'histoire: «Nous sommes profondément déçus. On nous vole notre identité pour faire du profit, pour enrichir le système hollywoodien. C'est honteux. Je suis vraiment offensée.» Dans les rues de Milan, en mars dernier, la Veuve noire ne cherchait pas vraiment à passer inaperçue. Au cœur d'une superproduction américaine, elle avait sans doute retrouvé la seule place qui lui convienne: en haut de l'affiche. ■

Photo de famille. Patrizia aux côtés d'Aldo (à g.) grâce à qui elle découvre la grande vie à New York, au début de son mariage.



Lady Gaga et Adam Driver avec Al Pacino dans le rôle d'Aldo Gucci, l'oncle de Maurizio.







# OLIVIA RODRIGO LA NOUVELLE HÉROÏNE POP

Un regard de brise et une voix qui a déclenché une déflagration planétaire. Le premier single de la starlette de Disney, tout juste 18 ans, est devenu l'hymne mélo de la génération Z. Et son premier album, chronique pop-rock d'un cœur brisé, pulvérise tous les records : numéro 1 aux États-Unis, au Canada ou au Royaume-Uni, près de 400 millions d'écoutes en une semaine... Une ascension stratosphérique, miracle des réseaux sociaux.

PHOTO STEFAN KOHLI  
RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS

À 16 ans, elle fait la une des magazines de mode et s'apprête à tourner la deuxième saison de « High School Musical ».

« e plus dingue, c'est que tout ça m'arrive alors que je n'ai pas quitté ma maison. » « Tout ça », pour Olivia Rodrigo, c'est être devenue en quelques semaines la pop star la plus écoutée de la planète. Encore plus « dingue » : personne, ou presque, ne sait qui est Olivia Rodrigo. À moins d'être, comme elle, née après l'an 2000. Depuis deux ans, dans la série au nom aussi absurde que long « High School Musical : la comédie musicale, la série », ou « HSMTMTS », Olivia Rodrigo interprète Nini, une lycéenne qui rêve de devenir musicienne. Découverte sur Disney Channel en 2016 dans la sitcom « Frankie et Paige », elle regorge d'atouts pour incarner le « produit » idéal qui remplacera Selena Gomez, Miley Cyrus ou Zendaya. Elle est

ce qu'on nomme aux États-Unis une « triple threat », une menace triple : elle joue la comédie, chante et danse. Ce qui ne gâche rien, elle est mignonne et, mieux encore, aurait eu une aventure avec son partenaire à l'écran, Joshua Bassett.

Trente ans que la chaîne concocte la même recette. Et ça fonctionne. Dans l'entreprise de Mickey, les bons sentiments sont toujours dégoulinants et la mièvrerie obligatoire, mais le ton a changé au fil des décennies. Dans « HSMTMTS », les adoles-



## Elle joue la comédie, chante et danse : une triple menace pour Taylor Swift ou Billie Eilish

cents imaginent démanteler le patriarcat et discutent de féminisme intersectionnel. Les parents de Nini sont deux femmes, et le casting prône la diversité. La série remporte un immense succès et Olivia gagne une forte audience sur les réseaux sociaux Instagram et Tiktok, qui vont lui offrir son premier auditoire.

La jeune actrice compose des chansons depuis qu'elle sait écrire. Ses parents – mère professeure originaire du Midwest et père philippin spécialisé en psychologie familiale – la comprennent et l'entourent. Leur fille unique adore faire le show sur les sons punk-rock que maman écoute en boucle. Bons parents, ils l'ont inscrite à des cours de chant et de piano à Temecula, petite ville où ils résident, à une heure de

Los Angeles. « Je détestais ça, confie-t-elle lorsque nous la rencontrons via Zoom. Je pleurais avant chaque leçon. Mais je suis vraiment heureuse qu'ils m'aient forcée, car cela m'apporte tellement, maintenant ! » Sa professeure de chant suggère que la talentueuse fillette multiplie les auditions pour s'habituer à la scène. Pour elle, commencent les allers-retours vers Hollywood. Une fois le Graal Disney décroché, Olivia se glisse dans le parcours classique du « child actor », l'enfant acteur : pour l'accompagner, sa mère s'installe à Los Angeles ; Olivia suit l'école à domicile et oublie, un peu, à quoi ressemble une existence normale. « La plupart des adolescents ne sont pas constamment entourés d'adultes qui leur demandent : « Alors, c'est quoi ta marque de fabrique ? » »

Quand elle ne joue pas chez Mickey, Olivia Rodrigo compose inlassablement des chansons qu'elle interprète dans sa chambre au piano ou à la guitare. Un soir, elle décide de poster une de ses compositions, « I Am More », sur son compte Instagram. Les producteurs sont bluffés. Leur série est une comédie musicale, et cette charmante mélodie ira bien dans le décor. C'est décidé, la fille de 16 ans doit écrire, composer et chanter le prochain tube maison. « All I Want » connaît effectivement un certain succès sur TikTok. Le titre ne décolle pas dans les charts, mais se fraie un chemin jusqu'aux oreilles des labels, qui redoublent d'intérêt en apprenant qu'Olivia conçoit elle-même ses couplets.

Le premier single se nomme « Drivers

License»: Olivia raconte le jour où elle a décroché son permis de conduire, événement qu'elle comptait célébrer avec son petit ami, sauf que le goujat venait de la quitter pour une autre. Thème banal, éternel, mais le morceau fonctionne d'autant plus qu'il se trouve porté par les rumeurs: Olivia parlerait de sa rupture avec son partenaire, sans confirmer. L'engouement redouble. Les paroles semblent honnêtes. Olivia dévoile son vécu sans prétention, chacun peut s'identifier. Le titre grimpe à la première place des charts dans plusieurs pays. Depuis, il est impossible d'établir une liste des records battus par la chanson. Pour n'en citer qu'un, «Drivers License» est le single le plus écouté en une journée sur Spotify. «La semaine la plus folle de ma vie, s'émeut Olivia. J'étais chez moi et je voyais tous ces chiffres tomber... Je me disais: "Il doit y avoir une erreur!"»

Au moment de sélectionner un des nombreux producteurs proposés par le label, la chanteuse choisit celui qui a été le plus dur mais le plus honnête avec elle. Son succès va aussi s'expliquer par celui de TikTok. La plateforme de partage de vidéos courtes explose pendant le confinement. Et, avec elle, les chansons qui accompagnent ces brefs films partagés par millions chaque jour. Maligne, Olivia a composé une partie de son titre spécifiquement pour ce réseau social, afin que les utilisateurs de l'application s'en servent pour agrémenter leur contenu. Un marketing finement orchestré, digne de la

machine Disney? Il n'en est rien. Son côté sentimental, fragile, surgit dans toutes ses paroles. Difficile, quel que soit son âge, de ne pas succomber au charme.

«Je n'en reviens pas du nombre de gens de 50 ans qui me disent: "Je suis marié depuis vingt-cinq ans, mais j'écoute cette chanson en boucle car elle me rappelle ma première rupture."»

Tout aurait pu s'arrêter là. Après un tube, Olivia aurait pu s'envoler, disparaître. Mais, quelques semaines après le single originel, elle en sort un deuxième, «Deja Vu». Succès identique. Depuis trois ans, l'industrie musicale est obsédée par l'univers et les paroles sombres de l'adolescente dépressive Billie Eilish. Elle se met à regarder avec les yeux de Chimène cette Olivia Rodrigo et ses airs de gentille meilleure copine. La balance bascule définitivement de son côté lorsque paraît «Sour», le 21 mai. En une journée, il devient le premier album le plus écouté de l'histoire de la musique. Ni Britney Spears ni Taylor Swift ou Ariana Grande n'ont réussi un tel exploit. L'ambiance pop rock de «Sour» peut séduire les prépubères adeptes de Disney autant que les millennials nostalgiques des sonorités des années 2000 qu'Olivia s'approprie. «Cet album symbolise mon parcours pour devenir une femme et me remettre de ma première rupture. L'écrire fut une thérapie. J'espère qu'il dit de moi que je n'ai pas peur d'être vulnérable et honnête», détaille-t-elle

**Dans sa série, les ados discutent de féminisme intersectionnel**

avec une légère emphase pour son jeune âge.

Mature sans singer les adultes, attachante sans être trop superficielle, même par visioconférence,

Olivia, qui vient d'emménager dans son premier appartement, séduit. Ses réponses demeurent un brin juvéniles. Des «amazing» ou des «great» ponctuent souvent ses fins de phrase. Alors qu'elle vient de fêter ses 18 ans, ce raz de marée soudain, typique de l'époque, chamboule ses plans. Pourtant, après ce disque de mise à nu, Olivia Rodrigo va retourner prétendre être quelqu'un d'autre sur les plateaux Disney deux ans durant. Si l'affaire relève de la corvée, elle le dissimule parfaitement. Vaut-elle s'inscrire à l'université, comme elle le désirait il y a quelques mois? «Ce n'est clairement plus d'actualité!» Que souhaiter, alors, à une gamine si charmante adouée par l'industrie? «De continuer à écrire des chansons pour le restant de mes jours. Ah oui, et de finir le lycée, aussi!»

— Paloma Clément-Picos

«Sour» (Polydor/universal).

En piste avec la bande de «HSMTMTS», la série tirée du film «High School Musical», lors de la parade de Noël du parc Disneyland, en Californie, le 25 décembre 2019.



Selfie avec une jeune admiratrice et Madison Hu (à g.), autre égérie de l'écurie Disney.

Agile et très cruel... mais seulement avec l'espion de Sa Majesté. Dali Benssalah est l'autre Frenchie (avec Léa Seydoux) de « Mourir peut attendre » : un rôle de super-méchant qui donne un coup d'accélérateur à la carrière de cet ex-champion de boxe thaïe. En 2017, ses performances d'acteur dans un clip du groupe français The Blaze ont fait parler de lui jusqu'en Amérique. L'an prochain, ce « Berbère breton » sera au générique de « Moussa », de Romain Gavras, sur Netflix et, au cinéma, dans « Tropic de la violence », de Manuel Schapira. Avec son charisme, son énergie et son crochet du gauche, l'ancien élève du Cours Florent a tout pour séduire Hollywood.

PHOTOS VINCENT CAPMAN  
PORTRAIT PALOMA CLÉMENT-PICOS



# DALI BENSSALAH LE FRANÇAIS QUI DÉFIE 007

L'élégance de Bond, son Aston Martin... mais pas de la même couleur.  
Aux chantiers navals de Villeneuve-la-Garenne (Hauts-de-Seine).



« À part le jour  
où il m'a accueilli en  
gentleman,  
chaque fois que j'ai vu  
Daniel Craig, c'était  
pour le cogner »

Un ténébreux que n'impressionnent  
pas les paillettes... même celles en fusion  
faites par un soudeur.



**M**ême s'il se dit « froid au cœur chaud », il n'en paraît pas moins chaleureux, disponible, honnête. Sourcils froncés, Dali Benssalah semble en permanence concentré, patient, à l'affût. Souvent, il esquisse un sourire discret qui fait son charme et illumine son visage. Bref, tous les atouts pour jouer dans un James Bond. Ne lui manquait que la patience. Car la pandémie a mis Dali Benssalah à rude épreuve, peut-être plus que quiconque. « Mourir peut attendre » devait sortir début 2020 ! Et il a fallu attendre... L'inconnu franco-algérien se languissait plus qu'aucun autre. Il allait se découvrir dans le 25<sup>e</sup> opus d'une saga culte du 7<sup>e</sup> art, plus gigantesque que tous ses projets jusqu'ici ! « Le film n'était pas tourné que la production avait dévoilé un trombinoscope des acteurs phares. Entre Daniel Craig, Léa Seydoux et Rami Malek, j'ai découvert ma tête. Et je ne savais pas encore quel serait mon rôle. » Dali a été embauché pour une unique scène de combat. Celle du début, en Italie. Mais les producteurs, conquis, ont enrichi son personnage. Ils lui ont offert plus d'épaisseur, un temps de jeu plus important. Le scénario restait flou. Pour des raisons de sécurité, l'intrigue ne devait fuir à aucun prix. Dali ne pouvait deviner ni l'ampleur de son rôle ni les morceaux de sa performance qui seraient conservés au montage final. Hélas pour lui, il lui a fallu languir dix-huit mois...

Ses débuts d'acteur avaient été plus rapides. Dans le clip de la chanson « Territory », du groupe français The Blaze, sorti en 2017, il marque les esprits grâce à une courte apparition en jeune de retour au pays, accueilli par les siens à Alger. À la fin, il imite un gorille pour effrayer les enfants. La vidéo cumule plus de 68 millions de vues. « Et mon implication dans James Bond en découle », s'étonne-t-il encore.

Le 19 février 2019, Benssalah reçoit un message inattendu sur son compte Instagram : « Bonjour, je suis l'assistante du réalisateur

Cary Fukunaga pour le prochain James Bond. Je lui ai montré le clip de The Blaze et il voudrait vous rencontrer. » Dali n'en revient pas. Il appelle son agent pour vérifier l'identité de la personne. Message authentique ! Puis il passe des essais à Paris et à Londres. Il tourne à Saint-Étienne la série de Rebecca Zlotowski, « Les sauvages », quand un coup de fil le surprend : « Le James Bond, ça va le faire... » Le temps de boire une coupe de champagne à la soirée de fin de tournage et le voilà dès le lendemain dans un Eurostar, direction les studios Pinewood. Daniel Craig, l'interprète de l'agent 007 depuis quinze ans, se montre courtois et élégant. « Dès que je suis entré, il a traversé la salle pour m'accueillir. Un vrai gentleman. Ensuite, chaque fois qu'on s'est vus, c'était pour se cogner. »

Dans « Mourir peut attendre », Dali incarne Primo, un subalterne de l'organisation Spectre qui, doté d'un œil bionique, pourchasse Bond pendant tout le film. Pour apprendre à taper « pour de faux » et ne surtout pas blesser Daniel Craig, l'acteur de 29 ans suit un entraînement acharné de cascadeur. Car ce que le British au service de Sa Majesté ne soupçonne sûrement pas, c'est que Dali Benssalah est avant tout connu pour ses poings d'ex-champion de France de boxe thaïlandaise. « J'ai eu une vie de quartier populaire, confie le jeune homme. La boxe était le refuge et la porte de sortie. » Avec son grand frère, il connaît une enfance heureuse dans une Zup de Rennes, bercé par la double culture. Son père est algérien, sa mère française. En quête de réponses sur son identité, le « Berbère breton » Dali se rapproche de la culture maghrébine paternelle. Au divorce de ses parents, il s'offre son premier voyage en Kabylie, dans un village de montagne près de Tizi Ouzou. Plus que des retrouvailles familiales, un choc, un déclic. « Avec mon frère, on s'est rendu compte que plutôt que de passer l'été au quartier à jouer au foot et à faire des conneries, mieux valait se dépayser en pleine montagne kabyle où le moindre besoin devient une mission. » En filigrane de cette existence d'enfant d'immigré,

le cinéma n'est jamais loin. Sa mère est fan, à tel point qu'elle enseigne la matière au lycée. Un été où elle n'a pas les moyens de les envoyer au bled, elle les inscrit à un stage du Cours Florent, à Paris. Pas une révélation, mais la graine est plantée. Dali commence, sans y croire, une fac d'économie. Blessé, il ne peut plus boxer. Le désir de jouer la comédie revient, le taraude. Il hésite, franchit le cap. À 20 ans, il quitte Rennes, direction la capitale. L'histoire ne ressemble pas à une banale success story, mais à celle d'une carrière bâtie à force de passion et de travail. « Je me suis battu pour survivre à Paris », avoue-t-il. En même temps qu'il étudie au Cours Florent, Dali ne chôme pas. La journée, c'est lecture et apprentissage des plus beaux textes de la langue française. Le soir, jusqu'à 3 heures du matin parfois, des jobs de manutentionnaire. « Je ne refusais aucun projet à Florent. Dès qu'un camarade avait besoin de quelqu'un pour une scène, je me portais volontaire. » Pour la représentation de fin d'année, il refuse d'inviter ses parents. « J'étais en formation, je n'étais pas prêt à jouer devant eux. Il fallait prouver que j'avais ma place à Paris. Peu importent

les galères traversées, je suis resté. »

L'acharnement et la détermination ont payé. C'est sur grand écran que ses parents ont pu découvrir Dali et l'admirer aux côtés de Daniel Craig. L'acteur anglais lui a même glissé un mot, assorti d'un cadeau laissé dans sa loge avant de partir. Benssalah n'en révélera pas la teneur, c'est top secret. Lui, qui n'appelle plus ses « collègues » par leur nom mais évoque « Léa » et « Rami », semble en avoir terminé avec les boulots alimentaires. Le dernier remonte à 2017, au Grand Palais. Dali devait ramasser les chaises d'un défilé Dior. Alors que les stars quittaient les lieux, son regard a croisé celui d'un invité d'honneur, Rami Malek. Il partage avec lui l'affiche de James Bond. Autre signe... Lors du tapis rouge de l'avant-première mondiale à Londres, en présence de la famille royale britannique, c'est Dali qui était vêtu en Dior. ■

Paloma Clément-Picos



Le clip « Territory », du groupe The Blaze, qui l'a fait connaître il y a quatre ans.

Dans « Mourir peut attendre », il incarne Primo, l'homme de main du Spectre. Heureusement, l'Aston Martin de Bond est blindée.



Mère et fille  
partagent l'affiche  
de « Mes très  
chers enfants »

Jamais au repos !  
Tous les soirs, Josiane est au  
théâtre des Nouveautés  
pour sa pièce « Un chalet à Gstaad ».  
Et Marilou sera de retour  
dans « Je te promets », la série de TF1,  
en début d'année. Ici, au musée  
de la Vie romantique, à Paris.



# JOSIANE BALASKO MARILOU BERRY LE RIRE EN TANDEM

Elles manient comme personne l'art de la réplique. Brutes de décoffrage mais d'une sensibilité infinie, Josiane et Marilou se retrouvent pour la quatrième fois au cinéma, dans une comédie d'Alexandra Leclère, en salle le 15 décembre. L'une incarne une mère possessive, l'autre sa fille ingrate. Rien à voir, s'amusent-elles, avec leur relation dans la vie. Josiane, 50 ans de carrière et 3 César, regarde avec tendresse Marilou, 38 ans, 1 Molière, la rejoindre dans le peloton des comédiennes préférées des Français. Un succès bâti sur la philosophie familiale : tout sauf l'ennui !

PHOTOS ALEXANDRE ISARD  
RÉCIT PALOMA CLÉMENT-PICOS

Par Paloma Clément-Picos

**N**ul nom ne figure sur l'interphone, mais la petite plaque dorée ne laisse aucun doute sur l'hôte des lieux : « Josy Films ». La porte s'ouvre en grinçant, et apparaît le hall d'entrée d'un hôtel particulier non loin de Montmartre. « Montez ! » nous enjoint Josiane Balasko. On croit entendre Nathalie dire : « Vous avez oublié quelque chose ! » (Le Scrabble, dans « Les bronzés font du ski »). Marilou nous accueille. Deux minuscules chiens aboient. Josiane prépare du café. Andy, 3 ans, le fils de Marilou, fait son timide. Bienvenue chez les Balasko-Berry. L'une fume une moitié de cigarette pendant que l'autre parle, l'éteint, reprend la parole, écoute l'autre puis rallume la moitié restante. Ce côté brut de décoffrage de Josiane, chaleureux, plein d'assurance, on le retrouve chez Marilou, qui arbore une chevelure orange et jaune. « Nous ne sommes pas des mère et fille meilleures copines, précise d'emblée Marilou Berry. On s'aime énormément, mais je ne dévoile pas mes petits secrets à ma mère. J'aime ce lien purement familial qui nous lie. » Josiane Balasko renchérit : « Je ne suis pas invasive avec Marilou et Rudy, mes enfants. Je ne prends rien personnellement. S'ils ne m'appellent pas, je ne pense pas que c'est parce qu'ils n'ont pas envie de me parler. » L'inverse du film dans lequel les deux femmes se donnent la réplique.

Dans « Mes très chers enfants », d'Alexandra Leclère, des parents (interprétés par Josiane Balasko et Didier Bourdon), désespérés d'être sans nouvelles de leur progéniture, concoctent une histoire de victoire à l'EuroMillions pour capter leur attention. Le long-métrage fonctionne grâce à leur lien. Toutes deux l'assurent : « On ne pourrait pas jouer des étrangères. » Pour elles, l'expérience ressemblait à des « congés payés ». Car Josiane Balasko, 71 ans, semble insatiable de scène, de projets, d'envie. À 38 ans, Marilou Berry n'a quant à elle jamais autant tourné. Revers de la médaille : depuis plusieurs saisons, leurs vacances coïncident rarement. Plus qu'une collaboration, ce tournage fut l'occasion pour le duo de passer de précieux moments ensemble, enrobés de l'esprit bon enfant d'une comédie franchouillarde.

« Nous n'avons plus le temps », se désole la fille. Pourtant, Josiane confie que, depuis que Marilou a un fils, « elle vient tout le temps à la maison » !

Fruit de l'union de Marilou avec Alexis, un street artiste connu sous le nom de Diamantaire parce qu'il disperse de petits diamants en miroir sur les murs de Paris, Andy vagabonde dans la demeure de sa grand-mère qui, inquiète, fait la moue quand il s'approche des armoires remplies de décorations et de breloques. Il ne faudrait pas que le César d'honneur pour la troupe du Splendid reçu cette année lui dégingole dessus depuis l'étagère ! George Aguilar, le mari de Josiane depuis 2003, descend au salon pour lire un conte au gamin. Une sonnerie retentit : une nounou arrive, car Marilou doit suivre un cours de conduite. Interphone, encore. Cette fois, c'est un colis. « Aaaaah ! s'exclame Josiane. L'intégrale des Monty Python... J'adooore ! Et regarde ! Des DVD

## Seule la butte Montmartre sépare les maisons de la mère, « flemmarde assumée », et de la fille, hyperactive

de Billy Wilder. J'adore Billy Wilder ! » Les chiens s'agitent, aboient ; la maison déborde de vie. Les murs sont couverts de tableaux et les meubles supportent des objets variés. On rallume une cigarette que l'on fume à moitié, on se rassoit. Où en sommes-nous ? Ah oui, le tournage ! « Marilou est douée pour la comédie », se réjouit fièrement sa mère.

Jadis, la fille a rêvé d'avoir son propre Splendid. « Un jour, une directrice de casting est venue à mon cours de théâtre et m'a proposé de faire un essai pour le cinéma. J'ai dit : « Non, le ciné, ça ne m'intéresse pas.

Tout le monde va me rappeler ma mère ! J'ai envie de monter ma compagnie et de jouer avec mes potes, on verra après. » » Balasko a finalement découvert sa fille sur grand écran au Festival de Cannes, présidé en 2004 par Quentin Tarantino. Marilou interprétait le rôle principal de « Comme une image », d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. « Un couple réputé pour son intégrité et son besoin de justice. Ce rôle m'a convaincue de me lancer dans le cinéma : il prouvait que j'avais mérité ma place, que j'étais capable de mener une carrière indépendamment de ma mère. » Quand, à 16 ans, Marilou avait formulé son souhait de se lancer dans le théâtre, sa mère avait eu cette simple réplique : « Ça va, pas la peine de gueuler ! » Rire rauque. « Je ne le lui aurais jamais interdit ! assure Josiane. Elle m'a observée toutes ces années, son envie m'a paru normale. Ma seule crainte était qu'elle ne soit pas faite pour ça. Heureusement, j'ai été vite rassurée. »

Les premiers rôles de Marilou se sont enchaînés. Un Molière est tombé dans son escarcelle, de quoi renforcer une légitimité naissante. Aujourd'hui, elle multiplie les projets autant que les couleurs de cheveux. La deuxième saison de « Je te promets » est programmée début 2022 sur TF1, avant une nouvelle série pour France Télévisions. Josiane, elle, est toujours à l'affiche du théâtre des Nouveautés, à Paris, avec une pièce qu'elle a écrite, « Un chalet à Gstaad », huis clos chez des évadés fiscaux en Suisse. Dont elle se moque, évidemment. Josiane le jure, elle est une flemmarde-née. « Mais non, tu n'arrêtes pas ! proteste Marilou. – Parce qu'on m'oblige à bosser ! On me propose trop de choses intéressantes, je ne peux pas refuser. » Balasko a débuté entourée d'une bande, les amis Blanc, Jugnot, Lhermitte... Pour les besoins de la troupe, tous s'offraient des rôles équivalents. Et pondaient des répliques folles, des scènes hilarantes. Elle a conservé les bonnes habitudes de sa jeunesse, notamment celle de tenter « des trucs hallucinants ». « J'aime pousser le comique au maximum, confie-t-elle. L'excès, c'est ça qui est drôle. » Une recette qui marche. Est-il évident, dès lors, de creuser son sillon à l'aune d'une mère si populaire ? « Ça a été plus compliqué à l'école, admet Marilou. Mes premiers films, éloignés de l'esprit du Splendid, ont

**Entre elles, pas de rivalité.  
Mais un goût partagé  
pour le rire, et un même sérieux  
dans leurs engagements.**

aidé. Et puis c'est sûrement plus difficile pour les enfants de Marine Le Pen ! Moi, tout le monde adore ma mère.»

Les Balasko-Berry n'ont pas suscité d'autre sentiment que l'admiration jusqu'en février 2021, quand Richard Berry, l'oncle de Marilou, a révélé sur son compte Instagram que sa fille Coline Berry-Rojtman l'accusait d'inceste. Ce qu'il nie. Tremblement

**« Je ne suis pas contre Richard, je suis avec Coline »  
Marilou**

de terre dans le cinéma français. Depuis 2014, les Berry sont au courant des accusations. Marilou, fervente militante contre les violences sexuelles, avait soutenu sa cousine.

Elle, et par extension Josiane, divorcée de Philippe Berry en 1999 et éloignée depuis lors de la famille de son ex, ont cru Coline. Les faits sont prescrits, mais Richard Berry n'est remonté sur scène pour «Plaidoiries» que le 31 octobre dernier. L'ambiance s'alourdit dans le salon. Pas de cigarette allumée. Marilou se veut grave, sûre de ses propos : «Coline va bien. L'enquête n'avance pas, car la justice est lente.» Un pardon est-il possible ? «Je ne suis pas contre Richard, je suis avec Coline. Si Coline décide de pardonner à son père, je la soutiendrai. Mais je ne retournerai pas au repas de Noël en famille.» Même attitude pour Josiane. Marilou poursuit : «Ça n'aurait pas de sens d'aller en manif féministe et de ne pas soutenir publiquement ma cousine.» L'engagement est un héritage, chez les Balasko. «Voir mes parents se mobiliser contre les injustices, et pas seulement les dénoncer, a fait partie de mon éducation. Les violences sexuelles, la pauvreté, voilà nos causes communes avec ma mère.» Josiane le garantit, elle n'a donné de conseils à Marilou ni sur le plan professionnel ni en matière de maternité. Et puis, en cas de problème, seule la butte Montmartre sépare leurs maisons.

Elles évoquent la naissance d'Andy, et les sourires illuminent leur visage. L'ambiance se détend, l'atmosphère redevient chaleureuse et légère. Marilou raconte la maladresse de sa mère avec un nouveau-né : «Elle portait Andy n'importe comment !» L'heure de conduite de Marilou ne va pas tarder, Josiane doit vaquer à ses occupations ; elles se disent au revoir. Marilou repassera dans la semaine. Andy, qui ne saisit pas encore l'aura de sa grand-mère, la découvrira bientôt. À Noël, lui seul pourra crier «Mamie !» en regardant à la télévision Josiane se plaindre : «Mais je peux pas [...] parce que la neige est trop molle pour moi...» ■

Maquillage : Anais Laveigne, Coiffure : @cyrilhair, Stylisme : Charlytte Renard / Zana Lewis, Philippe Ferrandis, Agnès B, Fran, Joaillerie & le Diamantaire, Marina Renaldi.

